

Sur le Maoïsme



Cercle Henri Barbusse
de culture ouvrière et populaire
52 allée du Lotus Bleu
59650 Villeneuve d'Ascq
cerclebarbusse@wanadoo.fr

INTRODUCTION

La défaite momentanée du socialisme, de l'URSS résulte de la conjugaison de l'encerclement impérialiste et de la trahison des chefs opportunistes qui se sont succédés à la tête du PCUS et de l'Etat soviétique (Khrouchtchev, Brejnev et surtout Gorbatchev). L'histoire retiendra que ce dernier est celui qui donna le coup de grâce au système socialiste, aux démocraties populaires et enclencha la restauration du capitalisme en URSS.

Mais ce texte du Cercle Henri Barbusse montre que dans le processus qui a conduit à cette tragédie terrible pour le prolétariat mondial et les peuples opprimés, le maoïsme a été au même titre que le titisme un courant révisionniste finalement manipulé par l'impérialisme pour affaiblir puis détruire le Mouvement Communiste International.

Comme le titisme, le maoïsme a été une déviation nationaliste petite-bourgeoise puis bourgeoise dont la base théorique a été la « spécificité nationale chinoise » pour nier le bolchévisme comme modèle de stratégie révolutionnaire, pour rejeter le caractère international de la révolution d'Octobre. Comme le titisme, le maoïsme a été un courant révisionniste anti-révisionniste khrouchtchévien qui a tenté d'élaborer « une troisième voie » entre capitalisme et socialisme: « la pensée de Mao Tsé-Toung ».

La défaite de l'URSS, la faillite complète des « troisièmes voies » khrouchtchéviennes, titistes, maoïstes, trotskistes, toutes opposées au bolchévisme qui, lui, a fait ses preuves, ont conduit à la faillite complète du Mouvement Communiste International.

Le maoïsme s'est aussi présenté comme « modèle » pour les peuples opprimés du Tiers-Monde. Dans le contexte de l'existence du camp socialiste et avec l'aide de l'URSS, des réalisations importantes ont été faites en Chine. Les bases d'un décollage économique indépendant ont été jetées, des réformes démocratiques bourgeoises, anti-féodales voire anti-impérialistes ont été appliquées. Mais la Chine n'est pas passée à l'étape de l'édification du socialisme.

En outre, dans aucun pays du Tiers-Monde, le « modèle » maoïste n'a été mis en pratique avec succès. Partout les alliés des khrouchtchéviens ou des maoïstes se sont révélés des éléments de la petite-bourgeoisie ou de la bourgeoisie qui finiront dans les bras de l'impérialisme, comme cela a été le cas de la Chine, d'abord avec Mao lui-même puis avec Deng Xiaoping.

Les critiques du khrouchtchévisme faites par Mao ont trompé de nombreux militant(e)s. Ce facteur a donné du crédit à l'antistalinisme véritable de Mao. Mais il faut le dire: pendant que les militant(e)s croyaient à la « pensée Mao Tsé-Toung », les impérialistes eux avaient compris l'utilité de ce révisionnisme pour leur objectif d'écraser le socialisme, l'URSS et le Mouvement Communiste International. D'ailleurs, n'est-ce pas la révolte populaire petite-bourgeoise de mai 68 qui a lancé le mouvement maoïste international?

Kautsky aussi a combattu Bernstein. Mais il a fini comme un centriste appelant à « l'union sacrée » dans la guerre impérialiste 1914/1918, puis comme un social-démocrate contre-révolutionnaire qui a

lutté féroce pour détruire l'URSS naissante. Mao aussi a dénoncé Khrouchtchev pour finir par s'allier avec l'impérialisme américain contre l'URSS. Le maoïsme et toutes les variétés de révisionnisme ont servi à désarmer idéologiquement le prolétariat, le mouvement communiste.

Comprendre et expliquer la défaite que nous avons subie, ses causes, ses origines, c'est aussi étudier les courants multiples et variés qui ont souvent une racine commune de classe, pour armer aujourd'hui l'avant-garde prolétarienne et communiste en constitution. Pour y arriver, il faut nous ressourcer dans l'œuvre théorique et pratique de l'Internationale Communiste, du PC(b)US, de l'Etat soviétique, des Démocraties Populaires et du Kominform, pour recommencer la lutte et vaincre l'impérialisme.

Cercle Henri Barbusse,

Le 1^{er} mai 2000

Nous incitons tous les camarades à prendre la plume pour nous faire part de leurs remarques, auxquelles nous répondrons dans un supplément lors d'une nouvelle édition.

Pour tout contact:

Cercle Henri Barbusse, 52 allée du Lotus Bleu, 59650 Villeneuve d'Ascq, France
e-mail: cerclebarbusse@wanadoo.fr

CHAPITRE 1:

LE PARTI COMMUNISTE CHINOIS, L'INTERNATIONALE ET JOSEPH STALINE.

Au XX^{ème} congrès du P.C.U.S. s'est forgé le mythe de Mao et du P.C.C. défenseurs de l'œuvre théorique et pratique de Joseph Staline. Certes Mao prit la défense de Staline contre Khrouchtchev mais d'une bien étrange manière. En fait, si Mao s'oppose à Khrouchtchev, il reproche surtout à ce dernier la « forme » de l'attaque contre Staline. Sur le fond, il déclare de nombreux accords avec Khrouchtchev. Que ce soit sur la question des positions de l'I.C. à propos de la Chine ou à propos de la construction du socialisme en U.R.S.S., Mao reprend de nombreuses calomnies bourgeoises contre le camarade Staline.

1) Mao et les positions de Staline et de l'I.C. sur la Chine :

Dans la brochure *Sur la question de Staline* datée de 1963, le Parti Communiste Chinois (PCC) écrit:

« Lorsque nous prenons la défense de Staline, ce ne sont pas ses erreurs que nous défendons. Les communistes chinois ont, il y a longtemps, fait par eux-mêmes l'expérience personnelle de certaines erreurs de Staline. Des erreurs de ligne furent commises au sein du P.C.C., ce fut tantôt l'opportunisme « de gauche », tantôt celui de droite. Pour ce qui est de leurs causes internationales, quelques-unes d'entre-elles se firent jour sous l'influence de certaines erreurs de Staline. Dès la fin des années 20, puis durant les années 30, enfin au début et au milieu des années 40 »¹.

Les années 20, 30 et 40, cela fait décidément beaucoup. En fait, Mao considère que l'I.C. et Staline se sont trompés pendant toute la durée de la révolution chinoise. Les marxistes-léninistes étaient tellement focalisés sur la trahison de Khrouchtchev qu'ils n'ont pas accordés d'importance à cette attaque plus subtile de l'œuvre de l'I.C.

a) Les années 20 :

L'oppression impérialiste soulève dans la Chine du début du siècle une révolte grandissante. Les aspirations nationales ne cessent de se développer. Pourtant la Chine manque à cette époque des formes organisationnelles et des analyses théoriques permettant à cette révolte de se transformer en mouvement révolutionnaire. La victoire de la révolution d'Octobre en Russie aura une influence décisive sur cette fermentation révolutionnaire. En premier lieu, elle accélère la transformation du Kuomintang qui passe d'une organisation de conspirateurs à un véritable mouvement de libération nationale. Les formes d'organisations du mouvement communiste sont adoptées par le Kuomintang et celui-ci prend la direction des aspirations anti-impérialistes. En

¹ « Sur la question de Staline ; A propos de la lettre ouverte du comité central du P.C.U.S. (II) », Rédaction du Renmin Ribao et rédaction du Hongqi, 13 Septembre 1963, dans le recueil de textes *Débat sur la ligne générale du mouvement communiste international*, Editions en langues étrangères, Pékin, 1965. p. 132.

second lieu, de nombreux membres du Kuomintang sont attirés vers le communisme du fait de l'écho de la révolution russe. Ils y arrivent cependant en ne percevant pas toujours la différence entre nationalisme radical et marxisme-léninisme. Le premier congrès du P.C.C. regroupe des idéologies très différentes. Voici comment l'I.C. décrit ce congrès:

« En juillet 1921, se tint à Shanghai le premier congrès du Parti Communiste de Chine. Il réunit treize délégués. Ceux-ci n'étaient pas tous communistes. Il y avait parmi eux des adeptes de l'anarchisme, du marxisme légal, du socialisme biblique et des compagnons de route fortuits du mouvement communiste »².

Pendant les années qui suivirent, le prolétariat des villes engage des luttes de grandes ampleurs. La bourgeoisie nationale et la petite bourgeoisie du Kuomintang se radicalisent. Le P.C.C. ne dispose cependant pas d'une analyse scientifique de la situation lui permettant d'utiliser les potentialités révolutionnaires de la situation. Ainsi le deuxième congrès de juillet 1922 qui décide l'adhésion à l'I.C. est analysé de la manière suivante par l'I.C.:

« Ce programme d'action, de même que les autres décisions prises par le deuxième congrès du Parti Communiste de Chine, trahit une certaine faiblesse du Parti: l'insuffisance de sa participation à la lutte de libération nationale, la sous-estimation de la question nationale et paysanne, ainsi que la sous-estimation de la lutte pour gagner et diriger les masses paysannes ».³

Ces aspects essentiels ne furent corrigés qu'avec l'aide de l'I.C. Conformément à sa mission et à ses statuts, l'I.C. se penche sur la question chinoise et propose un changement radical d'analyse et de stratégie. Une décision spéciale du Comité Exécutif de l'I.C. en date du 12 janvier 1923 est prise. Elle déclare:

« En Chine, l'unique groupement national révolutionnaire important est le parti du Kuomintang, qui s'appuie en partie sur la bourgeoisie libérale démocratique et la petite bourgeoisie et, en partie, sur les intellectuels et les ouvriers. Vu que le mouvement ouvrier indépendant est encore faible dans le pays, et que le problème cardinal, pour la Chine, est la révolution nationale contre les impérialistes et leurs agents féodaux à l'intérieur; vu enfin que la classe ouvrière, directement intéressée à la solution de ce problème national-révolutionnaire, n'est pas encore suffisamment différenciée en tant que force spéciale tout à fait indépendante, le C.E. de l'I.C. estime nécessaire de coordonner l'action du parti du Kuomintang et du jeune Parti communiste chinois. (...). Soutenant le Kuomintang dans toutes les campagnes qu'il mène sur le front national-révolutionnaire pour autant que ce parti mène une politique objectivement juste, le Parti communiste chinois ne doit cependant pas fusionner avec ce parti et ne doit pas, au cours de ces campagnes, replier son propre drapeau »⁴.

L'analyse de l'I.C. fut adoptée par le troisième congrès du P.C.C. du 7 février 1923 en rencontrant cependant des oppositions de « gauche » et de droite. L'opposition de « gauche » refusait l'adhésion au Kuomintang alors que la droite concevait cette adhésion comme la fin du travail indépendant du parti. Cette nouvelle ligne politique permit au P.C.C. de se développer et de s'implanter tant au sein du mouvement anti-impérialiste qu'au sein de la classe ouvrière. Cependant, le troisième congrès ne tint pas compte d'un autre aspect de la directive du C.E. du Komintern:

² Brochure de l'I.C., *Pour une Chine forte et libre*, Bureau d'éditions, Paris, 1936, p. 14.

³ Idem, p. 19.

⁴ Idem, p. 22.

« En outre, le troisième congrès adopta le nouveau programme du parti, qui se distinguait avantagement des programmes précédents en ce qu'il détaillait davantage les revendications qui visaient à la liquidation de la domination impérialiste et l'abolition de l'asservissement féodal et militariste. Mais ce programme, de même que les programmes précédents, ne tenaient nullement compte des revendications fondamentales des masses paysannes. Cette lacune doit être relevée, d'autant plus que la directive spéciale du C.E. de l'I.C. au troisième congrès du P.C. de Chine insistait sur l'importance primordiale d'une juste solution de la question paysanne, et indiquait les mots d'ordre fondamentaux de la révolution agraire, dont le principal était « confiscation, sans indemnité, des terres des grands propriétaires fonciers au profit des paysans » (...). Les décisions du troisième congrès du P.C. de Chine ne tinrent pas compte de ces directives du C.E. de l'I.C. ».⁵

Les déviations opportunistes de droite et de « gauche » s'expriment alors en Chine à la fois sur la question du front avec le Kuomintang comme nous l'avons dit ci-dessus, mais également sur la question paysanne. Pour les gauchistes (alors dominants au P.C.C.) la question de l'action des communistes en direction de la paysannerie est secondaire, voire inutile. Pour les droitiers, l'action en direction de la paysannerie est considérée comme première et conduit à occulter la nécessaire direction par le prolétariat du mouvement paysan. Le P.C.C. ne résoudra jamais correctement la question paysanne et ne cessera d'effectuer un mouvement de bascule entre les opportunistes de droite et de « gauche ». L'I.C. analyse de la manière suivante les racines théoriques de cette incapacité à résoudre scientifiquement la question paysanne. Voici ce qu'elle développe à propos du quatrième congrès qui sous-estime une nouvelle fois le travail pour la conquête du mouvement paysan:

« Le quatrième congrès commit une erreur fondamentale en n'exposant pas d'une façon détaillée ces revendications partielles de la paysannerie et en ne les rattachant pas au mot d'ordre cardinal « Confiscation sans indemnité de la grande propriété foncière au profit de la paysannerie ». Cette erreur provenait d'une fausse conception des étapes de la révolution chinoise. Ainsi dans les thèses du quatrième congrès sur le « mouvement national-révolutionnaire », il était dit que l'étape du front unique de libération nationale serait immédiatement suivie de l'étape de la révolution socialiste prolétarienne. L'étape de la révolution agraire, qui devait constituer la suite de la révolution anti-impérialiste et la consolider, était donc sautée »⁶.

L'alliance solide du Kuomintang de Sun Yatsen et des communistes, le développement du mouvement ouvrier dans les villes, de l'organisation des paysans dans les campagnes, les victoires militaires des armées du Kuomintang dans lesquelles se trouvent de nombreux communistes, etc., aboutissent à une accélération du processus révolutionnaire. Voici comment l'I.C. analyse cette période:

« La révolution en Chine et plusieurs insurrections dans les colonies sont devenues le plus grand facteur de l'ébranlement de la stabilisation temporaire du capitalisme. La grève générale du 30 mai 1925 à Shanghai, la lutte héroïque du prolétariat de Hong-Kong et de Canton en 1925 et 1926, l'expédition du Nord de l'armée cantonaise et l'occupation par elle de la Chine méridionale et centrale jusqu'à la vallée du Yangzi (en hiver 1926-1927) ont retenu l'attention du monde entier »⁷.

⁵ Idem, p24.

⁶ Idem, pp. 24-25.

⁷ Brochure, *Le chemin de l'Internationale Communiste*, réédité par Correspondance internationale, Québec, p. 29.

Le développement des luttes de masses et le renforcement des communistes au sein du mouvement de libération nationale font peur à la bourgeoisie nationale et la jettent dans le camp de la contre-révolution. Le coup d'Etat contre-révolutionnaire de Tchang Kai-chek des 11 et 12 avril 1927 marque le passage de la bourgeoisie nationale à la contre-révolution. La répression contre les ouvriers et les communistes fut sanglante. La révolution change d'étape. Les divergences avec l'I.C., dont parle Mao pour la fin de la décennie 20, concernent ces événements. Pour Mao, nous avons affaire à une « trahison de la clique réactionnaire du Kuomintang » alors que pour Staline et l'I.C., nous assistons au passage à une nouvelle étape de la révolution caractérisée par le passage de la bourgeoisie nationale à la contre-révolution. Écoutons Staline et Mao sur ces mêmes événements:

Staline: « *Le coup d'Etat de Tchang Kai-chek signifie que la révolution est entrée dans la seconde étape de son développement, qu'on est au début d'un tournant de la révolution du front unique national vers la révolution des masses ouvrières et paysannes innombrables, vers la révolution agraire.* »⁸.

Mao: « *Cette révolution s'est terminée par une défaite parce qu'en 1927 la clique de réactionnaires dans le Kuomintang, qui était alors notre allié, a trahi la révolution; parce que les forces combinées des impérialistes et de la clique réactionnaire du Kuomintang étaient alors trop puissantes* »⁹.

La divergence n'est pas secondaire, elle porte sur l'analyse de classe de la révolution chinoise. Pour Staline, la bourgeoisie nationale a épuisé ses potentialités révolutionnaires et se situe désormais dans le camp de la contre-révolution. Pour Mao, nous avons la trahison d'une « clique réactionnaire ». Pour Mao, nous sommes en présence d'une défaite alors que pour Staline, nous sommes en présence d'une progression du processus révolutionnaire. En fait, Mao considère que la bourgeoisie nationale n'a pas trahi. Il analyse la période comme n'étant constituée que d'une seule étape, celle de « la démocratie nouvelle ». L'analyse de classe est remplacée par une explication en terme de « clique traître ». L'explication de la situation à partir des intérêts des classes sociales en présence est remplacée par une explication en terme de « morale ». La bourgeoisie nationale n'est pas analysée comme une classe sociale vacillante et stratégiquement « traître » à la révolution nationale anti-impérialiste.

A la même époque (début 1927), Mao rédige son « rapport sur l'enquête menée dans la province du Hunan à propos du mouvement paysan »¹⁰. Il y développe une analyse faisant des paysans pauvres la classe dirigeante de la révolution. Mao est visiblement impressionné par une « révolution rurale d'une ampleur encore inconnue ». Il considère que ce mouvement de révolte doit devenir l'axe stratégique central des communistes afin « d'encercler les villes par les campagnes, puis de prendre les villes ». C'était là proposer d'abandonner les villes et le prolétariat pour ne concentrer les forces que sur le mouvement paysan.

La divergence avec l'I.C. et Staline ne porte pas sur l'importance de la question paysanne. Nous avons cité ci-dessus les nombreuses critiques de l'I.C. au P.C.C. portant sur la sous-estimation de la question paysanne. Pour combattre cette dérive gauchiste, Mao sombre dans une idéalisation du mouvement paysan oubliant au passage une des bases du marxisme: la direction par le prolétariat, même faible numériquement, de l'alliance entre ouvriers et paysans.

L'I.C. critiqua sévèrement le rapport de Mao et celui-ci fut exclu du bureau politique du P.C.C. Il n'y reviendra qu'en 1935. Voici comment le maoïste Jean Baby associe les calomnies contre

⁸ Joseph Staline, « Questions de la révolution chinoise », in *Oeuvres choisies*, Edition 8 Nëntori, Tirana, 1980, p. 271.

⁹ Mao Tsé-Toung, *Oeuvres choisies*, volume I, Editions en langues étrangères, pp 326-327.

¹⁰ Mao Tsé-Toung, *Rapport sur l'enquête menée dans le Hunan à propos du mouvement paysan*, Editions en langues étrangères, Pékin, 1968.

Staline (en reprenant les attaques des trotskistes) et la présentation de ce rapport: « *Mao Tsé-Toung avait vainement insisté sur la nécessité de soutenir le mouvement révolutionnaire des villes par celui des campagnes. Mais pour Staline il s'agissait de ne rien faire qui puisse inquiéter la bourgeoisie du Kuomintang avec qui il voulait à tout prix maintenir le contact. Bien que Mao Tsé-Toung ait eu entièrement raison, il fut exclu du Bureau Politique. Les directives données par Staline avaient coûté la vie aux quatre cinquièmes des communistes (...). Mao Tsé-Toung avait rédigé, au début 1927 un « rapport sur l'enquête menée dans la province du Hunan à propos du mouvement paysan ». Ce rapport, est, sans contestation possible un modèle de ce que doit être une analyse marxiste d'une situation concrète examinée sous tous ses aspects. Il n'en reste pas moins que ce rapport, qui est une importante contribution à la science marxiste-léniniste, a été rejeté par le secrétaire de l'Internationale et plus spécialement par Staline. C'est ce rapport qui a valu à Mao Tsé-Toung d'être exclu du Bureau Politique où il ne rentrera qu'en 1935* »¹¹.

L'approche de l'I.C. et de Mao de la question paysanne est fondamentalement contradictoire. Pour Staline, les communistes devaient être à l'avant-garde de la révolution agraire mais la paysannerie ne pouvait pas de par ses caractéristiques socio-économiques être la classe dirigeante. Pour Mao, impressionné par l'ampleur et la radicalité du mouvement paysan, se basant uniquement sur l'argument quantitatif d'une paysannerie largement majoritaire et sur la pauvreté de la masse des paysans, la paysannerie pauvre devenait la classe révolutionnaire par excellence. Comme pour la bourgeoisie nationale, nous avons ici une approche subjective des classes sociales.

b) La conférence de Zunyi (janvier 1935) :

Le coup d'Etat de Tchang Kaï-chek eut pour résultat la création de deux gouvernements, l'un réactionnaire à Nankin et l'autre regroupant la gauche du Kuomintang et les communistes à Wuhan, dans la Chine centrale. Le V^{ème} congrès du P.C.C. se tint en pleine légalité dans le gouvernement de Wuhan le 27 avril 1927. Les communistes s'y présentaient avec de nombreux succès. Le PCC était devenu un parti de masse regroupant près de 60 000 membres dont 53,8 % étaient ouvriers. La direction qui en sortit resta cependant largement dominée par l'opportunisme de droite. Pour ne pas gêner les chefs du Kuomintang de gauche, les dirigeants du P.C.C. (autour de Chen Duxiu) freinaient le mouvement paysan. L'Internationale Communiste intervint à plusieurs reprises pour corriger ses erreurs. Ainsi la résolution de la VIII^{ème} assemblée plénière du C.E. de l'I.C. déclare en mai 1927:

*« L'essentiel aujourd'hui, c'est que les dizaines et les centaines de millions de paysans résolvent eux-mêmes, par en bas, d'une manière révolutionnaire et « plébéienne » le problème agraire. Il faut rapidement, hardiment et résolument appliquer une politique d'armement de classe des ouvriers et paysans »*¹².

Staline lui-même envoie un télégramme le 1^{er} juin d'une clarté exemplaire: « *Nous sommes résolument pour la prise effective de la terre par en bas. Ce qu'il nous faut, ce n'est pas se détacher du mouvement ouvrier et paysan, mais y contribuer par tous les moyens (...). Il faut attirer au C.C. du Kuomintang le plus possible de nouveaux leaders paysans et ouvriers de la base. Leur voix hardie rendra les vieillards résolus ou les mettra au rencart (...)* Organisez,

¹¹ Jean Baby, *La grande controverse sino-soviétique (1956-1966)*, éd. Grasset, Paris, 1966, p. 252.

¹² *Pour une Chine libre et forte*, op. cit., p. 54.

pendant qu'il n'est pas trop tard, votre propre armée sûre. Sinon, il n'est point de garantie contre les échecs »¹³.

Les propos de Staline sonnent comme une prophétie au regard des événements qui vont suivre. En fait, il s'agit d'une analyse marxiste et scientifique d'un processus révolutionnaire et de la dynamique des alliances qu'il contient. De la même façon que le coup d'Etat de Tchang Kaï-chek était prévisible au fur et à mesure du développement du mouvement de masse et du parti communiste, celui de la gauche du Kuomintang était prévisible pour les mêmes raisons. Elle survint en juillet 1927 et ouvrit une période de réaction noire et de massacre des communistes. A la demande de l'I.C., le P.C.C. réunit le 7 août 1927 une conférence extraordinaire qui démit la direction opportuniste de droite.

Pour l'I.C., ces événements signifiaient le passage à la contre-révolution des couches moyennes et de nombreux éléments de la petite-bourgeoisie citadine. Le P.C.C., dans cette phase de réaction, défendit les armes à la main les conquêtes de la révolution en particulier au moment de l'insurrection de Nanchang (août 1927) et de la commune de Canton (décembre 1927). Pour le V^{ème} congrès de l'I.C., la commune de Canton représente le passage à une nouvelle étape de la révolution chinoise:

« La révolution en Chine et plusieurs insurrections dans les colonies sont devenues le plus grand facteur de l'ébranlement de la stabilisation temporaire du capitalisme (...). L'insurrection de Canton (décembre 1927) est devenue le point de démarcation entre l'étape du Kuomintang et l'étape soviétique ».¹⁴

Après les erreurs commises par la direction opportuniste de droite jusqu'en août 1927, le P.C.C. paya également chèrement la politique gauchiste et putschiste de la direction de Li Lisan:

« Jusqu'en été 1930, le Parti communiste de Chine, menant une ligne en général juste¹⁵, avait remporté des succès considérables, dans tous les domaines de son activité. Mais en été 1930, dans les conditions de l'essor de la lutte révolutionnaire, la ligne de Li Lisan, contraire à la position et à la ligne de l'Internationale Communiste, commença à avoir le dessus à la direction du parti. Toute la politique de Li Lisan escomptait le développement rapide de la révolution chinoise et mondiale. Considérant que la situation révolutionnaire était arrivée à sa maturité sur tout le territoire de la Chine, il engageait le Parti à organiser partout des soulèvements, notamment dans les principaux centres du pays. Ces soulèvements se transformaient en de véritables actes putschistes »¹⁶.

C'est à cette période que rentrent de Moscou ceux qui seront appelés par Mao le groupe des « 28 bolchéviks et demi ». Ces communistes accèdent à la direction du parti à la session de janvier 1931. C'est ce groupe de communistes formés à Moscou et en particulier Wang Ming qui mena la lutte contre la ligne gauchiste de Li Lisan et qui s'opposa ensuite à Mao. Voyons comment l'I.C. parle de ces militants et comment Mao en parle également:

« La lutte contre la ligne semi-trotskiste de Li Lisan commença dans l'organisation de Shanghai, sous la direction du camarade Tchen Chao Oui (Wang Ming). Et elle eut d'excellents résultats. Le camarade Wang Ming, l'un des chefs les plus éminents du mouvement communiste en Chine,

¹³ Télégramme de Staline à Hankow du 1er juin 1927, cité in *Du trotskisme*, Kostas Mavrikis, éd. Maspero, Paris, 1971, pp. 161-162.

¹⁴ Brochure, *Le chemin de l'Internationale Communiste*, op. cit., p. 29.

¹⁵ Cette phrase ne vise pas bien entendu la ligne politique gauchiste du PCC sous la direction de Qu Qiubai dans les premiers mois de 1928.

¹⁶ Brochure, *Pour une Chine libre et forte*, op.cit., p. 75.

et d'autres dirigeants remarquables du parti, les camarades Tchen Bang Sian, Van Tsia Sian, Ho Vei Chou, Chen Tsé Min et Tchen Youan Dao défendirent en luttant sur deux fronts, la ligne léniniste-staliniste, uniquement juste dans les questions de la révolution chinoise »¹⁷.

Quant à la version officielle du P.C.C., voici comment elle présente l'histoire de la lutte contre Li Lisan: « *La troisième lutte opposa la ligne du président Mao à celle de Li Lisan (...)* ». Décidément la version de l'Internationale de 1936 est pour Mao et le P.C.C. un mensonge. Parlant des « camarades remarquables » de l'I.C. le P.C.C. poursuit: « *La cinquième lutte fut menée contre la ligne prônée principalement par Wang Ming, pseudonyme de Tchen Chao Oui (1907-1974), ligne connue comme la « troisième ligne de gauche ». Wang Ming avait adhéré au Parti à Moscou en 1925 et il y avait formé une faction en organisant les « vingt-huit bolchéviks et demi ». Revenu en Chine, ils prenaient, lui et son groupe le pouvoir dans le parti en 1931 et le conservaient pendant quatre ans »¹⁸.*

Les « camarades remarquables » de l'I.C. sont devenus des « factionnistes gauchistes » pour Mao et le P.C.C. En réalité quand l'I.C. parle du combat sur deux fronts qu'eurent à mener Wang Ming et ses camarades, c'est qu'ils eurent, non seulement à démasquer le gauchisme de Li Lisan, mais aussi la ligne droitiste de Mao conduisant à sous-estimer le travail dans le prolétariat.

Pendant toutes ces années, l'armée rouge connut un développement important. Tchang Kaï-chek tenta six campagnes pour la détruire mais fut à chaque fois vaincu. Les territoires régis par le pouvoir soviétique s'étendirent considérablement. Mao Tsé-Toung contribua efficacement aux succès de l'armée rouge. Il fut élu à la tête du gouvernement soviétique central. Cependant les divergences avec l'Internationale Communiste se développèrent toujours sur la même question: l'urgence d'une action d'envergure pour s'implanter plus profondément dans le prolétariat urbain.

Lors de la sixième campagne, Tchang Kaï-chek concentra contre les forces de l'armée rouge une armée de 700 000 hommes. Le gros des forces de l'armée rouge fut encerclé dans le Jiangxi. La longue marche permit de briser cet encerclement. Profitant des difficultés de la lutte et des revers de l'armée rouge, Mao Tsé-Toung allait imposer en janvier 1935 son pouvoir à la tête du P.C.C. lors de la conférence de Zunyi. Une divergence de tactique militaire était utilisée pour imposer le pouvoir de Mao.

Écoutons sur cet aspect aussi les versions de l'I.C., de Mao et des maoïstes:

« La sixième campagne dura plus d'un an. Le gros des forces de l'Armée rouge fut obligé d'abandonner le Jiangxi et se dirigea vers le Guizhou et le Sichuan en passant par le Guangxi. Arrivée à destination, l'Armée rouge déploya des opérations efficaces. Le plan établi par Tchang Kaï-chek pour encercler et écraser l'Armée rouge chinoise échoua complètement malgré les forces et les ressources énormes qu'il y consacra »¹⁹. Telle est la version de l'I.C.

La version officielle du P.C.C. est bien différente. Elle critique les positions prises par la direction du P.C.C. en accord avec le Komintern. Les revers momentanés de l'Armée rouge ne sont plus expliqués par l'ampleur de l'offensive ennemie et par les inégalités des forces mais par des erreurs de ligne militaires: « *A la fin 1932, le président Mao perdait le commandement de l'Armée rouge, et Wang Ming pouvait appliquer sa ligne militaire: la guerre de positions et l'occupation « jusqu'au bout » des positions clés. Le président Mao et d'autres membres du parti réussissaient après une longue opposition, à obtenir la convocation d'une Conférence élargie du Bureau Politique du Comité Central du Parti en janvier 1935 à Zunyi, dans la province de Guizhou.*

¹⁷ Idem, p. 76.

¹⁸ *Connaissance de base du Parti Communiste Chinois*, Shanghai, 1974, p. 247.

¹⁹ *Pour une Chine libre et forte*, op. cit., p. 89.

Cette Conférence écartait la ligne opportuniste « de gauche » et établissait la position dirigeante du président Mao »²⁰.

Les faits démentent cette version officielle. En effet, à la date de la conférence, la « grande marche » a déjà commencé. Le moins que l'on puisse dire est que celle-ci n'est pas une « guerre de position ». C'est l'ancienne direction qui a décidé la « grande marche » pour briser l'encerclement, et non Mao comme s'évertue à nous le faire croire les écrits officiels chinois. C'est ce que défend Wang Ming dans un livre publié en 1975:

« Wang Ming réfute la thèse de la propagande maoïste, d'ailleurs reprise par certains historiens bourgeois d'Occident, comme quoi cette conférence « aurait sauvé » la révolution chinoise, soi-disant acculée dans l'impasse en raison des directives erronées du Komintern. En réalité, comme le prouve abondamment l'auteur de l'ouvrage, les pertes subies à la première étape de la Grande Marche, c'est à dire avant Zunyi, étaient moindres que celles de la seconde après Zunyi »²¹.

Une version convergente est proposée par le Parti du Travail du Vietnam:

« Le clivage qui s'opéra au sein du P.C.C. en ces années d'après 1927 divisa donc ceux qui restaient fidèles à un marxisme « orthodoxe » qui, sans nier le rôle important des paysans, lui refusaient le rôle de classe dirigeante de la révolution à ceux qui prônaient une révolution fondamentalement paysanne. Il était normal que ceux qui gardaient des contacts étroits avec l'Internationale Communiste penchaient pour l'orthodoxie, tandis que les dirigeants et cadres d'origine rurale avaient plutôt tendance à revenir vers les conceptions traditionnelles. Deux lignes politiques fondamentalement différentes s'opposaient par le truchement de deux groupes dirigeants, l'un lié à la personne de Mao, l'autre à l'Internationale. La coupure presque totale avec les villes pendant de longues années mettait les « orthodoxes » en nette position d'infériorité; le massacre des militants des premières années, comme les pertes graves encourues au cours de la Longue Marche achevaient d'éliminer les combattants issus des milieux citadins (...). En janvier 1935, au cours de la Longue Marche, au soir d'une bataille, Mao convoquait une réunion extraordinaire du Bureau Politique, en fait une réunion élargie à de nombreux chefs politiques et militaires, et se fit confier la direction militaire (c'est à dire générale, étant donné le contexte) devenant le « président » de ce parti plus ou moins confondu avec une armée en marche »²².

Quant à certains maoïstes d'autres pays, ils ne font que reprendre la version officielle chinoise avec cependant un anti-stalinisme plus franc:

« Auparavant, l'armée populaire, dont les effectifs étaient montés jusqu'à cent quatre-vingt mille hommes environ, avait été engagée, en dépit de l'opposition de Mao Tsé-Toung et de Zhu De, par un envoyé militaire de l'Internationale Communiste, dans de grandes batailles de position qui avaient coûté à l'armée populaire des pertes considérables. La majorité du Bureau Politique du P.C.C., qui n'imaginait pas pouvoir s'opposer aux directives de Moscou, n'avait pas encore compris la valeur des principes de stratégie et de tactique élaborés par Mao Tsé-Toung. C'est encore en vies humaines que s'est soldé le bilan des erreurs commises par Staline dans cette période »²³.

Encore une fois le maoïsme conduit à l'antistalinisme. C'est de ces divergences que parlent les Chinois lorsqu'ils évoquent les « erreurs de Staline des années 30 ».

²⁰ *Connaissance de base du Parti Communiste Chinois*, op. cit., p. 248.

²¹ Comptes rendus du livre de Wang Ming, «Un demi-siècle du P.C.C. et la trahison de Mao Tsé-Toung » in revue *Socialisme, théorie et pratique*, Moscou, 1976, p. 62.

²² Nguyen Minh Kiên, « Comprendre la Chine », édition *Le courrier du Vietnam*, Hanoi, 1981, pp. 72-73.

²³ Jean Baby, op. cit., pp. 252-253.

c) Les années 40 :

Le 18 septembre 1931, les fascistes impérialistes japonais commencent leur guerre de brigandage en Chine : ils occupent militairement la Mandchourie. Un vaste mouvement de résistance à l'envahisseur se développe dans la classe ouvrière et chez les étudiants. Le gouvernement de Nankin de Tchang Kaï-chek réprime ce mouvement de résistance nationale:

« Bien que le gouvernement de Nankin étouffât par tous les moyens le mouvement antijaponais, ce dernier continua à se développer irrésistiblement. La petite bourgeoisie citadine recommença à participer à la lutte anti-impérialiste. Les étudiants de Pékin, Shanghai, Nankin et d'autres villes organisèrent d'imposantes manifestations contre le Japon et contre le Kuomintang »²⁴.

Progressivement les Japonais étendent leurs conquêtes et font régner dans les régions occupées une dictature de type fasciste. La résistance se développe partout sous la forme de détachements de partisans, de grèves dans les villes, de manifestations contre l'occupant. Au sein de l'armée du Kuomintang, la grogne règne. Plusieurs unités de l'armée de Tchang Kaï-chek refusent de marcher contre l'armée rouge. La XXVI^{ème} armée du Kuomintang au complet passe à l'armée rouge. De plus en plus de membres du Kuomintang s'opposent à la guerre contre l'armée rouge et prennent position pour une alliance avec le P.C.C. contre les envahisseurs.

En s'appuyant sur la tactique du VII^{ème} congrès de l'I.C., le P.C.C. prend alors une série d'initiatives pour parvenir à un accord avec Tchang Kaï-chek afin d'organiser la lutte contre les occupants japonais. Voici comment Wang Ming, délégué chinois au VII^{ème} congrès de l'I.C., décrit cette période:

« En novembre 1935, le comité central du P.C. de Chine, se guidant sur la nouvelle orientation tactique du VII^{ème} congrès et sur le rapport historique de Dimitrov à ce congrès, encore une fois s'adressa à tous les partis politiques groupés et aux troupes militaires de Chine en leur demandant de convoquer une conférence pan-chinoise de « salut national » pour la discussion et la réalisation de la proposition du Parti communiste de former un front national antijaponais (...). Le 23 septembre 1937, tous les journaux importants chinois publièrent la déclaration du C.C. du P.C. de Chine, adressée au peuple chinois sur l'entente conclue entre le C.C. et le Kuomintang »²⁵.

Le P.C.C. acceptait par cet accord de ne plus combattre pour le renversement du Kuomintang, d'arrêter la politique de confiscation des terres des grands propriétaires fonciers, de supprimer le gouvernement soviétique et de faire se joindre l'armée rouge à celle du Kuomintang. En revanche:

« Le C.C. du P.C. exige du Kuomintang: 1) La cessation de la guerre civile et l'union de toutes les forces nationales pour résister à l'ennemi extérieur ; 2) Pour le peuple, la liberté de parole, de presse, d'organisation, etc. et la libération de tous les détenus politiques ; 3) La convocation d'un congrès national de salut avec la participation des représentants de tous les partis politiques, de tous les groupes, de toutes les troupes militaires et associations publiques, antijaponaises ; 4) L'achèvement rapide de la préparation de la lutte armée contre l'impérialisme japonais ; 5) L'amélioration de la situation des masses populaires. »²⁶

²⁴ Brochure *Pour une Chine libre et forte*, op. cit., p. 79.

²⁵ Wang Ming, « La grande révolution socialiste en U.R.S.S. et la lutte du peuple chinois contre l'agression japonaise », in *XX^{ème} anniversaire de la révolution d'Octobre*, revue *l'Internationale Communiste*, n° 10-11-12, octobre-novembre-décembre 1937, Paris, Bureau d'édition, pp. 1095-1096.

²⁶ Idem p. 1097.

Cette position juste du P.C.C. conforme aux analyses du VII^{ème} congrès de l'I.C. permettrons à la lutte anti-impérialiste de connaître des succès grandissants. Cependant, une nouvelle fois, les divergences entre Mao (désormais à la tête du P.C.C. depuis la conférence de 1935) et l'I.C. allaient s'approfondir.

Le 22 juin 1941, les nazis occupent une partie de l'Union Soviétique. Malgré la défense héroïque des troupes russes, ils menacent Moscou quatre mois plus tard. Les peuples de l'Union Soviétique supportent à partir de ce moment le poids essentiel de la guerre. Les « alliés » anglais et américains retardent sans cesse l'ouverture d'un second front qui aurait pu soulager le prix payé par les Soviétiques. Le premier et seul pays socialiste au monde payera de plus de vingt millions de morts cette guerre pour la libération de l'humanité de la barbarie nazie. Le devoir de tous les partis communistes était de mettre toutes leurs forces dans le combat anti-nazi, de renforcer les fronts antifascistes de libération nationale et de soulager ainsi la pression militaire sur l'Union Soviétique.

Le P.C.C. avait en outre une responsabilité particulière compte tenu du danger d'une attaque japonaise contre l'Extrême-Orient soviétique. Le danger d'une telle attaque dura de 1941 à 1943. Elle aurait eu des conséquences dramatiques en ouvrant un second front fasciste contre les Soviétiques. Mao Tsé-Toung refusa de lancer l'ensemble de ses troupes contre les envahisseurs japonais. En fait, Mao était en désaccord avec l'Internationale et Staline sur la priorité à accorder au combat antifasciste. Il ne voulait pas affaiblir ses forces dans la perspective d'un combat contre Tchang Kaï-chek pour la prise du pouvoir après la guerre. Voici comment l'antistalinien Fernando Claudin présente la période:

« Tandis que Mao réservait des forces et les préparait dans la perspective de la révolution chinoise, Staline voulait que Mao et Tchang lancent immédiatement tous leurs contingents militaires contre les Japonais »²⁷.

Wang Ming, défenseur internationaliste de la ligne de l'I.C., parle aussi de cette divergence de fond quant au combat antifasciste pendant toute la durée de la guerre:

« Après la conférence de Zunyi, Mao Tsé-Toung a saboté depuis longtemps la création d'un front unique qui devait opposer la résistance à l'agression nipponne. Seuls les conseils du Komintern, qui insistaient sur une politique de front national anti-nippon uni, ont sauvé la situation. Dès 1938, les régions libérées couvraient de nouveau un vaste territoire de la Chine »²⁸.

Mao Tsé-Toung utilisa les décisions du VII^{ème} congrès de l'I.C., qui accordait une autonomie plus grande aux sections nationales, pour prendre le pouvoir au sein du P.C.C. en 1935. Il utilisa également la dissolution de l'I.C. en 1943 pour s'opposer encore plus à l'analyse marxiste du fascisme et du combat antifasciste. Voici comment il se félicite de la dissolution de l'I.C.:

« Depuis la décision, prise en août 1935 lors du VII^{ème} congrès de l'Internationale Communiste, de supprimer toute ingérence dans les affaires concernant les organisations communistes des différents pays, le Comité exécutif de l'Internationale Communiste et son présidium, respectant cette décision, ne sont plus intervenus dans les affaires concernant l'organisation communiste chinoise (...). Dans ces conditions, la dissolution de l'Internationale Communiste ne pourra que renforcer la confiance du Parti communiste chinois en lui-même et son esprit de créativité,

²⁷ Fernando Claudin, *La crise du mouvement communiste*, tome 2, Paris, Maspero, 1972, pp. 636-637.

²⁸ Wang Ming, *op.cit.*, pp. 62-63.

consolider les liens qui unissent le Parti au peuple chinois et porter à un niveau supérieur la combativité du Parti »²⁹.

Si les décisions du VII^{ème} congrès et la dissolution de l'I.C. sont des décisions justes qui ont permis aux communistes de développer efficacement le combat antifasciste³⁰, ils ont aussi été utilisés par les opportunistes dans plusieurs pays. Ce sont ces divergences dont parle le P.C.C. lorsqu'il parle de ses désaccords avec Staline « au début et au milieu des années 40 ».

Mao s'est, on le voit, opposé à Staline et à l'I.C. tout au long de l'histoire du P.C.C. Concernant l'histoire, on ne peut donc être à la fois stalinien et maoïste. Pour une fois, nous serons en accord avec un défenseur de Mao:

« Le P.C.C., sous la direction de Mao Tsé-Toung, n'a jamais été « stalinien » et, selon toute vraisemblance, ne le sera jamais. Il est donc parfaitement absurde d'accuser les communistes chinois d'être des « néo-staliniens et de vouloir perpétuer le culte de Staline »³¹.

2) Mao critique Staline :

Les critiques de Mao sur Staline ne se limitent pas à l'histoire de la Chine. En prétendant prendre la défense de Staline contre les attaques de Khrouchtchev, le P.C.C. reprend à son compte toutes les calomnies que la bourgeoisie a déversées contre l'U.R.S.S. et son dirigeant Joseph Staline. Ecoutons:

— **« Staline infatué de lui-même »:** *« Aux dirigeants des partis communistes et des Etats socialistes incombent la responsabilité de réduire au minimum le nombre de leurs erreurs (...). Pour cela, tout dirigeant doit être extrêmement modeste et prudent, être en liaison étroite avec les masses, les consulter en toutes matières, procéder à des enquêtes et des examens réitérés sur la situation réelle et se livrer constamment à la critique et l'autocritique conformément aux circonstances et dans la mesure qu'il convient. C'est précisément parce que Staline n'a pas agi ainsi qu'il a commis dans la dernière période de sa vie certaines erreurs graves dans son travail, en tant que dirigeant du Parti et de l'Etat. Il devint infatué de lui-même, manqua de circonspection, et l'on vit apparaître dans son esprit le subjectivisme et la tendance à se contenter de vues partielles. Il prit des décisions erronées sur certaines questions importantes, ce qui aboutit à des conséquences très fâcheuses. »³²*

— **« Staline a accusé des innocents »:** *« Ces erreurs se sont surtout manifestées en ce qui concerne la liquidation de la contre-révolution et les rapports avec certains pays (...). Il a accusé gratuitement de nombreux communistes et de bons citoyens »³³*

— **« Le chauvinisme de grande nation »:** *«...en réglant certains problèmes concrets, il a manifesté une tendance au chauvinisme de grande nation et il n'a pas eu assez le sens de l'égalité; il pouvait d'autant moins être question qu'il éduquât l'ensemble des cadres dans un esprit de modestie; parfois même il intervenait indûment dans les affaires intérieures de certains pays frères et de certains partis frères, ce qui a eu maintes conséquences graves »³⁴*

²⁹ Résolution du C.C. du P.C.C. sur la dissolution de la Troisième Internationale du 26 mai 1943, in *Etudes et documents marxistes-léninistes pour la lutte théorique*, n° 3, juin 1980, pp. 34-35.

³⁰ Voir la brochure du Cercle Henri Barbusse, *La dissolution de l'I.C.*

³¹ Jean Baby, op. cit., p. 258.

³² Brochure *De l'expérience historique de la dictature du prolétariat*, Editions de Pékin, 1956.

³³ Brochure *Encore une fois à propos de l'expérience historique de la dictature du prolétariat*, Edition de Pékin.

³⁴ Idem.

— « **Staline s'écarte du matérialisme dialectique** »: « *Dans certains problèmes, la méthode de pensée de Staline s'écarta du matérialisme dialectique pour tomber dans la métaphysique et le subjectivisme, et, de ce fait, il lui arriva parfois de s'écarter de la réalité et de se détacher des masses* »³⁵.

— « **Staline et la répression de masse** »: « *Dans les luttes menées au sein du Parti comme en dehors il confondit, à certains moments et dans certains problèmes les deux catégories de contradiction (contradictions entre l'ennemi et nous, et contradictions au sein du peuple) de même que les méthodes différentes pour la solution de ces deux catégories de contradictions. Le travail de liquidation de la contre-révolution, entrepris sous sa direction, permit de châtier à juste titre nombre d'éléments contre-révolutionnaires qui devaient l'être; cependant, des gens honnêtes furent aussi injustement condamnés, et ainsi il commit l'erreur d'élargir le cadre de la répression en 1937 et 1938* »³⁶.

— « **Staline entrave le centralisme démocratique** »: « *Dans les organisations du Parti et les organismes de l'Etat, Staline ne fit pas une application pleine et entière du centralisme démocratique du prolétariat ou y contrevint partiellement. Dans les rapports entre partis frères et entre pays frères, il commit aussi des erreurs. Par ailleurs, il formula, au sein du mouvement communiste international, certains conseils erronés. Toutes ces erreurs ont causé des dommages à l'Union Soviétique et au mouvement communiste international* »³⁷.

Arrêtons ces citations du P.C.C. Elles sont suffisantes pour prouver que ce parti reprend l'ensemble des critiques bourgeoises à l'égard d'un des plus grands dirigeants du mouvement communiste. Sur ces aspects non plus, on ne peut pas être à la fois stalinien et maoïste. Il faut choisir!

CONCLUSION :

Les divergences entre l'I.C. et Staline d'une part et Mao Tsé-Toung d'autre part n'ont pas cessé depuis la création du P.C.C. Issus d'une révolte contre l'oppression nationale, les premiers dirigeants du P.C.C. n'avaient pas d'éducation marxiste. Beaucoup d'entre eux adhèrent au bolchévisme par l'écho international de la révolution d'Octobre. La bolchévisation du nouveau parti était nécessaire sous peine de voir se maintenir le « Sun Yatsénisme » habillé du discours marxiste.

Les critiques et conseils de l'I.C. et de Staline permettaient au parti de corriger ses erreurs. Globalement jusqu'en 1935, la direction de l'I.C. permis de venir à bout des déviations droitières et gauchistes et ainsi d'implanter le parti profondément dans la classe ouvrière et la paysannerie pauvre. Les critiques essentielles de l'I.C. portaient sur la question des étapes de la révolution d'une part et sur celle de la classe sociale à même de diriger la révolution. Pour l'I.C., le P.C.C. avait une analyse erronée des étapes de la révolution et en conséquence tendait à tisser des alliances de classes inappropriées à l'étape en cours. De la même façon, l'I.C. considérait que le P.C.C. se trompait dans son choix de s'appuyer essentiellement sur la paysannerie.

A partir de 1927 et du massacre de milliers de communistes par Tchang Kai-chek, le P.C.C. tend à abandonner son travail dans les villes et auprès du prolétariat pour privilégier l'action de l'armée rouge dans les zones libérées. Ayant perdu l'essentiel de ses cadres ouvriers dans les massacres, la

³⁵ Brochure *Sur la question de Staline*, Editions en langues étrangères, Pékin, 1963, p. 6.

³⁶ Idem, p. 6.

³⁷ Idem.

nouvelle tactique conduisait à se couper du prolétariat. Une nouvelle fois l'I.C. critiqua cette tendance et insista sur la nécessité de la direction du prolétariat sur la révolution et donc d'une implantation dans les villes.

Mao fut celui qui théorisa cet abandon du prolétariat par sa thèse d'encerclement des villes par les campagnes. A partir de sa prise du pouvoir au sein du P.C.C. en 1935, la déviation « paysanne » ne fera que s'accroître. Les décisions du VII^{ème} congrès de l'I.C. d'accorder une autonomie plus grande aux sections nationales furent utilisées par Mao pour asseoir définitivement sa ligne politique. De la même façon, la dissolution de l'I.C. permis d'accroître cette déviation. A partir de cette période, le P.C.C ne cessera d'arguer de la « spécificité » chinoise pour justifier les décisions contraires au marxisme-léninisme et pour taxer de « dogmatiques » ceux qui dans le parti s'opposaient à ses positions erronées.

Les divergences avec l'I.C. et Staline ne sont pas limitées à l'histoire. L'accent mis sur les « spécificités nationales » allait conduire peu à peu Mao à une position nationaliste du type de Sultan Galiev en Union Soviétique. Au fur et à mesure du développement de cette déviation, Mao allait peu à peu s'éloigner du marxisme-léninisme. Il n'est dès lors pas étonnant de voir Mao reprendre à son compte l'essentiel des critiques bourgeoises à l'égard de l'U.R.S.S. et de Staline. Les raisons de la non-perception par de nombreux marxistes-léninistes de ce révisionnisme maoïste sont historiques: Le révisionnisme maoïste s'est déployé entièrement sous le masque d'un combat contre le révisionnisme de Khrouchtchev. Il a également été largement encouragé par la bourgeoisie. La petite-bourgeoisie de son côté l'a investi comme « anti-stalinisme » paré des couleurs de la « révolution ».

CHAPITRE 2 :

MATERIALISME DIALECTIQUE OU IDEALISME

Les désaccords de Mao avec Staline et l'Internationale Communiste ne sont pas secondaires. Ils ne sont pas non plus sans liens entre eux. Trois divergences essentielles peuvent être repérer: la question du front dans les différentes étapes de la révolution, la question des étapes elles-mêmes et celle de la classe capable de diriger le processus révolutionnaire. Le point commun à ces dérives maoïstes se trouve dans le remplacement du matérialisme dialectique par une conception cyclique et métaphysique de la dialectique. Cette déviation du matérialisme dialectique a une base sociale: la petite paysannerie et sa conception du monde. En ce sens le maoïsme est une des variantes parmi d'autres du socialisme petit-bourgeois.

1) La base sociale du maoïsme :

L'histoire du féodalisme chinois est marquée pendant des siècles par une succession de grands règnes impériaux, de révoltes paysannes contre les empereurs menées par des lettrés, de renversements de ces empereurs et de transformations de ces lettrés en nouvelle dynastie et en nouvelle oppression. La question paysanne est au cœur des affrontements sociaux depuis des siècles. Des masses de petits paysans se révoltent régulièrement pour exiger le partage des biens pris aux riches. Pour des raisons liées à l'état de développement des forces productives et des rapports de production, la traduction politique de ces révoltes fut l'espoir millénariste.

Les leaders encadrant ces insurrections sont marqués par une double caractéristique. D'une part, ils vivaient auprès de ces petits paysans et de ces paysans sans-terres et partageaient avec eux la soif de justice sociale et la haine de la classe dominante. D'autre part, ils étaient issus de la petite bourgeoisie (artisans, commerçants, lettrés bouddhistes, paysannerie moyenne, etc.) et interprétaient la réalité sociale à partir de leur classe d'appartenance. Ils ne pouvaient évoluer qu'à partir du système idéologique traditionnel.

Cet aspect est d'autant plus marqué que les théories dominantes de Confucius et de Mencius ont toujours donné lieu à une double interprétation. D'une part, la classe dominante s'en revendique pour légitimer sa domination. D'autre part, les révoltes paysannes s'en revendiquent également. La pénétration impérialiste occidentale à partir du milieu du XIX^{ème} siècle accroît la paupérisation des masses paysannes et d'autres classes sociales et humilie une partie importante des anciennes classes dominantes. L'effervescence révolutionnaire du début du siècle mélange des conceptions très différentes: prise de conscience nationale, constitution du prolétariat et de sa conscience de classe, nostalgie du passé, renouveau des doctrines traditionnelles, etc..

C'est dans ce contexte idéologique général que se constitue le P.C.C. L'urgence d'une rupture avec les formes de pensées issues du passé était forte. Seul le prolétariat en tant que classe sociale moderne pouvait opérer cette rupture en prenant la direction des révoltes paysannes. Or nous verrons plus loin que Mao se considère beaucoup plus comme l'héritier du passé chinois que comme représentant de la rupture qualitative marxiste d'avec les formes de pensées antérieures. Le marxisme sera en conséquence réinterprété à partir des conceptions traditionnelles, d'où son caractère hétéroclite mélangeant des formules marxistes et d'autres antimarxistes. C'est ce processus qui explique un certain nombre de thèses maoïstes telles que la « sinisation du marxisme », « la présentation de la pensée Mao Tsé-Toung comme nouvelle étape du marxisme-

léninisme », etc.. L'insistance de l'I.C. sur la nécessité que le prolétariat dirige la révolution, indique sa compréhension du danger de ce type de « mélange » en Chine.

Les événements sanglants de 1927 vont éloigner de fait les communistes des villes et donc du prolétariat. Sur près de 60.000 militants essentiellement ouvriers, il n'en reste qu'une dizaine de mille. Les communistes sont contraints de se replier en milieu paysan. Cette situation issue du rapport de forces militaires fut transformée par Mao en stratégie. De 1927 à 1949, le P.C.C se coupa du prolétariat et recruta dans l'Armée rouge des centaines de milliers de paysans ruinés qui apportèrent avec eux leur idéologie et leur vision du monde. Le désaccord avec l'I.C. ne portait pas sur la question agraire comme nous l'avons montré plus haut mais sur l'urgence de maintenir un travail en direction du prolétariat, seule classe capable de diriger de manière conséquente la révolution.

2) Mao et le marxisme :

Le maoïsme, en tant que synthèse d'idées traditionalistes et idéalistes des grands systèmes philosophiques chinois du passé et des analyses de la science marxiste-léniniste, se constitue bien avant la victoire de Mao dans le P.C.C. Ses prémisses sont présentes dès le début du siècle dans le petit cercle d'intellectuels influencés par la révolution d'Octobre. Arrêtons-nous sur cette période en comparant certaines analyses maoïstes aux points de vue de Li Dazhao (1888-1927), un des fondateurs du mouvement communiste en Chine, que Mao lui-même présente comme celui qui l'a initié au « marxisme » : « Grâce à Li Dazhao je me suis très vite orienté vers le marxisme »³⁸.

a) Le volontarisme et l'idéalisme :

Li Dazhao fait partie des intellectuels issus de la paysannerie pauvre qui, au début du siècle, sont révoltés par les inégalités dont souffre le peuple chinois et par les menaces de l'impérialisme japonais. Il adhéra au marxisme dans l'enthousiasme de la victoire de la révolution d'Octobre. Il fut un des premiers à se revendiquer ouvertement du marxisme et joua un rôle actif dans le recrutement de nombreux dirigeants du P.C.C. dont Mao :

« Parmi les membres de l'intelligentsia des années 18 et 19, Li était pratiquement le seul Chinois à défendre le bolchévisme (...). Entre-temps, le radicalisme de Li commençait à attirer l'attention d'un certain nombre de jeunes activistes de l'Université de Pékin. Vers la fin 1918, le bureau qu'occupait Li à la bibliothèque de l'Université devint célèbre sous le nom de « Chambre rouge » (...). Un nombre sans cesse croissant d'étudiants en quête d'une ligne politique et intellectuelle afflua dans le bureau du bibliothécaire de l'université de Pékin. Leurs noms étaient encore inconnus dans les milieux politiques et intellectuels de Chine, mais certains, et ils étaient nombreux, allaient devenir d'éminents dirigeants du Parti communiste chinois »³⁹.

Li Dazhao est impressionné par la force de la révolution d'Octobre et par sa capacité à entraîner les grandes masses ouvrières et paysannes. Il pense trouver dans le marxisme la théorie et l'idéologie permettant au peuple chinois de vaincre l'oppression nationale et l'intervention impérialiste. C'est à partir de préoccupations nationalistes et idéalistes qu'il aborde le marxisme. Il en découle une vision messianique et volontariste du marxisme. Tout était possible à n'importe

³⁸ Edgar Snow, *Etoile rouge sur la Chine*, Stock, 1965, pp. 108-131.

³⁹ Maurice Meisner, « Li Dazhao ou les prémisses du modèle maoïste », in *Les dirigeants de la Chine révolutionnaire (1850-1972)*, Calmann-Lévy, Paris, 1973, p. 311.

quel moment pourvu que les révolutionnaires soient déterminés. Dans un article intitulé « la victoire du bolchévisme » en 1918, il écrit:

*« Le bolchévisme mêle l'humanité entière en une seule masse énorme (...). Dans le courant d'un tel mouvement, massif et mondial, toute la lie de l'histoire... empereurs, nobles, seigneurs de la guerre, bureaucrates, militaristes, et capitalistes seront certainement anéantis comme s'ils avaient été frappés par la foudre (...). Désormais, on verra partout dans le monde le drapeau victorieux du bolchévisme et l'on entendra son chant triomphant. La cloche de l'humanitarisme résonne. L'aube de la liberté se lève. »*⁴⁰

Nous sommes beaucoup plus proche ici de l'approche idéaliste trotskiste de la « révolution mondiale » que de l'analyse léniniste-staliniste. Nous sommes également en présence des échos des espérances millénaristes des révoltes paysannes du passé. Il n'est dès lors pas étonnant que le P.C.C. ait eu tant de dérive à propos des étapes de la révolution chinoise comme nous l'avons montré dans notre premier chapitre. Mao Tsé-Toung (comme de nombreux autres dirigeants du P.C.C.) a globalement la même dérive idéaliste et volontariste.

Pour Mao également, tout est question de volonté quelle que soit l'étape de la révolution. C'est ce qui le conduira à promouvoir une collectivisation en ne se préoccupant pas de l'état de développement des forces productives:

*« Dans le domaine de l'agriculture, la coopération doit précéder l'utilisation du gros outillage, étant donné les conditions de notre pays »*⁴¹. Généralisant son raisonnement, il inverse le raisonnement marxiste en considérant que les rapports de productions nouveaux peuvent se développer durablement sur la base de forces productives faibles: *« Etant donné les conditions économiques où se trouve notre pays, la transformation de la technique sera plus longue à réaliser que la transformation sociale »*⁴². C'est toujours en s'appuyant sur des « spécificités » que les révisionnistes justifient leurs déviations. Mao n'échappe pas à la règle.

Le même volontarisme antiscientifique est visible dans la politique du « grand bond en avant » et dans la décision de « brûler les étapes » de la collectivisation dans la mise en place des « communes populaires ». Ne pas tenir compte des conditions objectives, affirmer la primauté permanente des rapports de productions sur les forces productives, considérer que le communisme peut être construit sans l'existence de forces productives modernes, ce n'est pas du marxisme mais du « volontarisme idéaliste ». Voici ce que déclarait le P.C.C. en août 1958 à propos des communes populaires:

*« Il semble que la réalisation du communisme en Chine n'est plus une perspective éloignée. Nous allons nous servir des communes populaires pour tenter activement d'ouvrir des voies nouvelles vers la société communiste »*⁴³. De la même façon le *Quotidien du peuple* pouvait écrire: *« Les bourgeois du communisme poussent de tous côtés. La Chine va de l'avant à la vitesse d'une fusée spatiale. Les octogénaires croient fermement qu'ils vivent déjà l'âge du communisme »*⁴⁴

⁴⁰ Cité in *Les dirigeants de la Chine révolutionnaire*, op. cit., p. 310.

⁴¹ Mao Tsé-Toung, « Sur le problème de la coopération agricole », in *Oeuvres choisies*, tome V, Editions en langues étrangères, Pékin, 1977, p. 210.

⁴² Idem, p. 217.

⁴³ Résolution du 27 août 1958.

⁴⁴ Nguyen Minh Kiên, op.cit., p. 91.

b) Une dialectique cyclique :

L'appel au volontarisme est d'autant plus fort pour Li Dazhao qu'il considère que le retard économique et social est porteur d'une dynamique révolutionnaire plus grande. La révolution bolchévique est pour lui issue d'un « surplus d'énergie pour le développement » accumulé au cours des siècles de retard. La pauvreté et le retard sont en définitive révolutionnaires. Plus elles sont grandes et plus les potentialités révolutionnaires le sont. Nous sommes ici en présence de la très vieille dialectique taoïste posant que les contraires se changent l'un dans l'autre indéfiniment. Dans la tradition chinoise en effet, l'ensemble des phénomènes de l'univers est régi par le Tao qui est la synthèse, l'unité de deux principes contraires: le Yin et le Yang:

« Le spectacle de la plus arriérée des nations d'Europe émergeant soudain à l'avant-garde de la civilisation moderne, dans un incroyable défi au monde impérialiste occidental, ne satisfaisait pas seulement les aspirations nationalistes de Li, mais également l'intellectuel de la dialectique, qui voyait tout phénomène produire invariablement son opposé. D'après lui, la renaissance d'une Russie arriérée n'était que le prélude de la renaissance, plus dramatique encore, de la Chine arriérée. La théorie selon laquelle le retard de la Chine offrait d'immenses avantages tant pour l'élan que pour le contenu de son futur développement, alliée à la notion que tous les maux de la vieille Chine étaient sur le point de se transformer en leurs exacts contraires, constituaient autant de thèmes qui allaient séduire un nombre croissant d'intellectuels chinois »⁴⁵.

Mao non seulement reprend cette confusion entre dialectique marxiste et dialectique taoïste, mais tente de la théoriser. Alors que les classiques du marxisme-léninisme ont décrit depuis longtemps déjà les différentes lois de la dialectique, Mao les réduit à une seule: le principe de contradiction. Comparons les propositions de nos classiques et celles de Mao. Commençons par Engels:

« C'est donc de l'histoire de la nature et de celle de la société humaine que sont abstraites les lois de la dialectique. Elles ne sont précisément rien d'autre que les lois les plus générales de ces deux phases du développement historique, ainsi que de la pensée elle-même. Elles se réduisent pour l'essentiel aux 3 lois suivantes: - la loi du passage de la quantité à la qualité et inversement; - la loi de l'interpénétration des contraires; - la loi de la négation de la négation »⁴⁶.

Lénine insistera sur la signification de la catégorie de « négation » pour les marxistes. Elle ne se limite pas à la destruction de l'ancien. Elle implique également la conservation des éléments viables du passé. Elle comprend une certaine liaison entre l'ancien qui disparaît et le nouveau qui lui succède:

« Ni la négation nue, ni la négation irréfléchie, ni la négation sceptique..., ne sont caractéristiques et essentielles dans la dialectique — qui bien entendu contient en elle l'élément de la négation, et même comme son élément le plus important — non, mais la négation en tant que moment du développement qui maintient le positif »⁴⁷.

Nous avons souligné volontairement le point de vue de Lénine considérant la négation comme l'élément essentiel de la dialectique car Mao dira exactement le contraire. Cette existence de la négation et de la loi de la « négation de la négation » dont parle Engels est justement ce qui permet de rompre avec les limites des théorisations dialectiques antérieures. En effet, n'incluant pas cette loi, les dialectiques d'Héraclite ou du taoïsme concluaient inévitablement à une histoire cyclique.

⁴⁵ Maurice Meisner, op. cit., p. 310.

⁴⁶ Engels, *Dialectique de la nature*, Editions sociales, Paris, 1961, p. 69.

⁴⁷ Lénine, *Cahiers philosophiques*, p. 185, p. 76.

Pour Lénine, l'évolution ne se produit pas selon un cercle, ni selon une ligne droite, mais en spirale:

« Une évolution qui semble reproduire des stades déjà connus, mais sous une autre forme, à un degré plus élevé (« négation de la négation »); une évolution pour ainsi dire en spirale et non en ligne droite »⁴⁸.

Staline revient sur la même idée en insistant lui aussi sur la rupture avec les anciennes conceptions circulaires:

« C'est pourquoi la méthode dialectique considère que le processus du développement doit être compris non comme un mouvement circulaire, non comme une simple répétition du chemin parcouru, mais comme un mouvement progressif, ascendant, comme le passage de l'état qualitatif ancien à un nouvel état qualitatif, comme un développement qui va du simple au complexe, de l'inférieur au supérieur »⁴⁹.

Dans son ouvrage *De la contradiction*⁵⁰, Mao Tsé-Toung limite la méthode dialectique aux deux idées de « processus » et de « contradiction ». Il ne fait nulle part référence aux deux lois sur lesquelles insistent Engels, Lénine et Staline à savoir « la négation de la négation » et le « passage de la quantité à la qualité ». Il fait de longs développements sur la distinction entre « contradiction principale et contradiction secondaire » et « aspect principal et aspect secondaire de la contradiction », mais n'aborde à aucun moment les deux autres lois d'Engels qui permettent de ne pas concevoir l'histoire comme l'éternel recommencement du même, comme un développement circulaire.

Voici ce que dit Mao, dans un inédit, et le commentaire d'Alain Badiou, l'un des principaux théoriciens maoïstes français, qui publie cet inédit de Mao:

« Engels a parlé de trois catégories, mais en ce qui me concerne, il y a deux de ces catégories en lesquelles je ne crois pas. L'unité des contraires est la loi la plus fondamentale. La transformation de la qualité en quantité, et inversement, n'est rien d'autre que l'unité de la qualité et de la quantité considérées comme des contraires. Quant à la négation de la négation, cela n'existe pas du tout. La juxtaposition sur le même plan de la transformation de la qualité en quantité et inversement, de la négation de la négation, et de la loi de l'unité des contraires, c'est du « triplisme », ce n'est pas du monisme (...); il n'existe rien de telle que la négation de la négation. Affirmation, négation, affirmation, négation (...) dans le développement des choses: chaque maillon dans la chaîne des événements est à la fois affirmation et négation (...) »⁵¹. Et Alain Badiou déclare: « Il va de soi que nous ne prenons pour l'instant position ni sur l'authenticité, ni sur l'exactitude de ces « inédits de Mao Tsé-Toung ». Toutefois la cohérence de ce passage avec les « 5 essais philosophiques » bien connus ne fait aucun doute (souligné par nous) »⁵².

Engels avait déjà eu à combattre à son époque ce type de point de vue. M. Dühring prétendait déjà que la « négation de la négation » n'était qu'une des « fariboles hégéliennes ». Voici comment Engels lui répond ironiquement:

« Qu'est-ce donc que cette terrible négation de la négation qui gâche à ce point l'existence de M.Dühring et qui joue chez lui le même rôle de crime impardonnable que le péché contre le Saint-Esprit dans le christianisme? Une procédure très simple, qui s'accomplit en tous lieux et

⁴⁸ Lénine, *Oeuvres*, tome 21, pp.49-p.77.

⁴⁹ Staline, *Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique*.

⁵⁰ Mao Tsé-Toung, *De la contradiction*.

⁵¹ Mao Tsé-Toung, *Unrehearsed*, Ed. Penguin Books, 1974. Citation traduite par Alain Badiou, cf. ci-dessous.

⁵² Alain Badiou, *Théorie de la contradiction*, Edition Maspero, Paris, 1976, p. 33.

tous les jours, que tout enfant peut comprendre (...). Prenons un grain d'orge. Des milliards de grains d'orges semblables sont moulus, cuits et brassés, puis consommés. Mais si un grain d'orge de ce genre trouve les conditions qui lui sont normales, s'il tombe sur un terrain favorable, une transformation spécifique s'opère en lui sous l'influence de la chaleur et de l'humidité: il germe; le grain disparaît en tant que tel, il est nié, remplacé par la plante née de lui, négation du grain. Mais quelle est la carrière normale de cette plante? Elle croît, fleurit, se féconde et produit en fin de compte de nouveaux grains d'orge, et aussitôt que ceux-ci sont mûrs, la tige dépérit, elle est niée à son tour. Comme résultat de cette négation de la négation nous avons derechef le grain d'orge du début, non pas simple, mais en nombre dix, vingt, trente fois plus grand »⁵³.

Pour Engels, la négation n'est pas simple élimination et la négation de la négation simple retour à la case départ. Elles sont des dépassements, c'est à dire des progrès. Nous rejoignons ici l'idée d'un développement en spirale défendu par Lénine. L'élimination de deux lois essentielles de la dialectique conduit le maoïsme à considérer que le déplacement des contradictions est permanent comme dans les allers-retours permanents entre le Yin et le Yang. Voici comment Mao analyse la question des contradictions pour la Chine:

« Dans les pays semi-coloniaux comme, par exemple, la Chine, les rapports entre la contradiction principale et les contradictions secondaires forment un tableau complexe. Dans le cas d'une guerre d'agression lancée par les impérialistes contre un tel pays, ses différentes classes, à l'exception de la petite clique des traîtres à la nation, peuvent s'unir provisoirement pour mener la guerre nationale contre l'impérialisme. Dans ce cas, la contradiction entre l'impérialisme et le pays considéré devient la contradiction principale et toutes les contradictions entre les différentes classes à l'intérieur du pays (y compris la contradiction principale entre le régime féodal et les masses populaires) reculent provisoirement au second plan et n'occupent qu'une position subordonnée. Tel fut le cas en Chine dans la guerre de l'Opium en 1840, la guerre sino-japonaise de 1894, la guerre de Yihotourans en 1900 et l'actuelle guerre sino-japonaise »⁵⁴.

La contradiction principale pourrait ainsi se transformer en contradiction secondaire et inversement. Que la question nationale exige dans des circonstances données des alliances de classes et un front unique de libération nationale est une affirmation élémentaire du marxisme. Cela ne signifie pas que la contradiction principale et la contradiction secondaire ont permuté. Cela signifie simplement que depuis l'apparition de l'impérialisme, la question nationale est elle-même une question de classe. C'est ce qui a amené Staline à considérer les mouvements nationaux comme partie intégrante de la révolution mondiale, au côté des pays socialistes et de la lutte de la classe ouvrière dans les pays des Etats capitalistes. Mao confond ici ce qui vient au premier plan dans des circonstances données et ce qui est déterminant en dernière instance pour reprendre une formule d'Engels. Oublier les liens entre la situation nationale et la situation internationale dans l'analyse des contradictions, c'est faire du nationalisme et non du marxisme.

Voici comment Staline décrit l'importance des mouvements nationaux de libération nationale:

« L'immense portée mondiale de la Révolution d'Octobre consiste surtout justement en ce qu'elle a: 1) Elargi le cadre de la question nationale, en la transformant de question particulière de la lutte contre le joug national en question générale de l'affranchissement des peuples opprimés, des colonies et semi-colonies, à l'égard de l'impérialisme. (...). 3) Jeté par là-même un pont entre l'Occident socialiste et l'Orient asservi, en constituant un nouveau front de révolutions qui va

⁵³ Engels, *L'Anti-Dühring*.

⁵⁴ Mao Tsé-Toung, « De la contradiction », in *Ecrits philosophiques*, La cité éditeur, Lausanne, 1963, pp. 83-84.

des prolétaires de l'Occident, par la révolution de Russie, aux peuples opprimés de l'Orient, contre l'impérialisme »⁵⁵.

Mao poursuit son raisonnement en affirmant l'existence de « déplacement » entre « l'aspect principal et l'aspect secondaire » d'une contradiction:

« Des deux aspects de la contradiction, il en est un qui, inévitablement, est le principal, l'autre étant le secondaire. Le principal, c'est celui qui joue le rôle dominant dans la contradiction. Le caractère des choses et des phénomènes est au fond déterminé par l'aspect principal de la contradiction qui occupe la position dominante. Mais cette position des aspects de la contradiction n'est pas immuable — l'aspect principal et l'aspect secondaire de la contradiction se convertissent l'un en l'autre et le caractère des phénomènes se modifie en conséquence. »⁵⁶.

Alors que Engels, Lénine et Staline parlent de « négation » et de « négation de la négation » et de passage de l'accumulation quantitative à la transformation qualitative, Mao parle de « conversion » d'un pôle à un autre, d'une contradiction à l'autre. Mao répond à certaines critiques en précisant sa pensée. Voici ce qu'il dit de la contradiction entre rapport de production et forces productives:

« D'aucuns estiment qu'il existe des contradictions auxquelles cette thèse ne s'applique pas; si, par exemple, dans la contradiction entre les forces productives et les rapports de production, l'aspect principal est constitué par les forces productives; dans la contradiction entre la théorie et la pratique, l'aspect principal est constitué par la pratique; dans la contradiction entre la base économique et la superstructure, l'aspect principal est représenté par la base économique, la position respective des aspects, soi-disant, ne subit aucune permutation. C'est là une conception propre au matérialisme mécaniste et non au matérialisme dialectique. Bien entendu, les forces productives, la pratique et la base économique jouent en général le rôle principal, décisif et celui qui le nie n'est pas un matérialiste. Il faut reconnaître toutefois que dans des conditions déterminées, les rapports de production, tout comme la théorie ou la superstructure, peuvent, à leur tour, jouer le rôle décisif, principal »⁵⁷.

Si Marx et Engels ont mis en évidence que la superstructure pouvait rétroagir sur l'infrastructure, si Lénine a mis en évidence clairement l'importance de la théorie pour la pratique, si les rapports de productions ont bien entendu une action sur le développement des forces productives, cela n'a rien à voir avec le soi-disant déplacement de l'aspect principal de la contradiction. Mao aura beau nous traiter de mécaniste, c'est lui qui fait preuve, avec ses déplacements, d'idéalisme. Nous retrouvons ici le subjectivisme volontariste que nous avons rencontré précédemment. Que peut bien signifier en effet l'affirmation que la superstructure ou les rapports de production sont l'aspect principal de la contradiction, même « dans des conditions déterminées »? Tout simplement que tout est possible à condition d'avoir une superstructure révolutionnaire ou des rapports de production révolutionnaires, même avec un sous-développement des forces productives. On comprendra alors, comme le soulignait déjà l'I.C., que le P.C.C. a toujours eu des difficultés avec les étapes de la révolution. Le socialisme devient alors possible avec des forces productives limitées comme pour le « grand bond en avant » et le communisme est à portée de la main avec la seule collectivisation accélérée comme pour les « communes populaires ». Écoutons Marx sur ces questions:

« Dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent dans des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté. Ces rapports de production correspondent à un stade

⁵⁵ Staline, « La question nationale et coloniale », in *Le marxisme et la question nationale et coloniale*, Editions sociales, Paris, 1949, p.92.

⁵⁶ Idem, p. 87.

⁵⁷ Idem, p. 92.

déterminé du développement de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base réelle sur quoi s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de consciences sociales déterminées. Le mode de production de la vie matérielle conditionne la vie sociale, politique et intellectuelle en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, mais, au contraire, c'est leur existence sociale qui détermine leur conscience. Ayant atteint un certain niveau de développement, les forces productives de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec le régime de propriété au sein duquel elles ont évolué jusqu'alors. De facteurs de développement des forces productives, ces rapports deviennent des entraves de ces forces. Alors s'ouvre une ère de révolution sociale »⁵⁸.

Dans un autre texte, Marx résume l'aspect déterminant des forces productives avec une formule d'une grande clarté:

« Le moulin à bras vous donnera la société avec le suzerain, le moulin à vapeur, la société avec le capitalisme industriel »⁵⁹.

Cela ne veut pas dire que Marx sous-estime le rôle des rapports de productions ou de la superstructure, mais que ceux-ci sont déterminés en dernière instance par l'infrastructure, même dans « des conditions déterminées ».

Engels parle aussi des autres facteurs que l'infrastructure:

« C'est Marx et moi-même, partiellement, qui devons porter la responsabilité du fait que, parfois, les jeunes donnent plus de poids qu'il ne lui est dû au côté économique. Face à nos adversaires, il nous fallait souligner le principe essentiel nié par eux, et alors nous ne trouvions pas toujours le temps, le lieu, ni l'occasion de donner leur place aux autres facteurs qui participent à l'action réciproque. Mais dès qu'il s'agissait de présenter une tranche d'histoire, c'est à dire de passer à l'application pratique, la chose changeait et il n'y avait pas d'erreur possible »⁶⁰.

Nul besoin donc d'un quelconque déplacement de « l'aspect principal de la contradiction » pour inclure dans l'analyse le rôle de la superstructure et des rapports de production. Nous avons laissé pour l'instant les propos que tient Mao sur la théorie et la pratique parce qu'ils remettent en cause la théorie marxiste de la connaissance que nous aborderons ci-dessous.

Terminons sur cet aspect du déplacement, en soulignant un dernier « déplacement » sur la question des « contradictions antagonistes et des contradictions non antagonistes ». Voici ce que Mao développe à ce propos:

« Suivant le développement concret des choses et des phénomènes, certaines contradictions primitivement non antagonistes se développent en contradictions antagonistes, alors que d'autres primitivement antagonistes se développent en contradictions non antagonistes (...). L'histoire du Parti communiste de l'U.R.S.S. nous a montré que les contradictions entre les conceptions justes de Lénine et de Staline et les conceptions erronées de Trotski, Boukharine et autres, ne se sont pas manifestées tout au début sous une forme antagoniste, mais que par la suite, elles sont devenues antagonistes »⁶¹.

Mao confond ici la perception de la contradiction à un moment donnée et la contradiction elle-même. La contradiction entre le léninisme et le trotskisme a été antagoniste dès le début, même si

⁵⁸ Marx, *Préface de la Critique de l'Economie politique*.

⁵⁹ Marx, *Misère de la Philosophie*.

⁶⁰ Engels, *Lettre à Joseph Bloch*, 21-9-1890.

⁶¹ Mao, *De la contradiction*, op. cit., pp. 109-110.

c'est la défaite théorique des trotskistes au sein du parti qui les conduira ensuite seulement à se démasquer entièrement. Il est vrai que d'autres maoïstes nous tiendront des propos similaires sur la seconde guerre mondiale en affirmant que celle-ci n'était pas antifasciste dès le début et qu'elle ne le serait devenue qu'en 1941 après l'agression nazie contre l'U.R.S.S. De la même façon, le P.C.C. pourra justifier ainsi sa politique de soutien aux U.S.A., la contradiction antagoniste devenant non antagoniste du fait de l'émergence d'une nouvelle « contradiction principale » avec le « social-impérialisme soviétique ». Décidément, ces théorisations sur les déplacements permettent de justifier tous les revirements de la politique chinoise.

c) Une théorie idéaliste de la connaissance :

Li Dazhao initiateur de Mao au marxisme considérait que les idées révolutionnaires étaient indépendantes de l'existence d'une classe révolutionnaire. Ce n'était plus l'existence sociale qui déterminait la conscience comme pour Marx, mais l'inverse. De nouveau nous sommes en présence d'une conception idéaliste:

« Li Dazhao percevait de manière très différente la voie vers le socialisme. Premièrement, il attribuait à la presque totalité des hommes une conscience de classe socialiste latente, un « esprit de coopération mutuelle » inné, commun à tous les êtres humains depuis des temps immémoriaux, et qui émergerait au cours de la lutte révolutionnaire. Tandis qu'il défendait avec ardeur la nécessité et le caractère souhaitable de la lutte des classes, il la considérait comme un affrontement qui dépendait au moins autant des forces de l'esprit humain que des forces de production. En fait, il alla jusqu'à affirmer que « le pouvoir de la conscience humaine est tout à fait spontané » »⁶².

Nous sommes bien en présence d'un subjectivisme idéaliste et volontariste. Li Dazhao a rejoint, comme beaucoup d'autres dirigeants du P.C.C., le marxisme sans rompre avec l'idéalisme de la vieille philosophie chinoise. Nous sommes aux antipodes des analyses de Marx:

« L'existence d'idées révolutionnaires à une certaine époque présuppose l'existence d'une classe révolutionnaire »⁶³.

C'est le même type de conviction que celle de Li Dazhao qui conduit Mao à considérer que la théorie est, « dans des conditions déterminées », « l'aspect principal de la contradiction ». Encore faut-il préciser qu'avec une telle analyse, il ne s'agit pas de « théorie » au sens scientifique du terme mais « d'idéologisme ». Il ne s'agit pas ici d'un simple problème de terme ou de traduction. Dans un autre texte présenté par les maoïstes comme un « développement du marxisme-léninisme » (*De la pratique*), Mao revient sur sa théorie idéaliste de la connaissance:

« La lutte du prolétariat et des peuples révolutionnaires pour la transformation du monde implique la réalisation des tâches suivantes: la transformation du monde objectif comme celle du propre monde subjectif de chacun — la transformation des propres capacités cognitives de chacun comme celle du rapport existant entre le monde subjectif et le monde objectif »⁶⁴.

Nous sommes ici aux antipodes de la théorie marxiste-léniniste de la connaissance. Depuis les travaux de Marx, nous savons en effet que la transformation « du monde subjectif » est le résultat de la transformation du « monde objectif ». Depuis les précisions de Lénine, nous savons que la connaissance ou pour reprendre les termes de Mao « le monde subjectif » est un reflet dans la

⁶² Maurice Meisner, op. cit., p. 320.

⁶³ Marx, *L'idéologie allemande*, éditions sociales, Paris, 1966, p. 76.

⁶⁴ Mao Tsé-Toung, « De la pratique », in *Ecrits philosophiques*, op. cit., p. 36.

conscience des hommes du réel, c'est à dire du « monde objectif ». Il est en conséquence impossible pour un marxiste de transformer le « rapport entre le monde objectif et le monde subjectif ». Voici ce que Lénine nous apprend:

« La connaissance est le processus par lequel la pensée s'approche infiniment et éternellement de l'objet. Le reflet de la nature dans la pensée humaine doit être compris non d'une façon « morte », « abstraite », non sans mouvement, sans contradiction, mais dans le processus éternel du mouvement, de la naissance de contradictions et de leur résolution »⁶⁵. C'est justement pour cela que la théorie est nécessaire. Elle permet par l'abstraction de découvrir les lois qui guident le monde objectif et ainsi de dépasser le premier degré de la connaissance que sont les sensations et les intuitions: « De l'intuition vivante à la pensée abstraite, et d'elle à la pratique, tel est le chemin dialectique de la connaissance du vrai, de la connaissance de la réalité objective »⁶⁶. Sans cette activité théorique, l'homme ne peut pas saisir l'essence des phénomènes, c'est à dire les lois qui les régissent, et il ne peut en conséquence agir pour transformer le monde: « la pensée s'élevant du concret à l'abstrait ne s'éloigne pas... de la vérité, mais s'approche d'elle. Les abstractions de matière, de loi naturelle, l'abstraction de la valeur, etc. en un mot toutes les abstractions scientifiques (justes, sérieuses, pas arbitraires) reflètent la nature plus profondément, plus fidèlement, plus complètement »⁶⁷.

Nulle trace chez Lénine, on le voit, de la « transformation du monde subjectif de chacun » et encore moins de la « transformation du rapport existant entre le monde subjectif et le monde objectif ». Nous sommes en présence avec Mao, d'une tentative de faire fusionner éclectiquement l'idée de Confucius d'un « travail sur soi » (« la transformation du monde subjectif de chacun ») avec la théorie marxiste de la connaissance.

Les deux textes que les maoïstes présentent comme fondamentaux — « De la contradiction » et « De la pratique » — sont construits de la même façon. D'abord Mao rappelle justement les thèses marxiste-léninistes, pour glisser ensuite comme « continuité » ou « développement » des points de vues idéalistes: la thèse du « déplacement » pour le premier texte et celle de la transformation du monde subjectif pour le second. En fait, nous sommes en présence d'un dualisme philosophique honteux qui, comme l'a montré Lénine, est en réalité un idéalisme. Entre le matérialisme et l'idéalisme, il n'y a en effet pas de troisième voie. Voici comment Lénine parlait de ces tentatives de conciliations des inconciliables:

« Le malheur des machistes russes qui s'avisent de « concilier » Mach et Marx, c'est de s'être fié aux professeurs réactionnaires de philosophie et, l'ayant fait, ils ont glissé sur un plan incliné. Leurs diverses tentatives pour développer et compléter Marx se fondent sur des procédés d'une extrême simplicité. On lisait Ostwald, on croyait Ostwald, on exposait Ostwald et l'on disait: marxisme. On lisait Mach, on croyait Mach, on exposait Mach et l'on disait: marxisme. On lisait Poincaré, on croyait Poincaré, on exposait Poincaré et on disait: marxisme »⁶⁸.

Nous pourrions paraphraser Lénine et dire que « le malheur de Mao est de ne pas avoir rompu avec l'idéalisme de la philosophie chinoise ancienne et, ne l'ayant pas fait, il a glissé sur un plan incliné ». De la même façon, des milliers de militants du mouvement maoïste en Europe ne connaissaient en guise de marxisme que les oeuvres de Mao. Ici aussi la paraphrase est possible « On lisait Mao, on croyait Mao, on exposait Mao et on disait sincèrement: marxisme ».

C'est pourtant le même Mao Tsé-Toung qui apporte sa voix une nouvelle fois à la critique du camarade Staline:

⁶⁵ Lénine, *Cahiers philosophiques*, p. 161, p.95.

⁶⁶ Lénine, idem, pp. 142-91.

⁶⁷ Idem, pp. 142-94.

⁶⁸ Lénine, *Matérialisme et empiriocriticisme*.

« Marx, Engels, Lénine n'agissaient pas ainsi. Ils s'appliquaient à étudier et approfondir les diverses questions de leur temps ou du passé, et invitaient les autres à faire de même. (...). Staline était moins fort. Par exemple, on considérait à son époque la philosophie classique allemande, philosophie idéaliste, comme une réaction de l'aristocratie allemande contre la révolution française. Une telle conception est une négation complète de la philosophie allemande. Staline a rejeté en bloc la science militaire de l'Allemagne; selon lui, puisque les Allemands ont perdu la guerre, leur science militaire ne vaut plus rien, et par conséquent, les ouvrages de Clausewitz ne méritent plus qu'on les lise. Il y a pas mal de métaphysique chez Staline et il a appris à beaucoup de gens à la pratiquer »⁶⁹.

On ne peut que constater la ressemblance avec les critiques portées à Staline par les révisionnistes yougoslaves:

« Dans ses analyses théoriques, Staline a dévié de la méthode de la dialectique matérialiste vers le subjectivisme et la métaphysique. Cependant, compte non tenu du caractère de certaines de ses théories, il est évident qu'un tel monopole idéologique devait conduire à la dogmatisation du marxisme et du léninisme »⁷⁰

CONCLUSION :

« De même qu'on ne juge pas un individu par l'idée qu'il se fait de lui-même, de même on ne saurait juger une telle époque de bouleversement sur la conscience qu'elle a d'elle-même ». Cette phrase de Marx dans la « préface à la critique de l'économie politique » est valable pour la Chine en général et pour Mao en particulier. Mao et les dirigeants du P.C.C. ont pu croire sincèrement que la « pensée Mao Tsé-Toung » était une « troisième étape » après le marxisme et le léninisme. Là n'est pas l'important. L'essentiel est dans le constat que le maoïsme n'a pas permis au P.C.C. de conduire la Chine vers le socialisme du fait de son caractère anti-marxiste. Pour les mêmes raisons, les partis maoïstes d'Europe n'ont pas réussi à conquérir l'avant-garde de la classe ouvrière.

La faiblesse du P.C.C. et de Mao depuis sa création a été son incapacité à opérer la rupture avec les modes pré-marxistes et idéalistes de pensée de la Chine ancienne. Dans de nombreux autres pays aussi, cette incapacité à faire rupture entraîne la reproduction des mêmes erreurs petites-bourgeoises. Sans cette rupture en effet, il ne peut y avoir conquête de l'avant-garde ouvrière et donc il ne peut y avoir de réel parti communiste. Voici ce que Jdanov disait à ce propos en critiquant le philosophe soviétique Alexandrov qui sous-estimait l'importance de la rupture entre le marxisme et les philosophes pré-marxistes:

« L'auteur représente l'histoire de la philosophie et le progrès des idées et des systèmes philosophiques comme une évolution régulière par l'accumulation de changements quantitatifs. (...). Mais c'est là de la métaphysique. L'apparition du marxisme fut une véritable découverte, une révolution dans la philosophie. Evidemment comme toute découverte, comme tout bond, toute rupture dans la progression, tout passage à un nouvel état, cette découverte n'a pu se produire sans aucune accumulation préalable de changements quantitatifs, dans le cas présent, des apports de la philosophie avant les découvertes de Marx et Engels. Il est manifeste que l'auteur ne comprend pas que Marx et Engels ont fondé une nouvelle philosophie qualitativement différente de tous les systèmes précédents, quelques progressifs qu'ils fussent. (...). Les formules

⁶⁹ Mao Tsé-Toung, « Discours prononcé à la conférence des secrétaires des comités du parti pour les provinces, municipalités et régions autonomes », janvier 1957, *Oeuvres choisies*, tome V, p. 398.

⁷⁰ Programme de la Ligue des Communistes de Yougoslavie, Editions de Belgrade, 1977, p. 55.

vagues de l'auteur masquent l'énorme importance révolutionnaire de la géniale découverte de Marx et Engels, en mettant l'accent sur ce qui unit Marx aux philosophies antérieures sans montrer qu'avec Marx commence une période entièrement nouvelle de l'histoire de la philosophie, la philosophie scientifique »⁷¹.

En Chine, non seulement l'aspect rupture du marxisme a été sous-estimé, mais cette déviation a été théorisée sous-prétexte de tenir compte des particularités nationales. La sinisation du marxisme-léninisme a consisté à prétendre s'appuyer sur les spécificités nationales pour justifier les déviations des principes du marxisme-léninisme, à prétendre combattre le « dogmatisme » pour se présenter comme modèle pour le « tiers-monde », à prétendre s'opposer au « mécanisme » pour s'inscrire dans la continuité des philosophies chinoises prémarxistes.

Dans d'autres pays aussi la sous-estimation de la rupture a renforcé les positions révisionnistes. En France par exemple, la surestimation de l'apport de la révolution française et la sous-estimation de la rupture que constituaient, d'abord la Commune puis la révolution d'Octobre, allait conduire vers les mêmes dérives.

CHAPITRE 3 :

⁷¹ A. Jdanov, *Sur la littérature, la philosophie et la musique*, Ed. Norman Bethune, Paris, 1972, p. 41.

LE SOCIALISME SELON MAO

Les maoïstes prétendent que la théorie de « la démocratie nouvelle » est un développement du marxisme-léninisme, permettant aux communistes des pays semi-coloniaux de pouvoir mener à terme la révolution. Or, non seulement cette théorie est une négation des thèses de Lénine, Staline et de l'I.C. sur la révolution dans les pays semi-coloniaux, mais elle est à la base de l'incapacité qu'a eu le P.C.C. à assurer le passage à l'étape socialiste de la révolution. Les classiques du marxisme-léninisme et l'I.C. ont, depuis bien longtemps, défini les principes et voies de transition au socialisme dans les pays semi-coloniaux sous le nom de « dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie ». La théorie de la « démocratie nouvelle » est une négation de la thèse marxiste-léniniste de la dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie. La « démocratie nouvelle » de Mao a certes permis des progrès considérables dans les tâches démocratiques et antiféodales, mais elle a rendu flou la question des étapes de la révolution et celle des alliances de classes permettant de passer à l'étape socialiste de la révolution. Elle a débouché sur une bien étrange conception du socialisme.

1) La confusion des étapes de la révolution :

Un point commun entre le trotskisme et le maoïsme est la confusion dans les étapes de la révolution. L'I.C. avait depuis bien longtemps souligné la tendance du P.C.C. à la confusion dans les étapes de la révolution. Ainsi l'analyse par l'I.C. des travaux et décisions du IV^{ème} congrès du P.C.C. aboutit à la critique suivante: « *Le quatrième congrès commit une erreur fondamentale en n'exposant pas d'une façon détaillée ces revendications partielles de la paysannerie (...). Cette erreur provenait d'une fausse conception des étapes de la révolution chinoise. Ainsi, dans les thèses du quatrième congrès sur le « mouvement national-révolutionnaire », il était dit que l'étape du front unique de libération nationale serait immédiatement suivie de l'étape de la révolution socialiste prolétarienne. L'étape de la révolution agraire, qui devait constituer la suite de la révolution anti-impérialiste et la consolider, était donc sautée* »⁷².

La question des étapes n'est pas une question secondaire pour les marxistes-léninistes. Elle détermine les tâches à l'ordre du jour et l'attitude à adopter envers les différentes classes sociales. La première étape dite « du front unique de libération nationale » s'oppose essentiellement à l'impérialisme et suppose une alliance avec la « bourgeoisie nationale ». La seconde a pour tâches premières les tâches agraires et suppose le renforcement de l'alliance entre le prolétariat et la paysannerie sous la forme de la « dictature révolutionnaire de la paysannerie et du prolétariat ». La troisième étape concerne le socialisme et se traduit par la victoire de la dictature du prolétariat. Bien entendu, les étapes de la révolution ne sont pas séparées l'une de l'autre par une « muraille de Chine ». En fonction de la situation nationale concrète et du rapport de forces entre classes sociales, les tâches de deux étapes peuvent plus ou moins s'entremêler sans néanmoins remettre en cause l'existence des différentes étapes. Voici comment Staline stigmatise l'opposition trotskiste à propos des étapes de la révolution chinoise:

⁷² *Pour une Chine libre et forte*, op. cit., pp. 24-25.

« Celui qui n'a pas compris qu'il n'y a pas de révolution qui dans son développement ne passe par plusieurs étapes, celui qui n'a pas compris qu'il y a trois étapes dans le développement de la révolution chinoise, celui-là n'a rien compris ni au marxisme, ni à la question chinoise »⁷³.

La position de Staline est l'application à la situation chinoise des thèses de Lénine sur la possibilité de sauter l'étape du capitalisme pour les pays semi-coloniaux à condition que le processus révolutionnaire se déroule sous la direction du prolétariat et de son parti:

« L'Internationale Communiste doit mettre de l'avant avec les bases théoriques appropriées la proposition qu'avec l'aide du prolétariat des pays avancés, les pays arriérés peuvent aller directement au système soviétique et, à travers certaines étapes de développement, au communisme, sans avoir à passer au travers de l'étape capitaliste »⁷⁴.

L'I.C. développa cette thèse de Lénine en soulignant l'importance de la « dictature révolutionnaire du prolétariat et de la paysannerie » dans cette transition au socialisme. Bien avant que soit terminée l'étape de la libération nationale, les communistes ont l'intelligence des étapes ultérieures et se préparent à les diriger. En particulier, ils ont conscience de l'affrontement inévitable avec la « bourgeoisie nationale » et s'y préparent. Voici ce que le *projet de Programme de l'I.C.*, adopté en 1928, avance à propos des semi-colonies:

« Dans les colonies et semi-colonies, où la classe ouvrière joue un rôle plus ou moins important et où la bourgeoisie, ou bien est déjà dans le camp de la contre-révolution avérée, ou bien est en voie d'y passer par suite du développement du mouvement de masse prolétarien et paysan, les partis communistes doivent s'orienter vers l'hégémonie du prolétariat, vers la dictature du prolétariat et de la paysannerie, qui se transforme en dictature de la classe ouvrière. Dans ces pays, les partis communistes doivent concentrer principalement leur attention sur la création d'organisations de masses du prolétariat (syndicats) et d'unions paysannes révolutionnaires, sur l'élaboration de revendications et de mots d'ordre concernant directement la classe ouvrière, sur la propagande de l'indépendance du prolétariat en tant que classe, de son hostilité foncière à la bourgeoisie, cette hostilité ne devant aucunement être supprimée par la possibilité d'accords momentanés avec elle; (...) »⁷⁵.

Nous avons déjà souligné dans notre premier chapitre l'ampleur des divergences entre l'I.C. et le P.C.C. à propos de la place de la paysannerie dans la révolution. Pour l'I.C. en effet, seul le prolétariat est à même de diriger l'alliance entre la paysannerie et le prolétariat dans le cours du processus révolutionnaire. Seul le prolétariat, même minoritaire, dispose d'une « hostilité foncière » à l'égard de la bourgeoisie. L'erreur du P.C.C. sur la classe dirigeante de la révolution devait inévitablement conduire à une sous-estimation de la nécessité d'une rupture avec la « bourgeoisie nationale ». Mao considérera en conséquence la « bourgeoisie nationale » comme une des classes dirigeantes de la « démocratie nouvelle ». Pourtant Staline avait déjà averti de l'existence de deux voies pour la révolution chinoise: celle de la rupture avec la bourgeoisie nationale et celle du capitalisme. Écoutons-le:

« Ou bien la bourgeoisie nationale écrase le prolétariat, fait des compromis avec l'impérialisme et ensemble lance une campagne contre la révolution pour être en mesure de mettre fin à cette dernière en établissant la domination du capitalisme;

Ou bien le prolétariat écarte la bourgeoisie nationale, consolide son hégémonie, et assume la direction des larges masses du peuple travailleur dans les villes et dans les campagnes, pour être en mesure de vaincre la résistance de la bourgeoisie nationale, assurer la victoire complète de la

⁷³ Staline, *De l'Opposition ; La situation internationale et la défense de l'U.R.S.S.*

⁷⁴ Lénine, *rapport de la commission nationale et coloniale*, 26 juillet 1920.

⁷⁵ *Projet de Programme de l'I.C.*, Bureau d'édition, Paris, 1928, p.38.

révolution démocratique bourgeoise, et graduellement la convertir en révolution socialiste avec toutes les conséquences qui en découlent »⁷⁶.

L'analyse est claire. La tâche des communistes chinois en 1949 n'est ni de prétendre passer directement au socialisme comme le proclament les trotskistes, ni de s'allier avec la « bourgeoisie nationale » comme le propose Mao dans sa « démocratie nouvelle ». Elle est d'instaurer la « dictature révolutionnaire du prolétariat et de la paysannerie » pour combattre la « bourgeoisie nationale » et mener à leurs termes les tâches de la révolution démocratique bourgeoise — et en particulier les tâches agraires et anti-féodales — afin de permettre un développement des forces productives et ainsi enclencher le passage graduel à l'étape socialiste. Voyons maintenant ce que Mao propose dans la « démocratie nouvelle ».

2) La démocratie nouvelle ou l'alliance avec la bourgeoisie nationale:

Mao écrit son texte « La démocratie nouvelle » en 1940, c'est à dire bien avant que la Chine soit libérée des occupants impérialistes. Il continue à cette période à considérer que la révolution chinoise ne comporte que deux étapes, malgré les critiques déjà anciennes de l'I.C. que nous avons mentionnées plus haut:

« Le cours historique de la révolution chinoise doit se diviser en deux phases: la première, c'est la révolution démocratique, la seconde, la révolution socialiste; ce sont deux processus révolutionnaires de nature différente. Ce que nous appelons démocratie n'est plus maintenant la démocratie de vieille catégorie (souligné par nous). Ce n'est plus la vieille démocratie, mais la démocratie de nouvelle catégorie, la démocratie nouvelle »⁷⁷.

La démocratie nouvelle correspond donc en apparence pour Mao à ce que Staline et l'I.C. appellent la « dictature révolutionnaire du prolétariat et de la paysannerie ». En toute logique marxiste-léniniste, le but de cette étape aurait dû être de briser l'influence de la bourgeoisie nationale, de mener à bien les tâches agraires et anti-féodales et de préparer ainsi le passage à l'étape socialiste. Au lieu de cela, Mao propose de remplacer la « dictature révolutionnaire du prolétariat et de la paysannerie » :

« Dans sa première phase, une telle révolution dans un pays colonial et semi-colonial, par son caractère social, reste encore essentiellement une révolution démocratique bourgeoise, et ses revendications tendent objectivement à frayer la voie au développement du capitalisme; néanmoins, cette révolution n'est déjà plus l'ancien type de révolution, dirigée par la bourgeoisie, et ayant pour but d'établir une société capitaliste et un Etat de dictature bourgeoise. Elle est une révolution de type nouveau, dirigée par le prolétariat, et ayant pour but d'établir, dans cette première phase, une société de démocratie nouvelle et un Etat de dictature exercée en commun par toutes les classes révolutionnaires (souligné par nous)»⁷⁸.

Voici comment en 1949 Mao définit ces « classes révolutionnaires »:

« Qu'entend-on par peuple? En Chine, dans la phase actuelle, le peuple, c'est la classe ouvrière, la paysannerie, la petite-bourgeoisie et la bourgeoisie nationale. Sous la direction de la classe ouvrière et du Parti communiste, ces classes s'unissent, forment leur propre Etat, élisent leur

⁷⁶ Staline, *Questions sur la révolution chinoise*.

⁷⁷ Mao Tsé-Toung, *La démocratie nouvelle*, Editions en langues étrangères, Pékin, 1965, p. 5.

⁷⁸ Idem, p. 9.

propre gouvernement et exercent la dictature sur les valets de l'impérialisme, c'est à dire sur la classe des propriétaires fonciers et sur la bourgeoisie bureaucratique (...) »⁷⁹.

La confusion entre les deux premières étapes de la révolution conduit Mao à vouloir maintenir l'alliance de classes de la première étape (la libération nationale) au cours de la seconde étape (la révolution démocratique bourgeoise, agraire et anti-féodale). La bourgeoisie nationale devient ainsi une des classes « révolutionnaires » au cours de la « démocratie nouvelle ». Les quatre étoiles du drapeau chinois symbolisent l'alliance de ces quatre « classes révolutionnaires ».

3) La bourgeoisie nationale et le socialisme :

La confusion des étapes ne se limite pas aux deux premières étapes de la révolution. Mao considère que l'alliance avec la bourgeoisie nationale peut perdurer y compris dans l'étape socialiste de la révolution. Dans son texte « De la juste solution des contradictions au sein du peuple » daté de 1957, Mao considère que le passage à l'étape socialiste de la révolution est d'ores et déjà effectué, mais que cela ne change rien aux alliances de classes antérieures:

« Dans notre pays, les contradictions entre la classe ouvrière et la bourgeoisie nationale font partie des contradictions qui se manifestent au sein du peuple. La lutte de classes entre la classe ouvrière et la bourgeoisie nationale relève en général de la lutte des classes au sein du peuple, car, dans notre pays, la bourgeoisie nationale présente un double caractère. Dans la période de la révolution démocratique, d'une part elle présentait un caractère révolutionnaire et, d'autre part, une tendance au compromis avec l'ennemi. Dans la période de la révolution socialiste, d'une part elle exploite la classe ouvrière et en tire profit, mais en même temps elle soutient la Constitution et se montre disposée à accepter la transformation socialiste (...). Les contradictions entre la classe ouvrière et la bourgeoisie nationale sont des contradictions entre exploités et exploités qui sont par elles-mêmes antagonistes. Cependant, dans les conditions de notre pays, si l'on traite comme il faut les contradictions antagonistes entre ces deux classes, elles peuvent se transformer en contradiction non antagoniste, elles peuvent être résolues de façon pacifique »⁸⁰.

Mao est ici fidèle à sa théorie du « déplacement dialectique » remplaçant dans « des conditions données » une contradiction principale en une contradiction secondaire, « l'aspect principal » d'une contradiction en « aspect secondaire » et une contradiction antagoniste en une contradiction non antagoniste. Cela conduit Mao à considérer que la bourgeoisie nationale « accepte les transformations socialistes ».

Déjà en 1928, Staline avait démasqué le mythe d'une intégration de la bourgeoisie au socialisme, position développée alors par Boukharine:

« Les capitalistes de la ville et des campagnes, les koulaks et les concessionnaires qui s'intègrent dans le socialisme, voilà à quelle ineptie en vient Boukharine. Non, camarades, nous n'avons pas besoin d'un tel « socialisme ». Que Boukharine le garde pour lui. Jusqu'à présent, nous, marxistes-léninistes, nous pensions qu'entre les capitalistes de la ville et des campagnes, d'une part, et la classe ouvrière, de l'autre, il existait une inconciliable (souligné par Staline) opposition d'intérêts. C'est précisément là-dessus que repose la théorie marxiste de la lutte de

⁷⁹ Mao Tsé-Toung, « De la dictature démocratique populaire », *Oeuvres choisies*, tome 4, Editions en langues étrangères, Pékin, 1969, p. 436.

⁸⁰ Mao Tsé-Toung, « De la juste solution des contradictions au sein du peuple », discours prononcé le 27 février 1957, in *Ecrits philosophiques*, op. cit., p. 121.

classes (...). De deux choses l'une: ou bien il existe une opposition inconciliable entre la classe des capitalistes et la classe des ouvriers arrivés au pouvoir et ayant organisé leur dictature, ou bien cette opposition d'intérêts n'existe pas, et alors il ne reste qu'une chose: proclamer l'harmonie des intérêts de classes »⁸¹.

Mao considère de manière idéaliste et anti-marxiste que la bourgeoisie nationale peut par « l'éducation » s'intégrer au socialisme. Nous retrouvons ici l'aspect idéaliste de la pensée Mao Tsé-Toung concernant « la transformation du monde subjectif de chacun ». Écoutons Mao:

« Durant les quelques années qui viennent de s'écouler, la plupart des industriels et des commerçants se sont mis volontairement à l'étude et ont obtenu des progrès notables. (...) Après avoir suivi des cours pendant quelques dizaines de jours, beaucoup d'industriels et de commerçants, de retour dans leurs entreprises, découvrent qu'ils parlent plus souvent un langage commun avec les ouvriers et les représentants de la participation de l'Etat, ce qui est tout au bénéfice du travail commun. Ils comprennent par leur propre expérience que la poursuite de l'étude et de la rééducation leur est profitable »⁸².

La collaboration avec la « bourgeoisie nationale » n'est pas de courte durée. Elle prend la forme des entreprises dites « mixtes » dans lesquelles les anciens propriétaires continuent d'être rémunérés par une part fixe des bénéfices de leurs anciennes entreprises lorsqu'ils continuent d'en assurer la direction. Voici comment Robert Guillain décrit la rencontre avec un des membres de la « bourgeoisie nationale » en... 1965:

« Chez M. Liu, pour la première fois depuis que je suis arrivé en Chine, je me retrouve dans un décor comme autrefois, ou comme à Hongkong: grand salon luxueux, orné de peintures de maître chinois de l'époque Ming, fauteuils et divans aux coussins de soie, parquets cirés, fleurs dans les vases de porcelaine ancienne. Une bonne sert le thé. Le chauffeur attend dans le jardin avec la voiture. Et dans un tel cadre, c'est une cocasse expérience que d'entendre chanter les louanges du communisme par un capitaliste. A-t-on cherché à le rabaisser dans son entreprise? « J'étais directeur général nommé par moi-même; je suis maintenant directeur général nommé par l'Etat » dit-il d'un ton jovial. N'a-t-on pas modifié son traitement? « Pas du tout, je suis payé comme avant: 670 yuans par mois » (l'équivalent de 1340 nouveaux francs) dit-il en s'éventant de son éventail en ivoire. A-t-on rogné son capital? « Bien au contraire, l'Etat a fait tout si honnêtement, et même si généreusement, que ce vase, par exemple, coté 5 à mon catalogue, on me l'a coté 8 à l'inventaire, et mes usines évaluées 3 600 000 à mon bilan, on me les a comptées 7 400 000 » Et les intérêts? « Mes 5 % me sont payés en espèces, et je les dépense comme je l'entends. Pas de retenue. Pas non plus d'impôts. » (...). Un officiel me dira plus tard à Pékin que pour tout le pays il y a ainsi, en chiffres ronds, deux millions de capitalistes qui touchent les intérêts fixes versés par l'Etat. Là-dessus, il y aurait environ cent mille « gros », le reste étant généralement du menu fretin »⁸³.

Au niveau politique, ces membres de la « bourgeoisie nationale » sont représentés par les « partis démocratiques »: « M. Liu dirige cinq usines textiles, avec plus de 11 000 ouvriers. Il est président de la Fédération des Associations commerciales et industrielles de Shanghai, autrement dit, de la fédération des capitalistes repentis de son espèce. Il est enfin député à l'Assemblée nationale, comme membre d'un parti créé spécialement pour lui et ses semblables: l'Association pour la Construction démocratique du pays »⁸⁴.

⁸¹ Staline, « De la déviation de droite dans le P.C.B.U.S. », discours prononcé le 19 octobre 1928, in *Oeuvres choisies*, Editions 8 Nëntori, Tirana, 1980, pp. 341-342.

⁸² Mao Tsé-Toung, « De la juste solution des contradictions au sein du peuple », op. cit., pp. 155-156.

⁸³ Robert Guillain, *Dans 30 ans la Chine*, Editions du Seuil, Paris, 1965, pp. 112-113.

⁸⁴ Idem, p. 113.

Ces partis politiques dits « démocratiques » ne disparaîtront jamais du paysage politique chinois et pourront ainsi être redynamisés lorsque, après la mort de Mao, l'ouverture de la Chine aux capitaux étrangers se fit sur une grande échelle. Voici comment la presse chinoise en parle en 1983:

« La Chine compte maintenant huit partis démocratiques: le Comité révolutionnaire du Kuomintang de Chine, la Ligue démocratique de Chine, l'Association pour la Construction démocratique de la Chine, l'Association chinoise pour la démocratie, le Parti démocratique paysan et ouvrier de Chine, le Zhi Gong Dang de Chine, la Société Jiu San et la Ligue pour l'autonomie démocratique de Taiwan. (...). Les relations entre le P.C.C. et les partis démocratiques ne sont pas celles entre un parti au pouvoir et une opposition. Ce sont des relations de coopération entre des partis frères ayant le P.C.C. comme noyau de direction »⁸⁵.

Le « socialisme » de Mao ne se limite bien entendu pas à cette « intégration » de la « bourgeoisie nationale ». L'essentiel est ailleurs. L'Etat de « démocratie nouvelle » hérite de l'essentiel du secteur industriel qui avait été confisqué par les Japonais et qu'avait récupéré le Kuomintang. La propriété étatique en Chine n'est donc pas essentiellement le résultat d'une expropriation de la bourgeoisie mais un héritage de l'histoire:

« Deuxième atout du prolétariat: l'appareil d'Etat dont il vient de s'emparer, et avec lui le contrôle de l'essentiel de l'appareil de production industriel chinois qui, confisqué par les Japonais, avait échoué au régime du Kuomintang après la défaite de ces derniers: 2858 entreprises employant 750 000 ouvriers et produisant 41 % de la valeur globale de la production des grandes entreprises, soit 58 % de l'énergie électrique, 68 % du charbon, 97 % de l'acier, 68 % du ciment et 53 % des filés de coton »⁸⁶.

La Chine commence sa vie indépendante avec une économie dévastée, une production agricole à l'abandon du fait de la guerre civile, une production industrielle en chute libre et une inflation galopante. De 1949 à 1956, le nouveau régime prit pour l'essentiel des mesures justes, c'est à dire répondant aux besoins de l'étape bourgeoise démocratique de la révolution : des mesures allant dans le sens de la résolution de la question agraire et de l'édification d'une base économique nationale indépendante. L'aide internationaliste de l'Union Soviétique et de Staline allait aider considérablement le nouvel Etat. A partir de 1956, c'est à dire quand la Chine prétend entrer dans l'étape socialiste, Mao s'écartera de cette voie. Nous y reviendrons.

4) 1949-1956 : les progrès de la révolution national-démocratique :

a) La réforme agraire :

Compte tenu de l'importance quantitative de la petite paysannerie, la question agraire était la plus urgente. La réforme agraire allait permettre de démanteler les rapports féodaux à la campagne. La loi sur la réforme agraire est adoptée le 28 juin 1950. Voici comment la revue *Etudes soviétiques* d'Octobre 1953 décrit les succès de cette réforme agraire:

⁸⁵ An Zhiguo, « Les partis démocratiques et leur rôle », in *La Chine après Mao*, recueil de 80 articles de Beijing information, Pékin, 1983, pp. 67-68.

⁸⁶ Edouard Poulain, *Le mode d'industrialisation socialiste en Chine*, Maspero, Paris, 1977, p. 16.

« La réforme agraire chinoise a brisé les piliers séculaires de la propriété féodale et seigneuriale et mis fin à l'exploitation féodale des paysans. Des millions de paysans sans-terre et mal lotis ont reçu 46 millions d'hectares de terre labourable confisquée aux propriétaires fonciers. Avant la victoire de la révolution populaire en Chine, propriétaires fonciers et koulaks, qui ne constituaient qu'un dixième de la population rurale, possédaient les trois quarts des terres labourables. Les koulaks ont perdu leurs forces. Les paysans moyens, qui constituaient seulement un cinquième de la population rurale, en représentent actuellement les quatre cinquièmes. Le nombre des paysans pauvres et des ouvriers agricoles est passé de 70 % de la population rurale à 10-20 % »⁸⁷.

Les progrès de la coopération sont également mis en évidence par la revue soviétique. La coopération prend dans cette phase trois formes distinctes: Les groupes temporaires d'entraide au travail, les groupes permanents d'entraide au travail et les coopératives agricoles de production. Dans les groupes d'entraide, la terre et les moyens de production ne sont pas collectivisés. Seuls les instruments agricoles et le bétail acquis en commun sont propriété commune. Les groupes temporaires ne fonctionnent que pendant les grands travaux agricoles alors que les groupes permanents fonctionnent toute l'année. Les coopératives agricoles de production fusionnent la terre en un seul bloc, chaque paysan conservant cependant le droit de propriété sur son terrain. Les résultats de la réforme agraire et de l'entraide sont impressionnants:

« Sur les 90 millions d'exploitations paysannes du pays, 35 millions sont maintenant rassemblées dans des groupes d'entraide au travail. (...). Les groupes d'entraide au travail luttent efficacement contre les calamités agricoles et obtiennent de meilleurs rendements que les paysans individuels. Les groupes de la Chine du Nord ont acheté l'an dernier 70 000 charrues, 130 000 norias et près de 80 000 autres instruments agricoles. Les trois formes d'association agricole de production portent un double caractère, à la fois coopératif et de propriété individuelle. Grâce à la réforme agraire, le bien-être des paysans s'accroît constamment, ainsi que le montre par exemple l'élévation de leur pouvoir d'achat. (...). La production agricole a dépassé en 1952 le niveau atteint avant la guerre contre les impérialistes japonais. La récolte de céréale qui s'est élevée l'an dernier à 163 700 000 tonnes, doit s'accroître du tiers à la fin du plan quinquennal. On prévoit que dans 10 ans, ou un peu plus, elle atteindra 275 à 300 millions de tonnes »⁸⁸.

La réforme agraire entamée en juin 1950 est, on le saisit, conforme à l'étape de la révolution nationale-démocratique, même si Mao s'évertue à l'appeler « démocratie nouvelle ». Les formes de la coopération, c'est à dire les rapports sociaux de production, correspondent aux besoins du développement des forces productives qui restent rudimentaires. Un développement vers des formes plus élevées de coopération à une grande échelle nécessite en effet un développement de l'industrie permettant une mécanisation de l'agriculture.

b) Les succès du premier plan quinquennal industriel :

Les quatre premières années du nouveau régime furent celles de la reconstruction avec l'aide de l'Union Soviétique. Les succès furent dans ce domaine également importants. La production d'Acier passait de 158.000 tonnes en 1949 à 1.350.000 en 1952; celle du charbon de 32 millions de tonnes à 66 millions; celle de l'électricité de 4 milliards de kwh à 7 milliards; celle du pétrole de 121.000 tonnes à 436.000. Pendant cette période de reconstruction, des milliers d'experts soviétiques aidaient au redémarrage des entreprises et des dizaines de milliers d'ouvriers et de

⁸⁷ Revue *Etudes soviétiques*, n° 67, octobre 1953, p. 6.

⁸⁸ Idem, pp. 7-8.

techniciens chinois allaient se former en U.R.S.S. Voici comment Mao parle de cette aide en février 1954, à l'occasion du quatrième anniversaire de la signature du traité soviéto-chinois d'amitié, d'alliance et d'assistance mutuelle:

« L'aide sincère et désintéressée prêtée à la Chine par le gouvernement et le peuple de l'Union Soviétique est d'une extrême importance pour l'accélération de l'industrialisation socialiste en Chine »⁸⁹.

Une fois la reconstruction accomplie, pouvait se mettre en place le premier plan quinquennal couvrant la période 1953-1957. Conformément à l'analyse marxiste-léniniste, la priorité est accordée à l'industrie lourde. L'aide de l'Union Soviétique est également essentielle. Voici comment *Le Quotidien du peuple* du 16 février 1954 décrit ce premier quinquennat industriel:

« Le premier plan quinquennal de notre pays a comme foyer principal le développement de l'industrie lourde. Les 141 projets à grandes échelles pour lesquels l'U.R.S.S. nous accorde son aide en forment le noyau. Nous devons préserver ce secteur crucial qui a une importance décisive, concentrer un nombre de cadres supérieurs, de grandes quantités de capital, et toutes sortes de ressources pour soutenir la construction de ces 141 projets »⁹⁰.

Sur le plan industriel également, l'industrialisation en Chine durant le premier plan quinquennal se déroule selon les principes marxistes-léninistes avec en particulier la priorité à l'industrie lourde comme base du développement de toute l'économie. Les résultats du premier plan quinquennal sont parlants: la production d'acier passe à 5.400.000 tonnes en 1957, celle du charbon à 131 millions de tonnes, celle de l'électricité à 16 milliards de kWh et celle du pétrole à 1.500.000 tonnes.

Ces résultats n'empêcheront pas Mao de critiquer cette période en 1960, en affirmant:

« Pendant la première période qui suivit la libération de tout le pays, nous n'avons pas acquis d'expérience dans la gestion de l'économie nationale. Aussi avons-nous dû, au cours de la période du premier plan quinquennal imiter les méthodes soviétiques, bien que celles-ci ne nous aient pas satisfaits »⁹¹.

Entre temps, Mao a en effet écrit son texte sur « Les dix grands rapports » qui sont une critique de l'expérience d'édification du socialisme sous Lénine et Staline et un plaidoyer pour un socialisme petit-bourgeois.

5) Le grand bond en avant, les communes populaires et les dix grands rapports :

Nous avons vu dans un chapitre antérieur les critiques de Mao à l'égard de Joseph Staline, autant sur les questions de la révolution chinoise que sur celles concernant l'histoire de l'Union Soviétique. Nous avons mis en évidence que Mao reprenait à son compte les critiques bourgeoises les plus éculées concernant l'histoire de la révolution bolchévique. A partir de 1955, Mao ajoute un chapitre à l'antistalinisme en critiquant les positions prises par Staline dans la construction du socialisme.

⁸⁹ Message au camarade Malenkov, *Etudes soviétiques*, n° 72, mars 1954, p. 14.

⁹⁰ Article de Hsü Pang-i, cité in Edouard Poulain, op. cit., p. 28.

⁹¹ *Mao Tsé-Toung et la construction du socialisme*, textes présentés par Hu Chi-hsi, Le Seuil, Paris, 1975, p. 181.

a) Coopération et mécanisation :

Dans son texte « Sur le problème de la coopération » daté du 31 juillet 1955, Mao avance une nouvelle thèse antimarxiste concernant la résolution de la question agraire. S'appuyant une nouvelle fois sur l'affirmation d'une « spécificité chinoise », il affirme en effet que la coopération doit précéder l'utilisation des machines agricoles. La mécanisation ne serait donc pas nécessaire à la collectivisation sur une grande échelle de l'agriculture chinoise.

Voici ce que dit Mao à ce propos:

« Dans le domaine de l'agriculture, la coopération doit précéder l'utilisation de gros outillages, étant donné les conditions de notre pays »⁹². Plus loin il ajoute: « En raison des conditions économiques propres à notre pays, la refonte technique sera plus longue à réaliser que la réforme sociale »⁹³.

Le texte de Mao est une réponse aux positions développées au sein du P.C.C. demandant une position moins « aventuriste » et « volontariste » en matière de collectivisation de l'agriculture:

« Certains camarades ont même cru trouver dans l'histoire du Parti Communiste de l'Union Soviétique des arguments pour critiquer ce qu'ils appellent la précipitation et la progression aventureuse dans le développement actuel de notre coopération agricole »⁹⁴.

Mao a beau ici encore se revendiquer de l'exemple soviétique (bientôt il s'en démarquera explicitement), il développe une nouvelle fois un raisonnement idéaliste. Sa position volontariste peut se résumer de la manière suivante: les rapports de production doivent en matière de coopération se développer avant même que nous ne disposions des forces productives permettant la mécanisation de l'agriculture.

Ce débat n'est pas nouveau et Staline y a déjà répondu dès 1928. Dans son célèbre discours « De la déviation de droite dans le Parti Communiste (bolchévik) de l'Union Soviétique », voici comment il aborde la question des conditions de la collectivisation:

« Ensuite, peut-on affirmer qu'il y a deux ou trois ans, nous étions à même de financer sérieusement les kolkhoz et les sovkhoz, d'assigner à cet effet des centaines de millions de roubles? Non, on ne peut l'affirmer. Vous savez bien que nous manquions de ressources même pour développer ce minimum d'industrie à défaut duquel toute industrialisation est impossible en général, à plus forte raison la reconstruction de l'agriculture. Pouvions-nous enlever ces ressources à l'industrie qui forme la base de l'industrialisation du pays pour les transmettre aux kolkhoz et aux sovkhoz? Il est évident que nous ne le pouvions pas. Et aujourd'hui, nous avons les ressources nécessaires pour développer les kolkhoz et les sovkhoz.

Enfin, peut-on affirmer qu'il y a deux ou trois ans, nous avions déjà dans l'industrie une base suffisante pour un approvisionnement intense de l'agriculture, en machines, en tracteurs, etc. Non, on ne peut l'affirmer. A ce moment, la tâche était de créer une base industrielle minimum pour approvisionner dans l'avenir l'agriculture en machines et en tracteurs. C'est pour créer cette base que nous avons dépensé nos maigres ressources financières. Et aujourd'hui? Aujourd'hui nous disposons de cette base industrielle pour l'agriculture. En tout cas, cette base

⁹² Mao Tsé-Toung, « Sur le problème de la coopération agricole », *Textes choisis*, Editions en langues étrangères, Pékin, 1965, p. 441.

⁹³ Idem, p. 449.

⁹⁴ Idem, pp. 442-443.

se crée chez nous à un rythme accéléré. Ainsi, ce n'est que ces derniers temps que se sont créées chez nous les conditions nécessaires au développement en masse des kolkhoz et des sovkhoz »⁹⁵.

Staline, en matérialiste, envisage la collectivisation de masse non pas à partir de la « volonté », mais à partir de la constitution d'une base matérielle permettant la mécanisation de l'agriculture. La priorité à l'industrie lourde est ce qui permet d'envisager ensuite la collectivisation sur une base matérielle moderne. Au contraire, « refonte technique » et « réforme sociale », pour reprendre les termes de Mao, sont envisagés simultanément par les maoïstes.

En fait, même si Mao se couvre de l'argument des « conditions spécifiques de la Chine », c'est le caractère universel de l'expérience soviétique qu'il remet en cause. Il théoriserait cette remise en cause dans son texte « Les dix grands rapports », qui est la base théorique du révisionnisme maoïste.

b) Les dix grands rapports :

Le texte « Les dix grands rapports » est un discours prononcé par Mao en avril 1956 à une réunion élargie du bureau politique. Il s'agit du bilan que fait Mao de l'expérience de développement économique de la Chine depuis 1949. Mao aborde successivement les rapports: 1) entre industrie et agriculture, entre industrie lourde et industrie légère; 2) entre industrie côtière et industrie de l'intérieur; 3) entre édification économique et défense nationale; 4) entre l'Etat, les unités de production et les producteurs individuels; 5) entre administration centrale et administrations locales; 6) entre nationalité Han et minorités nationales; 7) entre le parti et les sans-parti; 8) entre révolution et contre-révolution; 9) entre ce qui est juste et ce qui est erroné; 10) entre la Chine et les autres pays.

Au travers de ce texte, Mao critique systématiquement les principes essentiels de la construction du socialisme en Union Soviétique et propose de les remplacer par d'autres:

« Ce qui mérite une attention particulière, ce sont les insuffisances et les erreurs apparues au cours de l'édification socialiste de l'Union Soviétique, et qui ont été mis à jour récemment. Voudriez-vous faire le même détour? Dans le passé, c'est en profitant de ses expériences et leçons que nous avons pu nous épargner quelques détours; aujourd'hui, celles-ci devraient à plus forte raison, nous servir de mise en garde »⁹⁶.

Lorsque Mao parle d'une « mise à jour récente », il parle des calomnies de Khrouchtchev sur Staline. Khrouchtchev proposa une série de réformes économiques révisionnistes telles que par exemple le développement prioritaire de l'industrie légère, la nécessité d'une planification moins rigide et d'une décentralisation, etc. Mao ne fait que reprendre les théories khrouchtchéviennes pour les appliquer à la Chine.

Etudions quelques exemples:

1. La priorité à l'industrie lourde :

Pour les marxistes-léninistes, la construction du socialisme s'opère à partir d'une priorité à accorder à l'industrie lourde. Sans cette priorité, il n'est pas possible d'édifier la base matérielle du socialisme, ni d'envisager une collectivisation de l'agriculture basée sur des forces productives

⁹⁵ Staline, « De la déviation de droite dans le P.C.(B).U.S. », in *Oeuvres choisies*, op. cit., pp. 370-371.

⁹⁶ Mao Tsé-Toung, « Sur les dix grands rapports », *Oeuvres choisies*, tome V, op. cit., p. 306.

modernes. Sans cette priorité, il n'est pas non plus possible de développer une économie nationale indépendante du marché capitaliste mondial. Enfin, dans des pays comme l'U.R.S.S. ou la Chine, cette priorité est encore renforcée du fait du retard technique. Voici ce que Staline répondait à ceux qui demandaient un « ralentissement » du rythme de l'industrialisation:

« Le point de départ de nos thèses, c'est que le développement à un rythme rapide de l'industrie en général, de la production des moyens de production en particulier, est le premier fondement et la clé de l'industrialisation du pays, le premier fondement et la clé de la transformation de toute notre économie nationale sur la base d'un développement socialiste. (...) Nous avons rattrapé et dépassé les pays capitalistes les plus avancés en établissant un régime politique nouveau, le régime des soviets. C'est fort bien. Mais cela ne suffit pas. Pour assurer la victoire définitive du socialisme dans notre pays, il faut aussi rattraper et dépasser ces pays sous le rapport technique et économique. Nous y parviendrons, ou bien c'en sera fait de nous. Ce n'est pas seulement vrai pour l'édification du socialisme. C'est aussi vrai si nous voulons sauvegarder l'indépendance de notre pays au milieu de l'encerclement capitaliste. (...) Mais n'oublions pas non plus que si l'industrie est le fondement essentiel, l'agriculture à son tour constitue la base du développement de l'industrie, à la fois parce qu'elle est un marché qui absorbe ses produits, qu'elle fournit matières brutes et denrées alimentaires, et qu'elle est la source de réserves dont l'exportation permet d'importer les équipements nécessaires à l'économie nationale »⁹⁷.

Dans « Les dix grands rapports », Mao maintient formellement la priorité à l'industrie lourde mais tout son raisonnement conduit à une nouvelle théorie: la théorie du développement simultané de l'industrie lourde, de l'industrie légère et de l'agriculture. On comprend mieux dès lors pourquoi il estimait, dans son texte sur la coopération, que celle-ci ne nécessitait pas au préalable un développement de l'industrie permettant de fournir tracteurs et machines agricoles. Dans son texte « De la juste solution des contradictions au sein du peuple » en 1957, il développe plus avant cette thèse de la manière suivante:

« La voie de l'industrialisation dont il est question ici concerne surtout le rapport entre l'industrie lourde, l'industrie légère et l'agriculture du point de vue de leur développement. Il est certain que l'industrie lourde est le noyau de notre édification économique. Cependant nous devons en même temps accorder notre pleine attention au développement de l'agriculture et de l'industrie légère. La Chine est un grand pays agricole, dont la population est rurale à plus de 80%, le développement de l'industrie doit aller de pair avec celui de l'agriculture. C'est seulement ainsi que l'industrie aura des matières premières et des débouchés, qu'il sera possible d'accumuler des fonds relativement importants pour créer une puissante industrie lourde »⁹⁸.

Bien sûr, Mao a raison de souligner la complémentarité du développement de l'agriculture et de l'industrie. Par contre, ce qu'il oublie de préciser, c'est que cet enchaînement dans le développement des deux secteurs ne peut se réaliser que sur la base d'une accumulation industrielle préalable. Celle-ci est en effet la base matérielle sur laquelle se bâtit la construction d'une agriculture mécanisée qui, à son tour, permet le développement plus poussé de l'industrie. C'est pour cette raison que la priorité à l'industrie lourde que soulignait Staline est absolument nécessaire. A la loi de la priorité à l'industrie lourde, le P.C.C. a substitué une théorie du développement simultané des secteurs et des formules vagues telles que: « Prendre l'agriculture pour base et l'industrie pour facteur dirigeant » ou encore « Confirmer l'agriculture en tant que base du développement économique et l'industrie en tant que facteur essentiel, avec, comme levier principal, dans l'industrie l'acier et, dans l'agriculture, les céréales » ou enfin « marcher sur les deux jambes ».

⁹⁷ Staline, « De l'industrialisation et de la déviation de droite », in *Oeuvres choisies*, op. cit., pp. 317 à 322.

⁹⁸ Mao Tsé-Toung, « De la juste solution des contradictions au sein du peuple », in *Textes choisis*, op. cit., p. 516-517.

A ces mots d'ordres confus s'opposent les formulations claires de l'U.R.S.S. de l'époque de Lénine et Staline. Voici comment le *Manuel d'économie politique* résume l'importance de la priorité à l'industrie lourde:

« Le développement de l'industrie lourde est la clé de la transformation socialiste de l'agriculture sur la base d'un outillage mécanique perfectionné. En fournissant à l'agriculture des tracteurs, des moissonneuses-batteuses et d'autres machines agricoles, l'industrie socialiste permet la naissance et le développement à la campagne des nouvelles forces productives indispensables à la victoire du régime kolkhozien. L'industrialisation socialiste entraîne une augmentation des effectifs de la classe ouvrière; elle accroît son importance et son rôle dirigeant dans la société; elle renforce les bases de la dictature de la classe ouvrière et son alliance avec la paysannerie. L'industrialisation socialiste garantit l'indépendance technique et économique, ainsi que la capacité de défense du pays qui construit le socialisme face à l'hostilité du monde capitaliste »⁹⁹.

La théorie maoïste du développement simultané aboutira dans les faits à un ralentissement des investissements destinés à l'industrie lourde : les ressources sont consacrées prioritairement à l'industrie légère et à l'agriculture. Si ce choix a permis la réalisation de l'autosuffisance alimentaire, il a eu pour conséquence d'empêcher le développement industriel sur une grande échelle. Cela conduira à terme la Chine à l'ouverture au capital extérieur comme « moyen de modernisation » de l'économie. Voici comment le journal *Drapeau rouge* décrit la répartition des investissements pour la province du Hunan:

« La main-d'œuvre, le matériel et les fonds ont été accordés selon l'ordre suivant: l'agriculture, l'industrie légère et l'industrie lourde. Environ un tiers de l'acier laminé dans la province a été destiné à l'agriculture depuis ces dernières années et 38 % du fond de la construction de base a été affecté, directement ou indirectement, à l'agriculture. Dans la répartition de la main-d'œuvre, la priorité a été donnée à l'agriculture »¹⁰⁰

2. Le financement de l'accumulation industrielle:

La seconde remise en cause de l'expérience soviétique en matière économique se trouve dans la question du financement de l'industrialisation. Dans des pays essentiellement agricoles comme la Chine et l'U.R.S.S., l'accumulation industrielle doit trouver des fonds pour pouvoir se développer. Ce débat n'est pas nouveau et les marxistes-léninistes y ont déjà répondu. L'accumulation industrielle sera financée par le « tribut agricole ». Cette question est connue en U.R.S.S. sous le nom des « ciseaux ». La surimposition momentanée de la paysannerie est une nécessité de l'industrialisation. Voici comment Staline répond à Boukharine sur cette question:

« Est-il exact que cette surimposition de la paysannerie existe en réalité? Oui, c'est exact. Comment l'appelons-nous autrement? Nous l'appelons autrement les « ciseaux », le « drainage » des ressources de l'agriculture vers l'industrie, en vue de hâter le développement de notre industrie. Ce « drainage » est-il nécessaire? Il n'existe pas de divergence parmi nous quant à savoir si ce « drainage », mesure provisoire, est nécessaire, si nous voulons véritablement que l'industrie continue de se développer à un rythme rapide. Or nous devons à tout prix stimuler l'essor rapide de l'industrie, car il est nécessaire non seulement à l'industrie elle-même, mais

⁹⁹ *Manuel d'économie politique*, éditions sociales, Paris, 1956, p. 370.

¹⁰⁰ Article de Yu Tchong-yuan, « La stimulation mutuelle du développement de l'agriculture et de l'industrie », cité in Edouard Poulain, op. cit., p. 153.

avant tout à l'agriculture, à la paysannerie qui, aujourd'hui, a besoin surtout de tracteurs, de machines agricoles, d'engrais. (...). Cet impôt additionnel est-il à la mesure des forces de la paysannerie? Oui, il l'est? Pourquoi? Parce que, tout d'abord, le prélèvement de cet impôt additionnel s'effectue alors que la situation matérielle de la paysannerie est en voie d'amélioration constante. En second lieu, parce que le paysan possède en propre une exploitation rurale dont les revenus lui permettent de payer l'impôt additionnel, ce qui n'est pas le cas pour l'ouvrier, qui n'a pas d'exploitation personnelle et qui, néanmoins, consacre toutes ses forces à l'industrialisation. En troisième lieu, parce que le taux de l'impôt additionnel diminue d'année en année. Avons-nous raison de dire, en parlant de cet impôt additionnel, qu'il est « quelque chose comme un tribut »? Parfaitement. Par ces mots nous donnons à entendre à nos camarades que l'impôt additionnel est odieux, indésirable et que son maintien pour une longue durée est inadmissible (...). Car, de deux choses l'une: Ou bien les boukhariniens reconnaissent l'inévitabilité - à l'heure actuelle - des « ciseaux » et du « drainage » des ressources de l'agriculture vers l'industrie, mais alors ils doivent reconnaître le caractère calomnieux de leurs accusations et le total bien-fondé du parti; ou bien ils contestent l'inévitabilité, à l'heure actuelle, des « ciseaux » et du « drainage », mais alors qu'ils le disent tout net, pour que le parti puisse les ranger parmi les adversaires de l'industrialisation de notre pays »¹⁰¹.

La réponse de Mao est bien entendu toute autre. L'industrialisation est également souhaitée. La nécessité d'un surplus agricole est également reconnue. Mais Mao s'oppose au « drainage » et considère que c'est par l'échange entre l'agriculture et l'industrie que le surplus sera orienté vers l'industrie. Les conséquences sont importantes: le rythme du développement industriel devient dépendant de celui de l'agriculture et les branches industrielles concernées seront fonction des seuls besoins de l'agriculture. Se sont les intérêts immédiats de la paysannerie qui déterminent les équilibres entre industrie légère et industrie lourde par exemple et non plus comme en Union Soviétique les intérêts à long terme d'une économie nationale indépendante. Ce modèle d'accumulation est l'expression dans le domaine économique du *prima* accordé par Mao à la paysannerie sur la classe ouvrière. Le socialisme de Mao exprime plus un vague socialisme paysan que le socialisme scientifique marxiste. Voici comment Tchong Li-tcheng théorise le processus dans un article du journal *Hongqi*:

« Les ressources minières: équipements, matériaux et force techniques, etc. sont bien sûr des facteurs importants, indispensables pour le développement de l'industrie. Mais à juger le problème dans l'ensemble de l'économie nationale, c'est l'agriculture qui décide en définitive de l'envergure et du rythme du développement industriel »¹⁰².

Edouard Poulain, à qui nous empruntons cette citation, défend le modèle économique maoïste et critique le « modèle stalinien ». Il fait partie de cette kyrielle d'intellectuels occidentaux qui ont soutenu le maoïsme pour son anti-stalinisme (avec entre autres Charles Bettelheim, Patrick Tissier, Jacques Charrière, etc.). Alors que ces « maoïstes » faisaient la différence entre Mao et Staline, les « marxistes-léninistes » eux, tentaient vainement de maintenir le mythe d'une continuité entre Staline et Mao.

La différence entre Mao et Staline se trouve dans la classe sociale que l'on prend comme épine dorsale de la construction du socialisme. Pour Staline, le socialisme est dirigé par la classe ouvrière et la paysannerie est une alliée. Pour Mao, c'est l'inverse. Les critiques faites par les Chinois et par les autres maoïstes au « modèle soviétique » ne sont pas neuves. Boukharine déjà

¹⁰¹ Staline, « De l'industrialisation et de la déviation de droite dans le P.C. (b) de l'U.R.S.S. », op. cit., p. 357-358.

¹⁰² Tchong Li-tcheng, « Synthétiser l'expérience acquise dans la juste solution des rapports entre l'industrie légère et l'industrie lourde », cité in Edouard Poulain, op. cit., p. 156.

dénonçait « l'exploitation féodale et militaire » de la paysannerie par le P.C.(b) U.S. Citons une nouvelle fois le camarade Staline:

« Une voix : - Pourtant, on ne s'est jamais servi de la notion de « tribut » par rapport au paysan moyen.

Staline: - Vous pensez peut-être que le paysan moyen est plus près du Parti que la classe ouvrière? Pour un marxiste, vous êtes un marxiste à la manque. Si l'on peut parler de « tribut » à l'égard de la classe ouvrière dont nous sommes le parti, pourquoi ne pourrait-on pas dire la même chose quand il s'agit du paysan moyen qui n'est en tout et pour tout que notre allié? (...). Je ne connais pas d'autre exemple dans l'histoire de notre Parti où ce dernier ait été accusé de pratiquer une politique d'exploitation féodale et militaire. Cette arme contre le Parti n'a pas été empruntée à l'arsenal des marxistes. Mais alors d'où vient-elle? De l'arsenal du leader des cadets¹⁰³, Milioukov. Lorsque les cadets veulent brouiller la classe ouvrière avec la paysannerie, ils disent d'habitude: Messieurs les bolchéviques, vous bâtissez le socialisme sur les ossements de la paysannerie. En soulevant du bruit autour du « tribut », Boukharine se fait le thuriféraire des sieurs Milioukov, il se traîne à la remorque des ennemis du peuple »¹⁰⁴.

c) Grand bond en avant et communes populaires :

Le modèle maoïste de développement possède donc des caractéristiques opposées à l'expérience de l'Union Soviétique: priorité de l'agriculture et de l'industrie légère sur l'industrie lourde, refus de l'accumulation socialiste par prélèvement d'un « tribut » sur la paysannerie, dépendance des rythmes de développement de l'industrie aux besoins immédiats de la paysannerie, développement des formes collectives à grandes échelles indépendamment de l'existence d'une base industrielle, priorité de la petite industrie locale sur la grande entreprise industrielle centralisée, etc.

Ce sont ces caractéristiques qui ont conduit au « grand bond en avant » et aux « communes populaires ». Le point de départ reste toujours le même: la soi-disant « spécificité chinoise ». Une nouvelle fois la mise en avant des particularités va servir à remettre en cause le caractère universel de la révolution d'Octobre et de l'expérience soviétique de construction du socialisme. Voici ce que déclare Liu Shaoqi dans son rapport au comité central du 5 mai 1958:

« Une partie de l'expérience des succès remportés par l'U.R.S.S. a un caractère essentiel et une valeur générale à l'étape actuelle de l'histoire de l'humanité. C'est le principal dans l'expérience soviétique. L'autre partie de cette expérience n'a pas une portée universelle. En outre, l'expérience de l'Union Soviétique comporte aussi des erreurs et des échecs »¹⁰⁵.

A l'occasion du deuxième plan quinquennal en 1958, le mot d'ordre du « grand bond en avant » est lancé. Ce mot d'ordre prétend rompre avec les « erreurs soviétiques ». Il prétend « décentraliser » le développement en multipliant les petites industries locales. C'est ce que Mao a appelé les « cinq développements simultanés »: industrie et agriculture; industrie lourde et industrie légère; industrie nationale et industrie locale; petites, moyennes et grandes entreprises; utilisation simultanée des méthodes modernes et des méthodes artisanales. L'Union Soviétique est ainsi accusée d'avoir sous-estimée l'agriculture, l'industrie légère, les petites et moyennes entreprises et les méthodes artisanales.

Concrètement, des milliers de petits hauts fourneaux, de petites cimenteries, de petits ateliers furent construits dans les campagnes chinoises. Plutôt que de s'attacher à la construction des

¹⁰³ Le Parti des « cadets » (les « Constitutionnels Démocrates ») était le parti libéral russe au moment de la Révolution.

¹⁰⁴ Staline, « De l'industrialisation et de la déviation de droite dans le P.C.(b) de l'U.R.S.S. », op. cit., pp. 360-361.

¹⁰⁵ Liu Shaoqi, rapport au comité central du 5 mai 1958.

grandes bases industrielles modernes dont le socialisme a besoin, le P.C.C. s'orienta vers la construction d'une « industrie de proximité » visant à répondre aux besoins immédiats de la paysannerie locale.

Dans la même année furent lancées les « communes populaires ». Celles-ci s'inscrivaient dans la droite ligne du « grand bond en avant » :

« Un des traits originaux de l'accumulation en République Populaire de Chine est le processus systématique d'industrialisation rurale qui date de la période du grand bond en avant. Cette orientation repose sur une politique fiscale non discriminatoire envers le secteur agricole; en effet, une grande partie du surplus est laissée au niveau local pour être directement investie par les paysans regroupés dans des unités collectives. L'objectif à long terme est de réaliser une industrialisation sans concentration urbaine, et d'éviter de la sorte un des principaux maux des pays en voie de développement. Dès 1958, la presse chinoise a souligné qu'un tel processus était une application directe de la ligne générale pour l'édification du socialisme »¹⁰⁶.

Ces propos d'un autre défenseur du « modèle chinois » met une nouvelle fois en évidence la rupture avec l'expérience soviétique à l'époque de Staline. Les communes populaires avaient trois objectifs essentiels: unir l'agriculture, l'industrie et le commerce en une seule unité économique et politique (enseignement, sécurité, justice, propriété de la terre et des moyens de productions étaient du ressort de la commune); collectiviser la vie quotidienne (réfectoire, jardins d'enfants, ateliers, etc.); réaliser une rémunération allant vers le principe « à chacun selon ses besoins ».

Le grand bond en avant et les communes populaires soulignent deux dimensions antimarxistes du modèle chinois. En premier lieu, nous avons affaire ici à une tentative de construire « le communisme » (« à chacun selon ses besoins ») avec des forces productives non correspondantes. Nous sommes plus en présence d'un communautarisme paysan que d'un processus d'édification d'un socialisme scientifique. En second lieu, l'autonomie des communes populaires fait plus penser à « l'autogestion yougoslave » qu'à un plan central national de développement.

Mao pense construire le socialisme à partir d'une révolution dans les « mentalités » et dans les « rapports de productions » alors qu'un tel changement est fortement dépendant de l'existence d'une base matérielle moderne sur une grande échelle. Voici ce que dit Staline à ce propos:

« Ce serait une erreur de croire que s'il y a kolkhoz, il y a tout ce qui est nécessaire pour la construction du socialisme. Ce serait une erreur encore plus grande de croire que les membres des kolkhoz sont déjà devenus des socialistes. Non, il faudra encore travailler beaucoup pour refaire le paysan-kolkhozien, pour corriger sa mentalité individualiste et en faire un vrai travailleur de la société socialiste. Et l'on y arrivera d'autant plus vite que les kolkhoz seront plus vite pourvus de machines et de tracteurs »¹⁰⁷.

Mao pense également construire le socialisme à partir de « l'autonomie des communes populaires », en développant l'industrialisation locale, alors qu'une des lois fondamentales du socialisme est celle du « développement harmonieux de l'économie ». Voici ce que disait déjà Lénine à ce propos:

« Transformer l'ensemble du mécanisme économique de l'Etat en une seule grande machine, en

¹⁰⁶ Patrick Tissier, *La Chine. Transformations rurales et développement socialiste*, op. cit., p. 61.

¹⁰⁷ Staline, « Questions de politique agraire en U.R.S.S. », discours prononcé à la Conférence des Marxistes Spécialistes de la Question Agraire, 27 décembre 1929, in *Oeuvres choisies*, op. cit., p. 404.

un organisme économique fonctionnant de telle sorte que des centaines de millions d'hommes sont dirigés d'après un plan unique »¹⁰⁸.

CONCLUSION :

Sur la question du socialisme également, Mao met en avant les « spécificités chinoises » pour abandonner les principes marxistes-léninistes de la construction du socialisme. Sa théorie de la « démocratie nouvelle » est à première vue semblable à celle de la « démocratie populaire » développée dans les pays dits de « l'Est ». D'ailleurs le terme « démocratie nouvelle » est également employé par les Soviétiques pendant cette période, comme en témoigne le rapport de Jdanov au Kominform en 1947. Le P.C.C. et Mao insistent pourtant sur l'aspect « novateur » de cette théorie et sur son adéquation aux pays du « tiers-monde ».

Il y a en effet de grandes différences. Les « démocraties populaires » sont analysées comme des étapes transitoires vers le passage au socialisme sous la direction de la « dictature révolutionnaire du prolétariat et de la paysannerie ». Dès 1947, le Kominform insiste sur la nécessité d'engager le passage à la nouvelle étape de la révolution et stigmatise ceux qui veulent maintenir la situation en l'Etat. La démocratie nouvelle de Mao, elle, prétend que la « bourgeoisie nationale » peut construire le socialisme. On ne saisit plus alors ce qui peut distinguer l'étape nationale-démocratique de la révolution et l'étape socialiste. En fait, Mao ne fait que reprendre ici les théories de Boukharine qui à la même période sont revendiquées par Tito dans son opposition au camp socialiste.

Avec une telle approche, le P.C.C. pouvait mener à bien les tâches nationales-démocratiques mais s'avérait incapable de diriger le passage à l'étape socialiste. Le premier plan quinquennal marque pour l'essentiel la réalisation des tâches nationales-démocratiques et la Chine a connu pendant cette période des succès importants. Cependant la Chine populaire n'a jamais été au-delà de cette première étape, même si certaines tâches socialistes ont été entamées dans le contexte de l'existence du camp socialiste et de l'aide de l'URSS. Ces aspects ont pu ne pas être visibles compte tenu du langage de « gauche » utilisé par Mao et le P.C.C. dans leur opposition au révisionnisme de Khrouchchev.

Mao Tsé-Toung est une nouvelle fois celui qui a théorisé le révisionnisme en matière de construction économique par son texte « Sur les dix grands rapports ». Arguant une nouvelle fois de la « spécificité nationale » et du « refus du dogmatisme », il s'oppose à l'ensemble des principes de l'économie politique du socialisme. Il redécouvre ainsi les thèses bourgeoises de la priorité à l'industrie légère et à l'agriculture, de l'autonomie et de la « décentralisation » en matière de planification, du refus du « tribut » paysan en matière d'industrialisation, etc. C'est là un de ses autres points communs avec Tito qui défend déjà depuis 1948 ces « nouvelles priorités » compte tenu de la « spécificité » yougoslave. La bourgeoisie en tant que classe n'a pas été éliminée et l'indépendance économique n'a pas été assurée. Cela permettra ultérieurement à la Chine de pratiquer sa « politique d'ouverture » et des « quatre modernisations » qui signifient ouvertement l'entrée du grand capital international dans l'économie chinoise.

¹⁰⁸ Lénine, *rapport sur la guerre et la paix*.

CHAPITRE 4 :

LE PARTI MAOÏSTE

La conception du parti chez Mao Tsé-Toung est présentée par les maoïstes comme un développement du marxisme-léninisme. Mao aurait selon eux tiré le bilan de la prise du pouvoir par les révisionnistes en Union Soviétique et en aurait dégagé des enseignements révolutionnaires. De nouveau, sous prétexte de développement du marxisme, c'est une critique des positions du camarade Staline qui s'exprime. Trois idées clefs sont mises en avant par Mao:

- Les classes sociales et la lutte des classes continuent d'exister sous le socialisme,
- La lutte de classe s'exprime dans le parti communiste par la « lutte des lignes »,
- Il y a nécessité de nombreuses « révolutions culturelles » contre la « bourgeoisie » infiltrée dans l'Etat et dans le parti.

Sur chacune de ces affirmations, nous assistons à une déformation des principes marxistes-léninistes.

1) Classes sociales et lutte des classes sous le socialisme :

Le P.C.C. s'illustre une nouvelle fois sur ces questions par ses critiques du camarade Staline :

« Staline s'était éloigné de la dialectique du marxisme-léninisme par son interprétation des lois de la lutte de classe dans la société socialiste, il proclama prématurément après la réalisation essentielle de la collectivisation de l'agriculture, qu'en Union Soviétique, « il n'existe plus de classes antagonistes » et qu' « elle (la société soviétique) est affranchie des collisions de classes ». Mettant l'accent uniquement sur l'unité de la société socialiste, il négligeait les contradictions au sein de celle-ci, il ne s'appuyait pas sur la classe ouvrière et les larges masses dans la lutte contre les forces capitalistes et considérait que la possibilité de restauration du capitalisme provenait uniquement de l'attaque armée de l'impérialisme international. Cela est faux, tant en théorie qu'en pratique »¹⁰⁹.

Si nous ajoutons cette critique à toutes celles que nous avons mentionnées précédemment, cela fait décidément beaucoup. Staline se serait trompé sur quasiment toutes les questions du marxisme-léninisme. Dans cette citation, le P.C.C. fait référence aux analyses de Staline à propos du débat sur la nouvelle constitution de 1936. Staline développe à cette époque son analyse du bilan de l'édification du socialisme en U.R.S.S. Il précise de manière matérialiste que les classes sociales exploiteuses ont été éliminées, ce qui ne veut bien entendu pas dire que la lutte des classes a disparu. Ecoutons Staline:

« En rapport avec ces changements dans le domaine de l'économie de l'U.R.S.S., la structure de classe de notre société a changé également. On sait que la classe des grands propriétaires fonciers avait déjà été liquidée comme conséquence de l'issue victorieuse de la guerre civile. En

¹⁰⁹ Article « Le pseudo-communisme de Khrouchtchev et les leçons historiques qu'il donne au monde- A propos de la lettre ouverte du comité central du P.C.U.S. (IX) », in *Débat sur la ligne du mouvement communiste international*, Editions en langues étrangères, Pékin, 1965, pp. 440- 441.

ce qui concerne les autres classes exploiteuses, elles ont partagé le sort de la classe des grands propriétaires fonciers. Plus de classe des capitalistes dans le domaine de l'industrie. Plus de classe des koulaks dans le domaine de l'agriculture. Plus de marchands et spéculateurs dans le domaine de la circulation des marchandises. Toutes les classes exploiteuses se sont trouvées ainsi liquidées. Est restée la classe ouvrière. Est restée la classe des paysans. Sont restés les intellectuels (...). A la différence des Constitutions bourgeoises, le projet de la nouvelle constitution de l'U.R.S.S. part du fait que dans la société il n'existe plus de classes antagonistes; que la société est composée de deux classes amies, d'ouvriers et de paysans; que ce sont justement ces classes laborieuses qui sont au pouvoir; que la direction étatique de la société (dictature) appartient à la classe ouvrière en tant que classe avancée de la société »¹¹⁰.

Staline ne fait ici qu'exprimer la réalité des combats et des victoires du socialisme. Nier cette réalité dans l'U.R.S.S. de 1936 revient à nier ces combats et ces victoires. C'est en définitive nier comme Trotski la possibilité de construire le socialisme dans un seul pays. Cela signifie-t-il un virage à droite comme le sous-entend la citation du P.C.C.? Staline répond dans le même rapport à ce type de raisonnement:

« Le quatrième groupe de critiques, en attaquant le projet de la nouvelle constitution, le caractérise comme une « évolution à droite », comme un « abandon de la dictature du prolétariat », comme la « liquidation du régime bolchévik ». « Les bolchéviks ont obliqué à droite, c'est un fait », déclarent-ils sur divers tons. Certains journaux polonais et, en partie, des journaux américains sont particulièrement zélés sous ce rapport. Que peut-on dire de ces critiques, s'il est permis de les appeler ainsi? (...). Si la consécration législative de la victoire du socialisme, la consécration législative des succès de l'industrialisation, de la collectivisation et de la démocratisation, s'appelle pour eux « évolution à droite », il est permis de demander: ces messieurs savent-ils en général ce qui distingue la gauche de la droite? »¹¹¹.

Ce constat de disparition des classes exploiteuses ne signifie pas pour Staline la fin de la « lutte des classes ». Un an plus tard en mars 1937, il explique:

« Il faut démolir et rejeter loin de nous la théorie pourrie selon laquelle, à chaque pas que nous faisons en avant, la lutte de classe, chez nous, devrait, prétend-on s'éteindre de plus en plus; qu'au fur et à mesure de nos succès l'ennemi de classe s'appriivoiserait de plus en plus. C'est non seulement une théorie pourrie, mais une théorie dangereuse, car elle assoupit nos hommes, elle les fait tomber au piège et permet à l'ennemi de classe de se reprendre, pour la lutte contre le pouvoir des Soviets. Au contraire, plus nous avancerons, plus nous remporterons de succès et plus la fureur des débris des classes exploiteuses en déroute sera grande, plus ils recourront vite aux formes de lutte plus aiguës, plus ils nuiront à l'Etat soviétique, plus ils se raccrocheront aux procédés de lutte les plus désespérés, comme au dernier recours d'hommes voués à leur perte. Il ne faut pas perdre de vue que les débris des classes défaites en U.R.S.S. ne sont pas solitaires. Ils bénéficient de l'appui direct de nos ennemis, au-delà des frontières de l'U.R.S.S. Ce serait une erreur de croire que la sphère de la lutte de classe est limitée aux frontières de l'U.R.S.S. Si une aile de la lutte de classe agit dans le cadre de l'U.R.S.S., son autre aile s'étend jusque dans les limites des Etats bourgeois qui nous entourent. Les débris des classes défaites ne peuvent l'ignorer. Et, justement parce qu'ils le savent, ils continueront à l'avenir encore leurs attaques désespérées »¹¹².

¹¹⁰ Staline, « La nouvelle constitution - Rapport sur le projet de Constitution de l'U.R.S.S. du 25 novembre 1936 », in *Staline, Doctrines de l'U.R.S.S.*, Flammarion, Paris, 1938, pp. 341-347.

¹¹¹ Idem, p. 353.

¹¹² Staline, « Pour une formation bolchévik », rapport au comité central du 3 mars 1937, Editions Naim Frashëri, Tirana, 1968, pp. 52-53.

Soulignons d'ailleurs que le P.C.C. reproche à Staline une chose et son contraire. Nous avons vu dans la citation précédente le reproche fait à Staline de sous-estimer la lutte des classes. Voici maintenant un autre texte qui lui reproche de l'avoir surestimé :

« Après l'anéantissement des classes exploiteuses et la liquidation, pour l'essentiel, des forces de la contre-révolution, la dictature du prolétariat était encore nécessaire vis-à-vis des débris de la contre-révolution à l'intérieur du pays (débris qu'il était impossible de faire entièrement disparaître du fait de l'existence même de l'impérialisme), mais sa pointe devait être surtout dirigée contre les forces agressives impérialistes du dehors. Dans ces conditions, il fallait développer et perfectionner progressivement, dans la vie politique du pays, les diverses méthodes démocratiques, perfectionner la légalité socialiste (...) au lieu d'insister sur l'aggravation de la lutte de classes après la liquidation des classes, et d'entraver ainsi le développement sain de la démocratie socialiste, ainsi que le fit Staline. Le parti communiste de l'Union Soviétique a eu tout à fait raison de rectifier énergiquement les erreurs commises par Staline sur ce point »¹¹³.

Certains maoïstes sortent de la contradiction entre les deux textes en affirmant que le second est à attribuer au courant de Liu Shaoqi. Peu importe, cela met en évidence les revirements de positions dont est capable le P.C.C. Cette contradiction dans les positions révèle néanmoins un point d'unité : l'opposition à Staline. Mao Tsé-Toung quant à lui considère que les classes sociales antagonistes subsistent sur « une longue période historique » dans la société socialiste. Comment s'en étonner dans la mesure où, comme nous l'avons souligné, il considère que même la « bourgeoisie nationale » peut participer à la construction du socialisme :

« La société socialiste s'étend sur une assez longue période historique, au cours de laquelle continuent d'exister les classes, les contradictions de classes et la lutte de classes, de même que la lutte entre la voie socialiste et la voie capitaliste, que le danger d'une restauration du capitalisme. Il faut comprendre que cette lutte sera longue et complexe, redoubler de vigilance et poursuivre l'éducation socialiste »¹¹⁴.

Alors que Staline s'appuie sur des faits objectifs et matériels pour définir la structure de classes de la société socialiste, Mao se contente d'affirmer l'existence de classes antagonistes sur « une assez longue période historique ». Voulant justement montrer la poursuite de la lutte de classe (comme le fait Staline), il en conclut de manière erronée au maintien des classes antagonistes même quand les succès de la lutte du prolétariat ont permis d'éradiquer les bases économiques qui permettent à la bourgeoisie de se maintenir et de se reproduire. En fait, Mao reste dans sa conception cyclique de l'histoire. Pour lui, la bourgeoisie ne peut pas disparaître et il faudra en conséquence sans cesse en appeler à des « révolutions culturelles » :

« La lutte contre l'idéologie bourgeoise, contre les mauvais éléments et les choses mauvaises sera de longue haleine. Elle durera des dizaines, voire des centaines d'années. La classe ouvrière, le peuple travailleur et les intellectuels révolutionnaires accumuleront de l'expérience et se tremperont au cours de cette lutte, ce qui sera bien profitable »¹¹⁵.

¹¹³ « Encore une fois à propos de l'expérience historique de la dictature du prolétariat », in *Mao Tsé-Toung, Textes 1949-1958*, édition intégrale, éditions du Cerf, Paris, 1975, pp.245-246.

¹¹⁴ Mao Tsé-Toung, intervention au comité central issu du VIII^{ème} congrès de septembre 1962 in *Connaissance de base du P.C.C.*, op. cit., p.7.

¹¹⁵ Mao Tsé-Toung, « Discours à la conférence des secrétaires des comités du parti pour les provinces, municipalités et régions autonomes de janvier 1957 », *Oeuvres choisies*, tome V, éditions en langues étrangères, Pékin, 1977, p.408.

2) Le parti et la « lutte des lignes » :

a) La confusion entre front et parti communiste :

Nous avons décrit précédemment comment Mao conçoit le maintien du Front entre les « quatre classes amies » (prolétariat; paysannerie; petite-bourgeoisie; bourgeoisie nationale) y compris à l'étape socialiste de la révolution. Nous avons également souligné la vieille dérive du P.C.C. déjà critiquée par l'I.C., consistant à confondre les étapes de la révolution. Cela conduit Mao à considérer, comme Boukharine en U.R.S.S., que la bourgeoisie nationale peut participer à la construction du socialisme. Nous avons enfin mentionné les divergences entre l'I.C. et Mao à propos de la classe sociale capable de diriger la révolution (prolétariat ou paysannerie). La confusion maoïste se poursuit dans une conception frontiste du parti, c'est à dire dans l'attitude antimarxiste consistant à considérer le parti comme un « front ». C'est là un autre point commun entre maoïsme et trotskisme. Arrêtons-nous sur cet aspect.

Les maoïstes ont développé la théorie du parti de masse qui s'oppose à la conception marxiste-léniniste du parti de classe. Cela conduit le P.C.C. à ouvrir ses portes à tous les candidats et ce, indépendamment de la composition sociale du parti. A la priorité marxiste-léniniste de s'orienter vers la classe ouvrière et ses éléments les plus avancés, Mao substitue une ouverture généralisée du parti sous prétexte de combattre le « sectarisme »:

« Pour surmonter les difficultés, pour vaincre l'ennemi et édifier une Chine nouvelle, le Parti communiste doit élargir ses rangs, il doit devenir un grand parti de masse, en ouvrant largement ses portes aux ouvriers, aux paysans et aux jeunes activistes sincèrement dévoués à la révolution, qui croient aux principes du Parti, soutiennent sa politique et sont prêts à se soumettre à sa discipline et à travailler avec ardeur. Toute tendance sectaire de la « porte close » est ici inadmissible. (...). Certes, nous ne fermerons pas les portes du Parti par crainte des agents de l'ennemi, notre ligne de conduite étant d'élargir hardiment ses rangs. Mais, ce faisant, nous demeurerons sur nos gardes à l'égard des agents et des arrivistes qui profiteraient de l'occasion pour s'y faufiler »¹¹⁶.

La théorie du « parti de masse » sera formellement abandonnée lors de la polémique avec les révisionnistes khrouchtchéviens. Elle ressemblait en effet trop à la thèse révisionniste du « parti du peuple tout entier ». Elle sera une nouvelle fois attribuée à Liu Shaoqi alors que la citation précédente est belle et bien de Mao:

« Les révisionnistes modernes — Khrouchtchev, Brejnev et compagnie — revêtant la défroque des révisionnistes du passé, bradent leur camelote sur le « Parti du peuple tout entier » et prétendent que « le parti de la classe ouvrière est déjà transformé en avant-garde du peuple soviétique, qu'il est devenu un parti du peuple tout entier » et « est une organisation politique du peuple tout entier »; (...). Dans notre parti, la lutte autour de la question du caractère du Parti a été également très aiguë. L'escroc et traître à la classe ouvrière, Liu Shaoqi répandait à tous les vents que « le Parti est le parti des masses, le parti du peuple », visant ainsi à pervertir le caractère du Parti »¹¹⁷.

Cette rupture apparente n'est que formelle. Mao et le P.C.C. sont profondément convaincus que l'ensemble du peuple chinois et en particulier la grande masse de la paysannerie sont susceptibles de diriger le processus révolutionnaire. Au cours de la révolution culturelle, Mao n'hésitera pas à s'appuyer sur « les masses » plutôt que sur le « parti » et parfois même contre le « parti ». La dérive profonde est bien celle de l'analyse des intérêts des différentes classes en présence. Pour les

¹¹⁶ Mao Tsé-Toung, « Le rôle du P.C.C. dans la guerre nationale », rapport au comité central d'octobre 1938, *Textes choisis*, Editions en langues étrangères, Pékin, 1972, pp. 153-154.

¹¹⁷ *Connaissance de base du P.C.C.*, op. cit., pp. 26-27.

marxistes-léninistes, seul le prolétariat a intérêt à aller jusqu'au bout du processus révolutionnaire parce qu'il n'a « que ses chaînes à perdre ». La paysannerie a le statut d'alliée. Pour Mao, les intérêts du prolétariat sont absolument identiques à ceux du « peuple » et en particulier à ceux de la grande masse de la paysannerie. L'incompréhension des rapports avec la paysannerie est un autre point commun entre maoïsme et trotskisme. Les trotskistes considèrent que la paysannerie n'a pas de potentialités révolutionnaires et aboutissent ainsi à une négation de la nécessaire alliance entre le prolétariat et la paysannerie. Mao lui considère que les intérêts des deux classes « alliées » (et même des quatre classes amies) sont les mêmes. Voici comment le P.C.C. argumente son rejet de la thèse khrouchtchévienne du « parti du peuple tout entier » :

« Le parti du prolétariat est également le seul parti qui puisse représenter les intérêts de plus de 90 pour cent de la population. Ceci parce que les intérêts du prolétariat sont identiques à ceux des larges masses travailleuses (souligné par nous); parce qu'il est capable d'envisager les problèmes en fonction de la place que le prolétariat occupe dans l'histoire, en fonction des intérêts présents et futurs du prolétariat et des masses laborieuses; et parce qu'il est capable d'envisager les problèmes en fonction des intérêts majeurs de l'écrasante majorité du peuple, qu'il est capable d'assurer une direction correcte conformément au marxisme-léninisme »¹¹⁸.

Au-delà du verbiage révolutionnaire, ce qui nous semble essentiel, c'est que le P.C.C considère que le prolétariat a des intérêts identiques à ceux des « larges masses travailleuses », c'est à dire pour la Chine à ceux de la grande masse de la paysannerie. L'effacement des distinctions entre le prolétariat et la paysannerie conduit à une conception d'un parti de plusieurs classes. Bien sûr, Mao ne dit pas cela explicitement mais la conclusion logique de l'idée d'un intérêt identique est celle-là. Or c'est justement le caractère prolétarien du parti qui permet la victoire de l'alliance de la classe ouvrière et de la paysannerie. Voici ce que dit Staline à ce propos :

« Mais nous ne défendons pas toute alliance, quelle qu'elle soit, de la classe ouvrière et de la paysannerie. Nous sommes pour une alliance où le rôle dirigeant appartient à la classe ouvrière. Pourquoi? Parce que si la classe ouvrière n'assume pas le rôle dirigeant dans le système de l'alliance des ouvriers et des paysans, la victoire des masses travailleuses et exploitées sur les grands propriétaires fonciers et les capitalistes est impossible. Je sais que certains camarades ne sont pas d'accord. Ils disent: l'alliance est une bonne chose; mais pourquoi la classe ouvrière doit-elle prendre la direction? Ces camarades se trompent profondément. Ils se trompent parce qu'ils ne comprennent pas que l'alliance des ouvriers et des paysans ne peut vaincre que si elle est dirigée par la classe ouvrière, qui a fait ses preuves et est la classe la plus révolutionnaire qui soit »¹¹⁹

b) Le parti est le reflet des classes et contradictions de classes de la société :

Mao théoriserait l'existence inévitable de plusieurs classes dans le parti. En premier lieu, il affirme que la « bourgeoisie nationale » fait partie du peuple à l'étape socialiste. Dans son texte « De la juste solution des contradictions au sein du peuple » daté de 1957, il développe l'idée que les contradictions entre la classe ouvrière et la « bourgeoisie nationale » à l'étape socialiste de la révolution relèvent de la catégorie des « contradictions au sein du peuple » comme nous l'avons mentionné dans un chapitre précédent. Ce caractère est issu de « l'identité fondamentale » des intérêts des classes composant le peuple. Comme toutes « les contradictions au sein du peuple », elles devront donc être résolues par des « méthodes démocratiques ». La liberté de parole et

¹¹⁸ « Le pseudo-communiste de Khrouchtchev et les leçons historiques qu'il donne au monde », 14 juillet 1964, in *Débat sur la ligne générale du mouvement communiste international*, op. cit., pp. 465-466.

¹¹⁹ Staline, *La situation économique de l'Union Soviétique et la politique du parti*, 13 avril 1926, éditions en langues étrangères, Moscou, 1953, p. 27.

d'expression de cette « bourgeoisie nationale » doit donc être facilitée. Les communistes ont simplement à mener la lutte idéologique pour convaincre les « bourgeois nationaux ». Seule une minorité de contre-révolutionnaires avérés aura à être réprimée. C'est ce qu'exprime le mot d'ordre « Que cents fleurs s'épanouissent, Que cents écoles rivalisent »:

*« D'une façon générale, les contradictions au sein du peuple reposent sur l'identité fondamentale des intérêts du peuple. Dans notre pays, les contradictions entre la classe ouvrière et la bourgeoisie nationale sont de celles qui se manifestent au sein du peuple. (...). Comme les contradictions entre nous et nos ennemis et les contradictions au sein du peuple sont de nature différente, elles doivent être résolues par des méthodes différentes. En somme, il s'agit, pour le premier type de contradiction, d'établir une claire distinction entre nous et nos ennemis, et, pour le second type, entre le vrai et le faux. (...). Toute question d'ordre idéologique, toute controverse au sein du peuple, ne peut être résolue que par des méthodes démocratiques, par la discussion, la critique, la persuasion et l'éducation. (...). L'idéologie de la bourgeoisie et celle de la petite-bourgeoisie trouveront sûrement à se manifester. A coup sûr, ces deux classes s'obstineront à s'affirmer par tous les moyens, dans les questions politiques et idéologiques. Il est impossible qu'il en soit autrement. Nous ne devons pas recourir à des méthodes de répression pour les empêcher de s'exprimer; nous devons le leur permettre et en même temps engager un débat avec elles et critiquer leurs idées de façon appropriée ».*¹²⁰

Ayant intégré la bourgeoisie au socialisme, Mao développe une autre thèse antimarxiste: les contradictions au sein du parti sont les mêmes que celles au sein de la société et cela serait inévitable. Dans son texte « De la contradiction », il développe la théorie selon laquelle les contradictions dans le parti sont le simple reflet des contradictions de classes dans la société. Ce n'est pas en soi erroné, à condition d'en rechercher les causes matérielles et non de présenter ce processus comme étant le résultat inévitable de « l'universalité de la contradiction »:

*« L'opposition et la lutte entre conceptions différentes apparaissent constamment au sein du Parti; c'est le reflet, dans le parti, des contradictions de classes et des contradictions entre le nouveau et l'ancien existant dans la société. S'il n'y avait pas dans le Parti de contradictions, et de luttes idéologiques pour les résoudre, la vie du Parti prendrait fin »*¹²¹.

A partir de cette affirmation d'un reflet inévitable et permanent, est construite la théorie de la présence inévitable de « deux lignes » dans le parti. La lutte entre les lignes existerait indépendamment de la volonté. Elle ne serait que le reflet dans la conscience d'un processus objectif existant dans la société. Elle serait en conséquence permanente tant que subsisteront les classes, c'est à dire tant que ne sera pas atteint le communisme. Nous retrouvons ici la vieille tendance de Mao à la dialectique prémarxiste et cyclique:

*« La lutte entre les deux lignes au sein du parti, qui est le reflet de ces contradictions, subsistera longtemps encore et il est possible qu'elle se manifeste encore dix, vingt ou trente fois; (...), cela ne dépend pas de la volonté humaine »*¹²².

A cette conception cyclique des contradictions dans le parti, s'oppose l'analyse marxiste-léniniste qui recherche pour chaque contradiction les bases matérielles des idées erronées et des déviations. Staline a dès 1926 analysé le lien entre les contradictions au sein du parti et la lutte de classe dans la société. Bien entendu, il y a un reflet inévitable mais celui-ci n'est ni systématique ni permanent. Ce reflet a une base sociale dans certaines catégories du prolétariat. Il y a des contextes

¹²⁰ Mao Tsé-Toung, « De la juste solution des contradictions au sein du peuple », 27 février 1957, in *Textes choisis*, op. cit., p. 470 à 505.

¹²¹ Mao Tsé-Toung, « De la contradiction », in *Textes choisis*, op. cit., p. 98.

¹²² *Connaissance de base du P.C.C.*, op. cit., p. 63.

d'apparition dans chaque étape de la lutte des classes. Il y a une méthode de résolution dans la lutte sans merci contre les déviations avant que celles-ci n'aient pu se transformer en « ligne »:

« Je pense que les sources de contradictions à l'intérieur des partis prolétariens résident dans deux circonstances. Quelles sont ces circonstances? C'est, en premier lieu, la pression exercée par la bourgeoisie et l'idéologie bourgeoise sur le prolétariat et son parti dans le cadre de la lutte des classes - pression à laquelle se prêtent assez souvent les couches les moins stables du prolétariat et, par suite, les couches les moins stables du parti prolétarien. On ne saurait dire que le prolétariat soit complètement isolé de la société, qu'il soit placé en marge de la société. Le prolétariat est partie intégrante de la société, partie liée à ses diverses couches par de nombreux liens. Mais le parti est une fraction du prolétariat. Aussi ne peut-il pas, lui non plus, être libre des liens et de l'influence des couches diverses de la société bourgeoise. La pression exercée par la bourgeoisie et son idéologie sur le prolétariat et son parti se traduit en ce que les idées bourgeoises, les mœurs, les coutumes, l'humeur pénètrent souvent dans le prolétariat et son parti par certaines couches du prolétariat liées d'une façon ou de l'autre à la société bourgeoise.

C'est, en second lieu, le caractère disparate de la classe ouvrière, l'existence de diverses couches à l'intérieur de la classe ouvrière. Je pense que le prolétariat comme classe, on pourrait le diviser en trois catégories. C'est d'abord la masse fondamentale du prolétariat, son noyau, sa partie permanente, c'est la masse des prolétaires « pur-sang », qui a depuis longtemps rompu avec la classe des capitalistes. Cette catégorie du prolétariat est l'appui le plus sûr du marxisme.

La deuxième catégorie, ce sont ceux qui sont sortis récemment des classes non prolétariennes, de la paysannerie, des rangs de la petite-bourgeoisie, des intellectuels. Issus des autres classes, ils se sont récemment intégrés au prolétariat, apportant dans la classe ouvrière leurs traditions, leurs habitudes, leurs hésitations, leurs flottements. Cette catégorie offre le terrain le plus propice à toute sorte de groupements anarchistes, semi-anarchistes et « ultra-gauches ».

Enfin la troisième catégorie, c'est l'aristocratie ouvrière, le sommet de la classe ouvrière, la partie la plus aisée du prolétariat, avec sa tendance au compromis à l'égard de la bourgeoisie, avec son humeur dominante à s'adapter aux puissants du monde, à « faire son chemin ». Cette catégorie offre le terrain le plus propice aux francs réformistes et opportunistes »¹²³.

Les divergences au sein du parti ne sont pas, on le voit, éternelles. Elles ont une base sociale dans la composition sociale du prolétariat auquel est lié le parti. Staline souligne à juste titre les tendances anarchisantes et « ultra-gauches » de certaines couches du prolétariat. Le trotskisme comme le maoïsme reflètent en théorie ces couches du prolétariat. C'est la raison pour laquelle l'implantation du parti dans le « noyau » de la classe ouvrière est une des priorités pour les organisations marxistes-léninistes. C'est même cette implantation qui permet de considérer qu'une organisation est devenue le parti du prolétariat. On comprendra dès lors pourquoi les organisations maoïstes, qui n'ont généralement recruté que dans la paysannerie pour le tiers-monde et que dans la petite-bourgeoisie pour les pays développés, ont été déchirées par des « luttes de lignes » conduisant à des successions de scissions. En Chine « l'ultra-gauche » maoïste est l'expression de la base sociale paysanne du P.C.C. avec ses « hésitations » et ses « flottements » pour reprendre les termes de Staline.

Staline poursuit son analyse en montrant le lien entre l'opportunisme de droite et « l'ultra-gauche »:

« Malgré la différence apparente, ces deux dernières catégories de la classe ouvrière représentent un milieu plus ou moins commun, qui alimente l'opportunisme en général,

¹²³ Staline, « Encore une fois à propos de la déviation social-démocrate dans notre parti », rapport au comité exécutif de l'I.C. du 7 décembre 1926, in *Oeuvres choisies*, op. cit., pp. 229-230.

l'opportunisme ouvertement déclaré, quand les tendances de l'aristocratie ouvrière prennent le dessus, et l'opportunisme qui se couvre de la phrase « gauche », quand prennent le dessus les tendances des couches semi-petite-bourgeoises de la classe ouvrière, qui n'ont pas entièrement rompu avec le milieu petit-bourgeois. Le fait que les tendances « ultra-gauches » concordent assez souvent avec les tendances de l'opportunisme ouvertement déclaré - ce fait n'offre rien d'étonnant. Lénine a dit plus d'une fois que l'opposition « ultra-gauche » n'est que l'envers de la franche opposition opportuniste de droite, menchévique. Et cela est parfaitement juste. Si l'« ultra-gauche » est pour la révolution uniquement parce qu'il attend dès demain la victoire de la révolution, il est clair qu'il doit tomber dans le désespoir et perdre ses illusions, s'il se produit un retard dans la révolution, si la révolution ne triomphe pas dès demain »¹²⁴.

Staline parle ici des tendances de certaines couches du prolétariat. Les processus décrits sont encore plus vrais quand la base du parti est composée de couches non prolétariennes, que ce soit la petite-bourgeoisie ou la paysannerie. Cela permet d'éclairer le processus de dégénérescence des partis révisionnistes qui ont progressivement quitté le « noyau » de la classe ouvrière pour s'ancrer dans l'aristocratie ouvrière. Cela éclaire aussi les trajectoires de nombreux « maoïstes » et « trotskistes » qui se sont ensuite mis au service ouvert de la bourgeoisie. Enfin nous avons ici un des éléments d'explication du processus qui a conduit le P.C.C. de la phrase « ultra-gauche » à des positions ouvertement droitières et réactionnaires.

Staline poursuit son raisonnement en indiquant comment l'influence de ces couches hésitantes du prolétariat se traduit en divergence au sein du parti:

« Chose naturelle, c'est qu'à chaque tournant dans le développement de la lutte de classe, à chaque aggravation de la lutte et à chaque accroissement des difficultés, la différence de vues, d'habitudes, d'humeurs chez les diverses couches du prolétariat doit se manifester inévitablement sous forme de divergences dans le Parti, tandis que la pression de la bourgeoisie et de son idéologie doit inévitablement aggraver ces divergences, en leur donnant une issue sous forme de lutte à l'intérieur du Parti prolétarien. Telles sont les sources de contradictions et de divergences à l'intérieur du Parti »¹²⁵.

Staline parle de « contradictions et de divergences » parce que justement la tâche du parti est de lutter fermement contre les déviations avant que celles-ci ne se transforment en « ligne politique »:

« Peut-on se dérober à ces contradictions et divergences? Evidemment non. Croire que l'on peut se dérober à ces contradictions, c'est s'abuser. Engels avait raison de dire qu'il est impossible d'estomper pour longtemps les contradictions à l'intérieur du Parti, que ces contradictions se règlent par la lutte. Cela ne veut pas dire que le Parti doive être transformé en un club de discussions. Au contraire, le Parti prolétarien est et doit rester une organisation de combat du prolétariat. Je tiens seulement à dire qu'on ne peut fermer les yeux sur les divergences à l'intérieur du Parti, leur tourner le dos, si ces divergences portent un caractère de principe. Je tiens seulement à dire que ce n'est qu'en luttant pour une ligne de principe marxiste que l'on peut préserver le parti prolétarien de la pression et de l'influence bourgeoises. Je tiens seulement à dire que ce n'est qu'en surmontant les contradictions à l'intérieur du Parti que l'on peut aboutir à son assainissement et à son renforcement »¹²⁶.

Sur cet aspect également, on ne peut à la fois se réclamer de Staline et de Mao. Il faut choisir.

¹²⁴ Staline, idem, p. 230.

¹²⁵ Idem, p. 230.

¹²⁶ Idem, pp. 230-231.

c) Que faire des opportunistes infiltrés dans le Parti?

L'écart de Mao par rapport au marxisme-léninisme sur la question du parti ne s'arrête pas là. Considérant le parti comme le reflet de la société, il présente de la manière suivante la composition du P.C.C.:

« Il faut déclencher dans le Parti une lutte contre l'idéologie bourgeoise. Du point de vue de l'idéologie, les membres de notre parti se divisent en trois catégories: des camarades qui ont des conceptions marxistes-léninistes fermes, inébranlables; d'autres qui sont essentiellement marxistes-léninistes, mais quelque peu influencés par des idées non marxistes-léninistes; enfin un petit nombre de gens qui, franchement mauvais, sont imbus d'idées non marxistes-léninistes »¹²⁷.

Nous retrouvons ici l'idée que le parti n'est que le reflet exact de la société. En effet, dans d'autres textes, Mao divise en trois catégories du même type, soit les intellectuels, soit les classes sociales. Voici comment il décrit la situation des intellectuels:

« En ce qui concerne l'attitude des quelques cinq millions d'intellectuels à l'égard du marxisme, on peut dire que plus de dix pour cent d'entre eux, membres du parti et sympathisants, connaissent bien le marxisme, et, bien plantés sur leurs deux jambes, se tiennent avec fermeté sur la position du prolétariat. (...). La plupart des intellectuels désirent étudier le marxisme, ils l'ont même étudié un peu, sans toutefois le bien connaître. Certains d'entre eux conservent encore des doutes, ne sont pas bien plantés sur leurs jambes et vacillent dès que se lève la tempête. Cette partie des intellectuels - la majorité des cinq millions- reste dans une situation intermédiaire. Les intellectuels résolument opposés au marxisme, ceux qui ont une attitude hostile à son égard, sont en nombre infime. Sans le dire ouvertement, certaines gens désapprouvent au fond le marxisme. Il y aura encore longtemps de ces gens là, et nous devons leur permettre de ne pas l'approuver. (...) »¹²⁸.

La même division ternaire est avancée en ce qui concerne l'attitude vis à vis du socialisme:

« Le problème est que 90 % de la population ne veut pas que le désordre règne dans l'Etat, mais veut construire le socialisme; parmi les 10 % restants, il y a un grand nombre d'hésitants; ne restent donc plus que 2 % d'éléments endurcis; qu'ils essayent donc de fomenter des troubles »¹²⁹.

Même répartition en trois catégories en ce qui concerne le « patriotisme »:

« Il y a trois sortes de patriotismes: le patriotisme authentique, le patriotisme de façade et un troisième flottant, mi-véritable, mi-affecté »¹³⁰

Le monde se divise donc sans cesse en trois catégories avec des proportions variables entre elles. Nous retrouvons ici les influences de la vieille philosophie chinoise selon laquelle le monde est guidé par deux principes directeurs : le « Yin » et le « Yang ». La réalité étant toujours un certain équilibre de ce Yin et ce Yang et donc une troisième catégorie. La recherche de l'équilibre étant ce qui peut conduire à l'harmonie. Un excès de Yin appelle du Yang et inversement. Ce mode de

¹²⁷ Mao Tsé-Toung, *Oeuvres choisies*, tome V, éditions en langues étrangères, Pékin, 1977, p. 110.

¹²⁸ Mao Tsé-Toung, « Intervention à la conférence nationale du P.C.C. sur le travail de propagande », 12 mars 1957, in *Textes 1949-1958*, édition intégrale, Les éditions du Cerf, Paris, 1975, p. 347.

¹²⁹ Mao Tsé-Toung, « Discours prononcé lors de la Conférence suprême d'Etat », 13 octobre 1957, in *Textes 1949-1958*, op. cit., p. 404.

¹³⁰ Mao Tsé-Toung, « Critiquer les idées réactionnaires de Liang Chou Ming », *Oeuvres choisies*, tome V, p.133.

pensée conduira Mao à sa théorie des « zones intermédiaires » et ensuite à sa théorie des « trois mondes ». Nous approfondirons cela dans notre dernier chapitre.

Pour l'instant ; étudions les conséquences de ce raisonnement sur les résolutions des contradictions au sein du parti. Mao considère en effet qu'à part l'extrême minorité de contre-révolutionnaires ouverts (la troisième catégorie), il faut privilégier l'éducation et la persuasion (pour la seconde catégorie). Lors de la « campagne pour la consolidation du parti » en 1951, Mao propose une division du parti en quatre catégories:¹³¹

« 1) ceux qui réunissent les conditions de membres du parti; 2) ceux qui ne remplissent pas tout à fait ces conditions ou ont des défauts assez graves et qui doivent être rééduqués pour élever leur niveau de conscience politique; 3) Les éléments inactifs, arriérés qui ne sont pas qualifiés pour être membres du parti; 4) Les éléments qui se sont infiltrés au sein du parti - éléments étrangers à nos rangs de classe, renégats, arrivistes, éléments dégénérés, etc. ».

Mao propose d'exclure la quatrième catégorie et uniquement elle:

« Au cours de ce mouvement, on exclura d'abord les gens de la « quatrième catégorie ». Ensuite, une distinction sera faite entre les gens de la « deuxième catégorie » et de la « troisième catégorie » Ceux d'entre eux qui, malgré l'éducation qu'ils auront reçue, ne répondront vraiment pas aux conditions requises, on les persuadera de quitter le Parti. Mais il faut s'assurer qu'ils s'en retirent de leur plein gré, se garder de les froisser et de répéter le procédé du « déplacement de pierres » de 1948 »¹³².

Nous sommes ici à l'antipode de la théorie léniniste du parti comme avant-garde de la classe ouvrière, comme regroupement de la partie la plus consciente du prolétariat. Rappelons ce que disait Staline à ce propos:

« Il faut que le Parti soit avant tout, le détachement d'avant-garde de la classe ouvrière. Il faut que le Parti absorbe tous les meilleurs éléments de la classe ouvrière, leur expérience, leur esprit révolutionnaire, leur dévouement infini à la cause du prolétariat. Mais pour être vraiment le détachement d'avant-garde, il faut que le parti soit armé de la théorie révolutionnaire, de la connaissance des lois du mouvement, de la connaissance des lois de la révolution. Sinon, il n'est pas en mesure de diriger la lutte du prolétariat, de l'entraîner à sa suite ». « Le Parti ne peut être un parti véritable, s'il se borne à enregistrer ce qu'éprouve et pense la masse de la classe ouvrière; s'il se traîne à la remorque du mouvement spontané; s'il ne sait pas surmonter la routine et l'indifférence politique du mouvement spontané. S'il ne sait pas s'élever au-dessus des intérêts momentanés du prolétariat; s'il ne sait pas élever les masses au niveau de la compréhension des intérêts de classe du prolétariat »¹³³.

Le parti communiste ne peut donc comporter qu'une seule catégorie de membres. Bien sûr, il veille à élever le niveau politique de chacun et aide les camarades ayant des difficultés dans cette tâche, mais il élimine de ses rangs les éléments opportunistes ou hésitants. Écoutons à nouveau Staline sur ce point:

« Le Parti se fortifie en s'épurant des éléments opportunistes. Les éléments opportunistes du Parti, voilà la source du fractionnisme. Le prolétariat n'est pas une classe fermée. Sans cesse on voit affluer vers lui des éléments d'origine paysanne, petite-bourgeoise, des intellectuels prolétariés par le développement du capitalisme (...). Tous ces groupes petit-bourgeois

¹³¹ Mao Tsé-Toung, « Points essentiels de la résolution adoptée à la réunion élargie du bureau politique du comité central du P.C.C », 18 février 1951, *Oeuvres choisies*, tome V, éditions en langues étrangères, Pékin, 1977, p. 48-49.

¹³² Idem, p. 47.

¹³³ Staline, « Des principes du léninisme », in *Oeuvres choisies*, op. cit., p. 91.

pénètrent d'une façon ou de l'autre dans le Parti; ils y apportent l'esprit d'hésitation et d'opportunisme, l'esprit de démoralisation et d'incertitude. Ce sont eux principalement qui représentent la source du fractionnisme et de la désagrégation, la source de la désorganisation du Parti qu'ils sapent du dedans. Faire la guerre à l'impérialisme en ayant de tels « alliés » à l'arrière, c'est s'exposer à essuyer le feu de deux côtés, du côté du front et de l'arrière. Aussi la lutte sans merci contre de tels éléments et leur expulsion du Parti sont-elles la condition préalable du succès de la lutte contre l'impérialisme »¹³⁴.

Staline parle ici du Parti communiste avant la prise du pouvoir, mais la question reste identique après la victoire de la révolution. L'épuration du parti reste une nécessité même dans les situations de succès et de victoire. Voici ce que déclare Staline au XVIII^{ème} congrès du PC(b)US.

« Au XVII^{ème} congrès étaient représentés 1.874.488. membres du Parti. Si l'on compare ce chiffre à celui des membres du Parti représentés au XVI^{ème} congrès, il apparaît que, dans la période comprise entre le XVI^{ème} et le XVII^{ème} congrès, 600.000 nouveaux membres sont venus au parti. Le Parti ne pouvait pas ne pas sentir qu'un si grand afflux d'adhérents dans les conditions de 1930 à 1933, était un accroissement malsain et indésirable de ses effectifs. Le Parti savait que dans ses rangs entraient non seulement des gens honnêtes et dévoués, mais aussi des arrivistes, qui voulaient utiliser le drapeau du Parti dans un but personnel. Le parti ne pouvait pas ne pas savoir qu'il est fort non seulement par le nombre, mais avant tout par la qualité de ses adhérents. (...). Ces mesures ont permis au Parti de chasser (souligné par nous) de ses rangs les éléments venus à lui par hasard, les éléments passifs, arrivistes et franchement hostiles, de garder les membres les plus sûrs, les plus dévoués »¹³⁵.

On le voit, pour Staline l'épuration ne se limite pas aux contre-révolutionnaires déclarés. Pour jouer son rôle d'avant-garde, le parti doit aussi éliminer les « arrivistes, éléments passifs, etc. ». Mao, lui, considère que non seulement les opportunistes n'ont pas à être exclus du parti mais qu'il faut leur permettre de s'exprimer. Conformément à la logique du « Yin et du Yang », il considère que la « ligne juste » suppose que les « lignes » erronées s'expriment. La ligne juste se trouve en définitive en rééquilibrant les excès de Yin (droite) ou de Yang (gauche). Exagérant comme nous l'avons montré dans notre premier chapitre le rôle de la « superstructure et de la conscience », il croit en la toute puissance de la rééducation même pour des réactionnaires avérés. Ainsi considère-t-il que la « bourgeoisie nationale » peut s'intégrer dans le socialisme par la « rééducation ». Ainsi pense-t-il également que des réactionnaires à la Deng Xiaoping peuvent se « corriger » par la rééducation. Donnons-lui la parole sur cet aspect:

« Faut-il mener la lutte au sein du Parti? Bien sûr que oui. Les paysans, eux aussi, chaque année arrachent les mauvaises herbes. Il faut savoir convaincre les auteurs de leurs erreurs. Nous ne pouvons pas recourir aux moyens d'oppression et de répression. Il ne suffit pas non plus de publier quelques articles dans la presse. Il faut convaincre grâce au raisonnement; et ne pas nous fier à notre qualification »¹³⁶.

Permettre aux ennemis de s'exprimer et de développer leur ligne est une constante du discours de Mao. En leur laissant la liberté d'expression, ils se démasqueraient et permettraient ainsi à la ligne juste de se développer:

« Il faut convoquer de grandes réunions de droitiers. Au cours de ces réunions, nous commencerons par les remercier. Puis nous marquerons notre intention de les aider. Nous les remercierons parce qu'ils ont attaqué les ouvriers et le Parti, en nous donnant des leçons comme

¹³⁴ Idem, p. 101.

¹³⁵ Staline, « Rapport au XVIII^{ème} congrès », in *Oeuvres choisies*, op. cit., pp. 524-525.

¹³⁶ Mao Tsé-Toung, « Discours prononcé à la conférence de Hangzhou du bureau de Shanghai », avril 1957, in *Textes 1949-1958*, op. cit., p. 363.

des maîtres d'école. Mais nous les aiderons. Car nous voudrions en repêcher les cinq ou sept dixièmes, qui se transformeront peu à peu d'ici cinq ou dix ans jusqu'à ce qu'ils puissent se mettre au service du peuple. Il y aura aussi des incorrigibles. Ces gens là seront utiles aussi par leur obstination, en ce sens que leur existence démontre notre esprit de tolérance. Nous devons porter des critiques sévères et approfondies contre les droitiers. Mais les mesures contre eux doivent être prises avec une certaine générosité — toutefois il n'est pas bon de pratiquer une générosité sans limite. S'il faut leur imposer une certaine contrainte, il faut aussi leur laisser une issue. De telles dispositions encourageront non seulement les éléments neutres, mais aussi les droitiers à prendre un jour leur place dans les rangs du peuple »¹³⁷.

Ces propos tenus à l'égard des intellectuels sont similaires à la conception qu'a Mao du Parti et de son unité:

« En réalité, il y a des marxistes à 100 pour cent, à 90 pour cent, à 80 pour cent, à 70 pour cent, à 60 pour cent, à 50 pour cent, et même à 10 ou 20 pour cent seulement. Ne pourrions-nous engager des entretiens dans une petite salle entre deux ou quelques personnes? Ne pourrions-nous le faire en partant du désir d'unité et dans un esprit d'entraide? Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de négociation avec les impérialistes (celles-ci sont d'ailleurs nécessaires), mais de pourparler dans les rangs communistes. (...). On pourra ainsi utiliser les deux mains à l'égard d'un camarade fautif; avec l'une, on luttera contre lui, avec l'autre, on fera l'unité avec lui. Le but de cette lutte, c'est de maintenir les principes du marxisme; c'est là un aspect du problème. L'autre aspect, c'est de faire l'unité avec lui. L'unité a pour but de lui offrir une issue, de réaliser un compromis (souligné par nous); c'est ce qu'on appelle souplesse. L'union entre principes et souplesse est un principe marxiste-léniniste, elle constitue une unité des contraires »¹³⁸.

L'unité conçue comme compromis, telle est en réalité la conception maoïste du parti. Cela découle de la recherche permanente d'équilibre entre les « contraires », conformément à la vieille mystique idéaliste du Yin et du Yang. Ne nous étonnons dès lors pas que Mao rejoigne Trotski à propos des « fractions » dans le parti. La différence est que Trotski réclame leur légalisation alors que Mao les considère comme inévitables et même nécessaires pour qu'émerge la « ligne juste »:

« Le président Mao a dit: « En dehors d'un parti, il existe d'autres partis, et au sein d'un même parti, il y a des fractions, il en a toujours été ainsi ». Mener correctement la lutte à l'intérieur du Parti est une condition pour le renforcer »¹³⁹.

Staline a depuis longtemps mis en évidence le danger du « compromis » et de l'illusion de convaincre les opportunistes par la discussion. Sur cet aspect-là également, il n'est pas possible d'être maoïste et staliniste à la fois:

« La théorie selon laquelle on « peut venir à bout » des éléments opportunistes par une lutte idéologique au sein du parti, selon laquelle on doit « surmonter » ces éléments dans le cadre d'un parti unique, est une théorie pourrie et dangereuse, qui menace de vouer le parti à la paralysie et à un malaise chronique; elle menace de donner le parti en pâture à l'opportunisme;

¹³⁷ Mao Tsé-Toung, « Discours prononcé à la conférence suprême d'Etat », 28-30 janvier 1958, in *Textes 1949-1958*, op. cit., p. 453.

¹³⁸ Mao Tsé-Toung, « La méthode dialectique pour assurer l'unité du parti », in *Oeuvres choisies*, tome V, op. cit., p.558.

¹³⁹ *Connaissance de base du P.C.C.*, op. cit., p. 77.

elle menace de priver le prolétariat de son arme principale dans la lutte contre l'impérialisme »¹⁴⁰.

3) Qui doit diriger : le parti ou les masses?

Nous avons souligné précédemment les analyses de Staline sur le rapport entre le parti et les masses du prolétariat. Mao inverse le rapport et considère que les masses sont généralement en avance sur le parti. Cela le conduit à faire appel à des « mouvements de masses » pour régler les affaires et divergences du parti. Cette tendance anarchiste est ancienne chez Mao, même si c'est dans la révolution culturelle qu'elle connaîtra son expression la plus développée.

La révolution culturelle est la systématisation de deux anciennes idées de Mao: « Ne pas avoir peur des troubles » et « la dénonciation par les masses ». Écoutons Mao, bien avant la révolution culturelle:

En 1958, il déclare:

« Nous devrions diriger les masses, mais actuellement les masses sont plus en avance que nous. Elles osent coller des affiches à grands caractères pour nous critiquer »¹⁴¹

En avril 1957, Mao répond ceci à ceux qui ont peur que la campagne des « cents fleurs » ne débouche sur des troubles:

« Je n'encourage absolument pas le peuple à créer des troubles ni à organiser des associations semant le désordre. On punira toute irruption illégale dans les bureaux. Néanmoins il y aura inévitablement des perturbations et des tendances au sectarisme se manifesteront. Actuellement c'est en dehors du Parti que les esprits sont échauffés. Mais dans peu de temps le Parti sera gagné par le même enthousiasme qui aboutira progressivement à l'effervescence. Craindre et ne pas craindre, être content et ne pas être content, résoudre les problèmes et ne pas les résoudre; ce sont là des phénomènes dialectiques »¹⁴²

La révolution culturelle systématise ces deux principes qui marginalisent le parti communiste. Les « masses » sont appelées à « ne pas craindre les troubles » et à diriger la « révolution culturelle ». Le point 4 de la « décision du comité central du P.C.C. sur la grande révolution culturelle prolétarienne » du 8 août 1966 déclare:

« Dans la grande révolution culturelle prolétarienne, les masses ne peuvent que se libérer par elles-mêmes, et l'on ne peut en aucune façon agir à leur place. Il faut avoir confiance dans les masses, s'appuyer sur elles et respecter leur esprit d'initiative. Il faut rejeter la crainte et ne pas avoir peur des troubles. Le président Mao nous a toujours enseigné qu'une révolution ne peut s'accomplir avec tant d'élégance et de délicatesse, ou avec tant de douceur, d'amabilité, de courtoisie, de retenue et de générosité d'âme. Que les masses s'éduquent dans ce grand mouvement révolutionnaire et opèrent la distinction entre ce qui est juste et ce qui ne l'est pas, entre les façons d'agir correcte et incorrecte! Il faut utiliser pleinement la méthode des journaux muraux en gros caractère et des grands débats pour permettre de larges et francs exposés d'opinions, afin que les masses puissent exprimer leurs vues justes, critiquer les vues erronées et dénoncer tous les génies malfaisants »

¹⁴⁰ Staline, *Des principes du Léninisme*, op. cit., p. 101.

¹⁴¹ Mao Tsé-Toung, « Intervention à la conférence de Chengdu », mars 1958, in *Textes 1949-1958*, op. cit., p. 505.

¹⁴² Mao Tsé-Toung, « Discours à la conférence de Hangzhou du bureau de Shanghai », in *Textes 1949-1958*, op. cit., p. 365.

Cette mobilisation des masses a un objectif précis qui est de résoudre les contradictions internes du parti et de réaliser une épuration de ceux « qui s'engagent dans la voie capitaliste ». Les « masses » en général sont ainsi convoquées pour résoudre les contradictions de « l'avant-garde du prolétariat ». Ainsi le point 3 de la déclaration décline quatre attitudes « des organisations du Parti aux différents échelons » et précise celles qui doivent être la cible de la « révolution » et en particulier la quatrième catégorie:

« Pour certains autres organismes, la direction est contrôlée par des éléments qui se sont infiltrés dans le Parti, détiennent des postes de direction mais s'engagent dans la voie capitaliste. Ces éléments au pouvoir ont extrêmement peur d'être dénoncés par les masses; ils cherchent par conséquent, tous les prétextes pour réprimer le mouvement de masse. Ils recourent aux manœuvres telles que celles qui consistent à détourner les objectifs ou à faire passer pour blanc ce qui est noir, dans l'espoir de conduire le mouvement dans une mauvaise voie (...) »

Le point 5 précise également qu'une des cibles est bien interne au parti:

« Le mouvement en cours vise principalement ceux qui, dans le parti, détiennent des postes de direction et s'engagent dans la voie du capitalisme »

Nous avons souligné précédemment la nécessité pour un parti communiste de se fortifier en s'épurant des éléments opportunistes et instables. Simplement pour les marxistes-léninistes, cette épuration est d'abord l'affaire des communistes. Voici comment les bolchéviks soviétiques et Staline ont procédé dans la lutte contre le contre-révolutionnaire Trotski:

« Mettant à profit d'abord la maladie et puis la mort de Lénine, les ennemis du socialisme essayèrent de faire dévier le Parti de la voie de Lénine, pour préparer ainsi les conditions favorables au rétablissement du capitalisme dans notre pays. Les attaques furent particulièrement furieuses de la part des ennemis mortels du léninisme, Trotski et ses suppôts. Les trotskistes imposèrent au parti une nouvelle discussion. La bataille revêtit un caractère acharné. Staline dénonça le fond politique de l'action trotskiste; il montra que c'était là pour le parti, une question de vie ou de mort. Il cimentait les cadres du Parti et organisa la défaite du trotskisme. En janvier 1924 se réunit la XIII^{ème} conférence du Parti. Elle entendit le rapport de Staline, qui tirait les enseignements de la discussion. La conférence condamna résolument les trotskistes. Ses décisions furent confirmées par le XIII^{ème} Congrès du Parti (mai 1924) et le V^{ème} Congrès de l'Internationale Communiste (été 1924)... Dans les batailles livrées au trotskisme, Staline rallia le parti autour de son comité central et le mobilisa en vue d'une lutte nouvelle pour la victoire du socialisme dans notre pays (souligné par nous) ».¹⁴³

Il n'y a nulle trace dans l'attitude de Staline du moindre « appel aux masses » pour régler un combat concernant d'abord l'avant-garde du prolétariat de l'U.R.S.S. et du monde. Ce n'est qu'après ces condamnations que Trotski fut exclu du parti. L'aspect public de la polémique se fit à partir d'une explication des positions des opposants et des dangers qu'elles faisaient courir au parti et au socialisme. La même démarche léniniste eut également lieu à propos de la « déviation de droite ». Les textes de Staline au cours de ces polémiques permirent d'abord aux membres du parti et ensuite aux peuples de l'Union Soviétique de comprendre les enjeux des combats qui avaient eu lieu au sein du parti. Ces textes sont les suivants: « Des principes du léninisme »; « La révolution d'Octobre et la tactique des communistes russes »; « Les questions du léninisme »; « Du danger de droite dans le P.C. (b) de l'U.R.S.S. »; « De la déviation de droite dans le P.C.(b) de l'U.R.S.S ». Nous cherchons encore aujourd'hui les textes de Mao montrant les enjeux de la

¹⁴³ Staline, *Essai biographique*, éditions en langues étrangères, Moscou, 1946, p. 39.

lutte enclenchée lors de la « révolution culturelle ». Nous ne trouvons que des formules générales sur la « bourgeoisie infiltrée dans le parti ».

La méthode de Staline est celle du marxisme-léninisme s'appuyant sur l'avant-garde que constitue le parti. Celle de Mao est celle de l'anarchisme s'appuyant sur la « révolte » étudiante et aboutissant à la mise en place de nouvelles organisations (les gardes rouges) contournant le parti. Dans la lutte contre les ennemis de la révolution, le choix entre Staline et Mao est également incontournable. On ne peut pas se réclamer des deux sur cette question.

CONCLUSION :

Dans le domaine de la conception du parti du prolétariat, Mao a aussi prétendu développer le marxisme-léninisme. Sur cet aspect également, il a contribué à renforcer les critiques adressées à Staline. Ainsi il prétend mensongèrement que Staline a sous-estimé l'intensification de la lutte des classes sous le socialisme et les maoïstes diffuseront le mythe d'un Mao ayant développé la théorie et la pratique de la lutte des classes sous le socialisme. Mao confond ici la théorie de Staline sur la disparition des classes antagonistes après l'élimination de la dernière classe exploiteuse que sont les koulaks, avec l'affirmation de la disparition de la lutte des classes. En fait, Mao ne croit pas en la possibilité de faire disparaître les classes antagonistes. Fidèle à la vieille conception idéaliste de la philosophie chinoise ancienne, il considère que le bon et le mauvais, le juste et l'injuste, la bourgeoisie et le prolétariat, etc., seront toujours en opposition dans le cadre d'une histoire cyclique.

De la même façon, il considère que les contradictions de classes se reflètent telles quelles dans le parti du prolétariat. Il en découle l'affirmation de l'inévitabilité de la présence de la bourgeoisie dans le parti. Staline a toujours appelé à la vigilance et à rechercher les raisons de l'apparition et du développement de telle ou telle idée bourgeoise à tel ou tel moment de la lutte des classes, afin de l'éradiquer et d'immuniser le parti contre son retour. Mao prétend lui de manière systématique que la bourgeoisie est toujours présente. Il s'agirait d'une loi incontournable. Ici aussi, nous percevons les influences de « l'éternel retour des choses » de la doctrine de Confucius.

Tant qu'existe l'encerclement capitaliste (même après la disparition sur la scène nationale des classes antagonistes) existe toujours la possibilité de développement du révisionnisme. Mais le parti du prolétariat n'est pas impuissant face à ces tendances. Plus ses membres sont éduqués dans le marxisme-léninisme, plus ils sont ancrés dans la classe ouvrière, plus ils ont tiré les leçons des déviations du passé, moins ils sont infiltrables par l'idéologie bourgeoise.

Pour que ce combat contre le révisionnisme soit possible, encore faut-il que le parti ne regroupe que l'avant-garde de la classe ouvrière. C'est ce qu'ont toujours développés Lénine et Staline dans la formule toujours d'actualité: « Le parti se renforce en s'épurant de ses éléments opportunistes ». Mao développe lui un tout autre point de vue. Il considère que la « rééducation » des opportunistes est toujours possible de la même façon que la conversion de la « bourgeoisie nationale » au socialisme est selon lui possible. La théorie du parti de masse développée par Mao s'oppose à celle de Lénine et Staline du parti d'avant-garde. En fait, le parti de Mao ressemble étrangement à un front dans lequel s'opposent et s'unissent les différentes classes sociales et leurs idéologies. Le parti ne serait ainsi que la société en miniature.

La théorie de la « lutte entre les lignes » est la systématisation théorique de cette approche maoïste du parti comme photocopie réduite de la société. Il convient donc pour Mao de laisser les contradictions se développer au sein du parti, de laisser les idées erronées se systématiser en ligne politique pour pouvoir les combattre. Sur cet aspect aussi, nous sommes à l'opposé du marxisme-léninisme qui appelle à un combat sans merci contre les déviations dès leurs apparitions.

Avec une telle conception du parti, il est logique que Mao préfère les « masses » au parti, débouchant ainsi sur des pratiques de type anarchiste comme pendant la révolution culturelle par exemple. Au cours de celle-ci, Mao a contourné les organisations du parti pour en appeler directement aux « masses », c'est à dire en l'occurrence à la jeunesse. Le prolétariat comme force dirigeante était alors remplacé par les « gardes rouges » comme force dirigeante. Ce n'est pas un hasard si la révolte petite-bourgeoise de mai 68 a pu se trouver des ressemblances avec la révolution culturelle chinoise.

Tant que nous resterons attirés vers ce révolutionnarisme petit-bourgeois, nous n'arriverons pas à saisir les méthodes longues et difficiles de la conquête de l'avant-garde ouvrière des grands centres industriels sans laquelle aucun parti communiste ni aucune révolution n'est possible. Les dégâts du maoïsme sont énormes sur cet aspect.

CHAPITRE 5 :

DEUX CAMPS OU TROIS MONDES ?

Dans le domaine international également, Mao aime le chiffre trois. Avec sa théorie des « zones intermédiaires » puis celle « des trois mondes », il finira par faire de la Chine une alliée des U.S.A., qui soutiendra les pires dictateurs, appuiera les fascistes-intégristes afghans en les présentant comme des « résistants » et diffusera le concept antiscientifique de « social-impérialisme » pour caractériser l'U.R.S.S.

1) La théorie de la zone intermédiaire :

La théorie de la zone intermédiaire consiste à considérer que le monde est divisé en trois catégories: les Etats-Unis, l'Union Soviétique et le reste du monde. Dans un entretien avec la journaliste Anna Louise Strong d'août 1946, Mao développe pour la première fois ce mode d'analyse de la situation mondiale qui restera ensuite une constante des analyses des maoïstes. Mao répond ici à la question de l'éventualité d'une guerre des Etats-Unis contre l'U.R.S.S.:

« Une zone très vaste englobant de nombreux pays capitalistes, coloniaux et semi-coloniaux en Europe, en Asie et en Afrique sépare les Etats-Unis de l'Union Soviétique. Avant que les réactionnaires américains n'aient assujéti ces pays, une attaque contre l'Union Soviétique est hors de question. (...) A mon avis, le peuple américain et les peuples de tous les pays menacés par l'agression américaine doivent s'unir et lutter contre les attaques des réactionnaires américains et de leurs laquais dans ces pays. Seule la victoire remportée dans cette lutte permettra d'éviter une troisième guerre mondiale; sinon celle-ci sera inévitable »¹⁴⁴.

Nous avons en germe dans cette analyse les éléments clefs qui seront développés dans la fameuse « théorie des 3 mondes ». La suprématie des Etats-Unis issue de la seconde guerre mondiale amène Mao à se focaliser sur le seul impérialisme américain. Les autres impérialismes sont situés dans la « zone intermédiaire » au même titre que les pays coloniaux et semi-coloniaux qu'ils oppriment. Logiquement, l'analyse de Mao conduit à l'appel à constituer un « front uni mondial anti-américain » regroupant l'Union Soviétique et les pays de la zone intermédiaire. Enfin, l'analyse de Mao regroupe dans la même zone intermédiaire les pays de démocratie populaire de l'Est et les pays impérialistes d'Europe.

Le P.C.C. précisera son analyse dans un article de Lu Ting-Yi en janvier 1947, dans l'organe officiel du P.C.C., le « Yenan Emancipation Daily ». Voici comment l'article présente le système des contradictions mondiales:

« Le deuxième point fondamental: la lutte entre les forces de la démocratie et les forces anti-démocratiques s'étendra sur la plus grande partie du monde. C'est à dire que, dans le monde, il y a l'Union Soviétique socialiste où, depuis longtemps il n'y a pas eu de forces anti-démocratiques et donc, pas de lutte interne entre démocratie et anti-démocratie. Les autres

¹⁴⁴ Mao Tsé-Toung, « Entretien avec Anna Louise Strong », *Oeuvres Choiesies*, tome IV, op. cit., pp. 99-100.

endroits du monde, à part l'Union Soviétique — c'est à dire, l'ensemble du monde capitaliste — sont pleins de luttes entre démocratie et anti-démocratie. Ainsi, à la suite de la Deuxième guerre mondiale, la contradiction dominante dans le monde politique actuel est celle entre les forces démocratiques et anti-démocratiques, et non pas celle entre le monde capitaliste et l'Union Soviétique, et de même, non pas celle entre l'Union Soviétique et les Etats-Unis. Pour être plus concret, les contradictions dominantes dans le monde, à présent, sont la contradiction entre le peuple américain et les réactionnaires américains, la contradiction anglo-américaine, et la contradiction sino-américaine. La propagande démagogique des réactionnaires en Chine et à l'étranger est ainsi balayée à fond, de sorte que toutes les personnes de bon cœur ne seront pas égarées par elle. Une propagande dogmatique dirait que la contradiction dominante d'aujourd'hui dans le monde actuel est celle entre pays capitalistes et socialistes, que la contradiction soviéto-américaine est dominante tandis que les contradictions anglo-américaine et sino-américaine sont secondaires, que les pays socialistes et capitalistes ne peuvent pas coopérer pacifiquement, que la guerre soviéto-américaine est inévitable, etc. »¹⁴⁵.

Pour le P.C.C., la propagande anti-soviétique des américains n'est qu'un « rideau de fumée » visant à endormir la vigilance des autres pays qui eux sont véritablement menacés par l'impérialisme américain. De même, le danger d'une troisième guerre mondiale est inexistant et l'évoquer, c'est participer à la propagande américaine:

« Pour cette raison, nous ne devons pas être égarés par le rideau de fumée des impérialistes américains, et en arriver à perdre notre capacité de jugement et à devenir la proie de la propagande démagogique disant que la dite « contradiction soviéto-américaine » est la « contradiction dominante dans le monde », que la « troisième guerre mondiale est inévitable », etc. La seule voie correcte et le devoir de toute personne dans notre camp de démocratie, est d'éliminer résolument le rideau de fumée et d'appeler chacun- parmi le peuple américain et les peuples des divers pays capitalistes, colonies et semi-colonies- à se soulever et à reconnaître clairement l'ennemi, à se sauver lui-même de la destruction, et à s'opposer à l'attaque et à l'agression des impérialistes américains »¹⁴⁶.

Avec ce type d'analyse, le P.C.C. ne peut que conclure à la nécessité d'un front uni mondial anti-américain qui se décline dans chacun des pays par des fronts nationaux anti-américains:

« Les peuples des Etats-Unis et des divers pays capitalistes, des colonies et des pays semi-coloniaux doivent aussi agir tous ensemble pour former un front uni mondial contre l'impérialisme américain et les réactionnaires dans tous les pays. Ce front uni mondial, cette armée colossale comprenant bien plus d'un milliard de personnes, est précisément la puissance démocratique mondiale. (...). Ce front uni mondial va sans doute avoir la sympathie de l'Union Soviétique. (...). A l'intérieur de chaque pays capitaliste, chaque colonie et chaque pays semi-colonial, il y aura aussi des fronts unis extrêmement larges, comme en Chine, contre les impérialistes américains et contre les réactionnaires en Chine »¹⁴⁷.

L'analyse du P.C.C. élimine tout simplement la lutte des classes dans les pays impérialistes de la « zone intermédiaire » et la lutte de libération des colonies et semi-colonies. Il appelle dans chaque pays à un front uni allant du prolétariat à la bourgeoisie, à l'exception des « réactionnaires », c'est à dire à l'exception de la fraction de la bourgeoisie vendue aux américains. Il élimine l'Union Soviétique de ce front uni mondial (Elle ne fera que donner sa « sympathie »). Le P.C.C., qui aime décidément bien les fronts, tente de généraliser à l'échelle

¹⁴⁵ Lu Ting-Yi, « La situation internationale d'après guerre », in *Bulletin international*, n° 37 de janvier 1981, p. 14.

¹⁴⁶ Idem, p. 17.

¹⁴⁷ Idem, p. 21.

mondiale ce qu'il fait en Chine par son alliance avec la « bourgeoisie nationale ». Nous sommes en présence d'une analyse anti-marxiste du début à la fin.

A la même période, l'Union Soviétique et Staline prenaient l'initiative de constituer le Kominform. André Jdanov y présente en septembre 1947 une analyse de la situation mondiale entièrement différente de celle du P.C.C. Il commence par montrer que le danger de guerre contre l'Union Soviétique n'est pas un « rideau de fumée ». Si les Américains visent bien à la domination mondiale, ils ont en face d'eux non pas un vague « camp démocratique » mais des forces précises: l'U.R.S.S., les démocraties populaires, le mouvement ouvrier de tous les pays, les forces anti-impérialistes de libération de tous les pays. Écoutons cette analyse:

*« Mais sur le chemin de leurs aspirations à la domination mondiale, les Etats-Unis se heurtent à l'U.R.S.S. avec son influence internationale croissante, comme au bastion de la politique anti-impérialiste et antifasciste, aux pays de la nouvelle démocratie qui ont échappé au contrôle de l'impérialisme anglo-américain, aux ouvriers de tous les pays, y compris les ouvriers de l'Amérique même, qui ne veulent pas de nouvelle guerre de domination au profit de leurs propres oppresseurs. C'est pourquoi le nouveau cours expansionniste et réactionnaire de la politique des Etats-Unis vise à la lutte contre l'U.R.S.S., contre les pays de la nouvelle démocratie, contre le mouvement ouvrier de tous les pays, contre le mouvement ouvrier aux Etats-Unis, contre les forces anti-impérialistes de libération dans tous les pays. Les réactionnaires américains, inquiets des succès du socialisme en U.R.S.S., des succès des pays de la nouvelle démocratie et de la croissance du mouvement ouvrier et démocratique dans tous les pays du monde entier, après la guerre, sont enclins à se fixer comme tâche celle de « sauver » le système capitaliste du communisme ».*¹⁴⁸

Jdanov poursuit en dégagant l'existence de « deux camps » mais qui sont sensiblement différents des « deux forces » proposées par le P.C.C. Si les termes démocratique et anti-démocratique sont utilisés, c'est en les précisant par d'autres: impérialiste-anti-impérialiste. Jdanov ne fait bien entendu aucune mention de la fameuse « zone intermédiaire ». Il inclut l'U.R.S.S. dans le camp anti-impérialiste. Il précise enfin les forces sociales et politiques du camp anti-impérialiste: le mouvement ouvrier, le mouvement de libération nationale, les partis communistes. Nous sommes à l'antipode du concept vague de « peuple » qu'utilise le P.C.C. dans son analyse:

« Plus nous nous éloignons de la fin de la guerre, et plus nettement apparaissent les deux principales directions de la politique internationale de l'après-guerre, correspondant à la disposition en deux camps principaux des forces politiques qui opèrent sur l'arène mondiale: le camp impérialiste et antidémocratique d'une part, et, d'autre part, le camp anti-impérialiste et démocratique. Les Etats-Unis sont la principale force dirigeante du camp impérialiste. L'Angleterre et la France sont unies aux Etats-Unis. (...). Le camp impérialiste est soutenu aussi par des Etats possesseurs de colonies, tels que la Belgique et la Hollande, et par des pays au régime réactionnaire antidémocratique, tel que la Turquie et la Grèce, ainsi que par des pays dépendants politiquement et économiquement des Etats-Unis, tels que le Proche-Orient, l'Amérique du Sud, la Chine. Le but principal du camp impérialiste consiste à renforcer l'impérialisme, à préparer une nouvelle guerre impérialiste, à lutter contre le socialisme et la démocratie et à soutenir partout les régimes et mouvements profascistes réactionnaires et antidémocratiques. (...).

Les forces anti-impérialistes et anti-fascistes forment l'autre camp. L'U.R.S.S. et les pays de la nouvelle démocratie en sont le fondement. Les pays qui ont rompu avec l'impérialisme et qui se sont engagés dans la voie du développement démocratique, tels que la Roumanie, la Hongrie, la Finlande en font partie. Au camp anti-impérialiste adhèrent l'Indonésie, le Vietnam, l'Inde;

¹⁴⁸ A. Jdanov, *Rapport sur la situation internationale, septembre 1947*, Editions Norman Bethune, Paris 1973, p.7.

l’Egypte et la Syrie y apportent leurs sympathies. Le camp anti-impérialiste s’appuie dans tous les pays sur le mouvement ouvrier et démocratique, sur les Partis Communistes frères, sur les combattants du mouvement de libération dans les pays coloniaux et dépendants, sur toutes les forces progressistes et démocratiques qui existent dans chaque pays. Le but de ce camp consiste à lutter contre les menaces de nouvelles guerres et d’expansion impérialiste, pour l’affermissement de la démocratie et pour l’extirpation des restes du fascisme »¹⁴⁹

Le rapport de Jdanov débouche sur des conclusions fondamentalement différentes de celles du P.C.C. La première conclusion est de souligner l’importance d’une coordination de l’action des partis communistes en Europe. Ce sont en effet à eux qu’incombe la tâche historique de diriger la résistance aux plans américains visant à imposer son hégémonie en Europe et ainsi à encercler l’Union Soviétique. Jdanov ne parle à aucun moment de « front » mais indique à de nombreuses reprises la responsabilité et le rôle dirigeant que doivent avoir les partis communistes:

« Pourtant, dans la situation actuelle des Partis communistes, il y a aussi des faiblesses propres. Certains camarades avaient considéré la dissolution du Komintern comme signifiant la liquidation de toutes les liaisons, de tout contact entre les Partis communistes frères. Or, comme l’expérience l’a démontré, une pareille séparation des Partis communistes n’est pas juste, mais nuisible et foncièrement contre nature. Le mouvement communiste se développe dans les cadres nationaux, mais en même temps, il est placé devant des tâches et des intérêts communs aux Partis communistes des différents pays »¹⁵⁰.

Les Partis qui sont ici critiqués sont le P.C.F. et le P.C.I. Le Kominform leur reprochera d’avoir eu une position trop suiviste et opportuniste vis à vis de « leur » bourgeoisie. Il critiquera également le P.C.F. sur ses positions concernant les colonies françaises. La deuxième conclusion est l’appel aux partis communistes à prendre la tête de la lutte anti-impérialiste:

« C’est pourquoi les Partis communistes doivent se mettre à la tête de la résistance dans tous les domaines — gouvernemental, économique et idéologique — aux plans impérialistes d’expansion et d’agression. Ils doivent serrer leurs rangs, unir leurs efforts sur la base d’une plate-forme anti-impérialiste et démocratique commune, et rallier autour d’eux toutes les forces démocratiques et patriotiques du peuple »¹⁵¹.

Soulignons enfin la position sur le danger d’une nouvelle guerre mondiale. Celui-ci est bien réel contrairement à ce qu’affirment les Chinois. Tant qu’existera l’impérialisme, il enfantera la guerre comme l’ont montré Lénine et Staline. Simplement, le déclenchement ou non d’une guerre donnée dépend du rapport des forces du moment:

« Il importe de considérer qu’il y a très loin du désir des impérialistes de déclencher une nouvelle guerre à la possibilité d’organiser une telle guerre. Les peuples du monde entier ne veulent pas la guerre. Les forces attachées à la paix sont si grandes qu’il suffirait qu’elles fassent preuve de ténacité et de fermeté dans la lutte pour la défense de la paix pour que les plans des agresseurs subissent un fiasco total »¹⁵².

2) De la lettre en 25 points à la théorie des 3 mondes :

¹⁴⁹ Idem p. 9-10.

¹⁵⁰ Idem, p. 29.

¹⁵¹ Idem, p. 31.

¹⁵² Idem, p. 30.

La lettre en 25 points, présentée comme un exemple de la rupture radicale avec le révisionnisme krouchtchévien, maintient les mêmes erreurs et déviations du P.C.C. Elle continue à défendre une conception non marxiste de l'impérialisme et des guerres, à maintenir le concept antiscientifique de « zone intermédiaire », à défendre les alliances opportunistes de classe au nom du « front uni antiaméricain ».

a) La lettre en 25 points :

Le 14 juin 1963, le P.C.C. envoie une lettre au comité central du Parti Communiste de l'Union Soviétique intitulée « Propositions concernant la ligne générale du mouvement communiste international ». Il réaffirme sa théorie de la « zone intermédiaire » et tente de la justifier en faisant un parallèle avec la seconde guerre mondiale. Sans aucune analyse sérieuse, le PCC considère que les Etats-Unis étant les « nouveaux fascistes », il convient d'appliquer contre eux la même tactique que celle proposée par le VII^{ème} Congrès de l'I.C., c'est à dire la tactique des Fronts populaires antifascistes:

« Mettant à profit la situation née après la Seconde guerre mondiale et ayant pris la relève des fascistes allemands, italiens et japonais, les impérialistes américains essaient d'établir un immense empire mondial sans précédent dans l'histoire. Leur objectif stratégique a toujours été d'envahir et de dominer la zone intermédiaire située entre les Etats-Unis et le camp socialiste, d'étouffer la révolution des peuples et nations opprimés, de passer à la destruction des pays socialistes, et, par là, de placer tous les peuples, tous les pays du monde, y compris les alliés des Etats-Unis, sous la servitude et la domination du capital monopoleur américain »¹⁵³

Tous les « peuples et pays » auraient donc un ennemi principal commun qui serait l'impérialisme américain. Comme à l'époque du combat anti-nazi, ils devaient donc s'unir contre l'ennemi commun:

« Ainsi, les impérialistes américains se sont mis en opposition avec les peuples du monde entier et se trouvent encerclés par eux. Il est nécessaire et possible pour le prolétariat mondial d'unir toutes les forces susceptibles d'être unies, de mettre à profit les contradictions internes de l'ennemi et de créer le front uni le plus large contre l'impérialisme américain et ses laquais »¹⁵⁴.

S'adressant au mouvement communiste international, le discours du P.C.C. se radicalise comme on le voit. Le prolétariat apparaît dans le discours, mais c'est pour lui demander de considérer l'impérialisme américain comme l'ennemi principal partout dans le monde. Encore une fois, il est demandé une alliance avec « sa bourgeoisie nationale » contre l'ennemi principal américain. Dans un pays comme la France, il fallait donc s'unir avec De Gaulle du fait de son opposition aux U.S.A.:

« Le département d'Etat américain a lancé une campagne anti-française avec l'intention évidente de faire disparaître De Gaulle. Durant les élections, les Etats-Unis ont également apporté un soutien énergique au candidat présidentiel pro-américain (Mitterrand, NDLR). Néanmoins, De Gaulle fut réélu au grand regret de Washington »¹⁵⁵.

Il se trouva effectivement de soi-disant « marxistes-léninistes » qui firent campagne pour appeler à voter De Gaulle. Le **Centre marxiste-léniniste de France (CMLF)** de Claude Beaulieu soutint

¹⁵³ « Propositions concernant la ligne générale du mouvement communiste international », in *Débat sur la ligne générale du M.C.I.*, op. cit., p. 11-12.

¹⁵⁴ Idem, p. 12.

¹⁵⁵ Agence Chine Nouvelle du 2 janvier 1966, in *Bulletin international* n° 2, janvier 1977. La précision sur François Mitterrand est du *Bulletin international*.

ainsi De Gaulle en qui il voyait un « défenseur de la souveraineté nationale ». Il se prononçait alors pour une ligne de front uni national avec De Gaulle. Aux élections du 10 décembre 1965, il appela en conséquence à voter De Gaulle.

b) La zone des tempêtes :

La lettre en 25 points propose également une analyse en apparence correcte des contradictions mondiales, mais c'est pour ensuite les réduire à une seule, celle entre les nations opprimées et l'impérialisme:

« Quelles sont les contradictions fondamentales du monde contemporain? Les marxistes-léninistes ont toujours estimé qu'elles sont les suivantes: Contradiction entre le camp socialiste et le camp impérialiste; Contradiction entre le prolétariat et la bourgeoisie au sein des pays capitalistes; Contradiction entre les nations opprimées et l'impérialisme; Contradiction entre pays impérialistes, entre groupes monopolistes. (...). C'est dans les vastes régions d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine que convergent les différentes contradictions du monde contemporain, que la domination impérialiste est la plus faible, et elles constituent aujourd'hui la principale zone des tempêtes de la révolution mondiale qui assène des coups directs à l'impérialisme »¹⁵⁶.

La contradiction principale n'est plus la lutte entre le prolétariat et la bourgeoisie et, à l'échelle internationale, la lutte entre le camp socialiste et le camp impérialiste, mais devient la lutte entre les nations opprimées et l'impérialisme. Nous sommes à l'antipode de l'analyse léniniste qui considère que la question des droits des nations est une partie de la question générale de la révolution prolétarienne. Voici ce que disait Staline à ce propos:

« La question se pose ainsi: les possibilités révolutionnaires du mouvement de libération des pays opprimés sont-elles, oui ou non, déjà épuisées? Et si elles ne le sont pas, y a-t-il espoir, y a-t-il une raison d'utiliser ces possibilités pour la révolution prolétarienne, de transformer les pays dépendants et coloniaux, de réserver de la bourgeoisie impérialiste en réserve du prolétariat révolutionnaire, d'en faire l'allié de ce dernier? A cette question, le léninisme répond par l'affirmative, c'est à dire qu'il reconnaît l'existence, dans le mouvement de libération nationale des pays opprimés, d'aptitudes révolutionnaires, et il juge possible de les utiliser en vue du renversement de l'ennemi commun, en vue du renversement de l'impérialisme. (...). De là la nécessité pour le prolétariat des nations « dominantes » de prêter un soutien résolu et actif au mouvement de libération nationale des peuples opprimés et dépendants. Cela ne signifie évidemment pas que le prolétariat doit soutenir tout mouvement national, toujours et partout. Dans chaque cas particulier et concret, il s'agit d'appuyer ceux des mouvements nationaux qui tendent à affaiblir, à renverser l'impérialisme, et non à le maintenir et à le consolider. Il est des cas où les mouvements nationaux de certains pays opprimés entrent en conflit avec les intérêts du développement du mouvement prolétarien. Il va de soi que, dans ces cas là, on ne saurait parler de soutien. La question des droits des nations n'est pas une question isolée et se suffisant à elle-même; c'est une partie de la question générale de la révolution prolétarienne, subordonnée à l'ensemble et demandant à être examinée du point de vue de l'ensemble »¹⁵⁷.

La thèse de la « zone des tempêtes » est une illustration de la fameuse théorie de Mao du « déplacement » des contradictions et des aspects des contradictions. Comme pour la paysannerie qui d'alliée devient force dirigeante, le mouvement de libération nationale passe du caractère

¹⁵⁶ Contribution concernant la ligne générale du M.C.I., op. cit. pp. 7 à 13.

¹⁵⁷ Staline, « Des principes du Léninisme », in *Oeuvres Choisies*, op. cit., pp. 69-70.

d'allié à celui de « zone des tempêtes ». Cela conduira le P.C.C à soutenir les Mobutu, Pinochet et consort. Il les conduira à soutenir les intégristes d'Afghanistan, dénommés « résistants afghans », contre l'Union Soviétique. Il conduit aujourd'hui, lors de l'agression de l'OTAN impérialiste contre la Yougoslavie, le journal maoïste français « Partisan » à soutenir la prétendue « juste lutte du peuple kossovar ».

Dans les théories de la « zone intermédiaire » et dans celle de la « zone des tempêtes », deux contradictions disparaissent: la contradiction entre la bourgeoisie et le prolétariat et la contradiction entre le camp socialiste et le camp impérialiste. En Chine également, considérer que la « bourgeoisie nationale » peut construire le socialisme, comme nous l'avons montré dans un chapitre précédent, conduit à éliminer la contradiction entre bourgeoisie et prolétariat chinois.

c) La théorie de la ville et de la campagne mondiale :

Pour argumenter son « déplacement » des contradictions, le P.C.C. va faire ressurgir la vieille théorie de Boukharine sur la ville et la campagne mondiale. En Chine, la thèse de « l'encercllement des villes par la campagne » a servi à justifier l'abandon de l'action prioritaire en direction du prolétariat après 1935. Écoutons Lin Biao à ce sujet:

« Seule la campagne est le monde sans fin où les révolutionnaires peuvent agir en toute liberté. Seule la campagne est la base révolutionnaire à partir de laquelle les révolutionnaires peuvent diriger leurs pas vers la victoire finale. Aussi la théorie du camarade Mao Tsé-Toung sur l'établissement de bases révolutionnaires dans les régions rurales et l'encercllement des villes par la campagne attire-t-elle de plus en plus l'attention des peuples de ces continents. Si l'on prend le monde dans son ensemble, l'Amérique du Nord et l'Europe occidentale peuvent être tenues pour ses « villes » et l'Asie, l'Afrique, l'Amérique latine en seraient la « campagne ». (...). Dans un certain sens, la révolution mondiale connaît aujourd'hui une situation qui voit les villes encerclées par la campagne. Finalement, c'est de la lutte révolutionnaire des peuples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, où vit l'écrasante majorité de la population mondiale, que dépend la cause révolutionnaire mondiale »¹⁵⁸.

Cette thèse n'est pas nouvelle. Boukharine, chargé par la commission exécutive de proposer un « projet de programme de l'I.C. » pour le VI^{ème} congrès, la développe déjà. L'objectif du projet était de susciter un large débat pour préparer l'adoption d'un programme mondial au VI^{ème} congrès. Sa publication ne vaut donc pas approbation par l'I.C. de l'ensemble des thèses contenues dans le document. Voici comment la commission du programme du Comité Exécutif de l'I.C. présente le projet:

« En publiant ce projet de programme, la commission, se conformant aux décisions du C.E. de l'I.C., invite tous les camarades à répondre par des articles de critique, des remarques, des propositions concrètes. (...). La question du programme sera une des questions centrales du VI^{ème} congrès. Il est nécessaire que l'I.C. reçoive suffisamment de matériaux pour l'examen de cette question au congrès. C'est pourquoi la commission invite tous les camarades à entreprendre une discussion fructueuse sur ce programme »¹⁵⁹.

Voici ce que Boukharine écrit à propos de la ville et de la campagne mondiale:

¹⁵⁸ Lin Biao, *Vive la victorieuse guerre du peuple*, Editions en langues étrangères, Pékin, 1966, p. 51.

¹⁵⁹ *Projet de Programme de l'Internationale Communiste*, Bureau d'éditions, Paris, Supplément de *l'Internationale Communiste* n° 13 (15 juin 1928), reproduit par les Editions Norman Bethune.

« Au point de vue de la lutte contre l'impérialisme, et de la conquête du pouvoir par la classe ouvrière, les révolutions coloniales et les mouvements d'affranchissement nationaux jouent un rôle considérable. L'importance des colonies et des semi-colonies dans la période transitoire résulte également du fait que, par rapport aux pays industriels qui sont en quelques sortes l'agglomération urbaine mondiale, elles représentent la campagne mondiale »¹⁶⁰.

Ce qui disparaît dans cette formulation de Boukharine, c'est le rôle du prolétariat des colonies et semi-colonies, même s'il est largement minoritaire au regard de la grande masse de la paysannerie. La thèse fut critiquée par plusieurs délégués venant justement de ce type de pays. Voici ce que dit le délégué du P.C. d'Afrique du Sud:

« J'ai lu le projet de programme de l'Internationale Communiste; il déclare qu'il y a deux forces révolutionnaires essentielles: le « prolétariat » des métropoles et les « masses » des colonies. Je proteste contre cette distinction rudimentaire. Nos ouvriers ne sont plus seulement des « masses », ils sont des prolétaires, au même titre que ceux des autres continents. Le projet de programme n'assigne aux colonies que le devoir de se révolter contre l'impérialisme. (...). Ni le projet de programme ni le discours du camarade Boukharine ne parlent du prolétariat des colonies comme tel, ni de sa force de classe. En tant que classe, on les condamne à l'inactivité »¹⁶¹.

La critique du délégué d'Afrique du Sud est juste. La thèse de Boukharine, reprise par le P.C.C., est une négation du rôle du prolétariat dans les révolutions coloniales et semi-coloniales.

Le VI^{ème} congrès a développé une autre thèse disant que même si l'impérialisme limite le développement des forces productives dans les colonies et les semi-colonies, seul le prolétariat pouvait conduire la révolution à une victoire complète. Il restait en cela conforme avec la théorie staliniste de la révolution coloniale. Voici comment un article intitulé « La théorie staliniste de la révolution coloniale et du mouvement de libération nationale en Afrique australe et tropicale », publié à l'occasion du 70^e anniversaire de la naissance de Staline, s'exprime sur cette question:

« Le camarade Staline nous avait prévenu et les 25 dernières années ont entièrement prouvé que la victoire complète et finale de la révolution coloniale est possible seulement lorsque le rôle dirigeant appartient au prolétariat. Les organisations et les partis nationalistes petits-bourgeois ont démontré eux-mêmes qu'ils sont incapables de soutenir la cause de la libération nationale. Ils sont enclins à se restreindre aux réformes constitutionnelles, à gagner la démocratie bourgeoise formelle qui n'assure pas une rupture et ne peut assurer une rupture complète avec le système impérialiste, une indépendance réelle et non formelle »¹⁶².

d) La théorie des superpuissances :

Pour justifier son alliance avec les pays impérialistes de la « zone intermédiaire », le P.C.C. va développer le concept antimarxiste de « superpuissance ». Appelant d'abord avec ce vocable les Etats-Unis, il l'étendra par la suite à l'U.R.S.S.. Appelant d'abord à un front uni contre la superpuissance américaine, il proposera ensuite un front contre les deux superpuissances, pour terminer par une alliance avec les Américains contre « la superpuissance la plus agressive: l'U.R.S.S ». Voici par exemple ce qui est dit en 1971 pour caractériser l'Union Soviétique et les U.S.A.:

¹⁶⁰ Idem, p. 29.

¹⁶¹ *La Correspondance Internationale*, 1928, n° 75, p. 48, cité in *Bulletin international*, n° 16, avril 1979.

¹⁶² «The Stalinist Theory of Colonial Revolution in Tropical and Southern Africa», *Sovietskaya etnografija*, n°1, 1950.

« Les deux superpuissances, les Etats-Unis et l'Union Soviétique, collaborent tout en se disputant et intensifiant l'expansion de leurs forces d'agression dans la vaste zone intermédiaire dans la vaine tentative de se repartager le monde, ce qui a poussé les peuples du monde à s'unir pour les combattre. Les pays petits et moyens s'unissent pour s'opposer à la politique d'hégémonie des superpuissances, cette tendance devient chaque jour plus puissante. Les peuples veulent la révolution, les nations la libération et les pays l'indépendance, ce qui est devenu un courant historique irréversible »¹⁶³.

Le concept de superpuissance divise les différents impérialismes en deux catégories uniquement à partir du rapport de force à un moment donné. Il y aurait donc deux types d'impérialismes: les uns « super » et plus dangereux et les autres non « super » et moins dangereux. A part la ou les superpuissances, les autres impérialismes devraient s'entendre entre eux et s'unir avec les autres pays de la « zone des tempêtes ». Nous sommes ici à l'antipode de l'analyse marxiste-léniniste. Nous sommes plus précisément dans une nouvelle version de « l'ultra-impérialisme » de Kautsky. Lénine a en effet montré il y a longtemps que le cœur de cette thèse est la sous-estimation des contradictions entre l'ensemble des puissances impérialistes. L'hégémonie à un moment donné d'une ou de plusieurs puissances impérialistes est forcément remise en cause par les autres du fait de la loi du développement inégal. La différence entre Kautsky et le P.C.C. est que le premier étend son analyse à l'ensemble des puissances impérialistes, alors que le P.C.C. la limite aux impérialismes dit « secondaires » dans un premier temps, à ceux-ci plus les U.S.A ensuite. Voici ce que souligne Lénine contre Kautsky:

« L'atténuation par Kautsky des contradictions les plus profondes de l'impérialisme, atténuation qui conduit inévitablement à farder l'impérialisme, n'est pas sans influencer également sur la critique que fait cet auteur des caractères politiques de ce dernier. L'impérialisme est l'époque du capital financier et des monopoles, qui provoquent partout des tendances à la domination et non à la liberté. Réaction sur toute la ligne, quel que soit le régime politique, aggravation extrême des antagonismes dans ce domaine également: tel est le résultat de ces tendances. De même se renforcent particulièrement l'oppression nationale et la tendance aux annexions, c'est à dire à la violation de l'indépendance nationale (...). Pour bien mesurer le sens de cette « déviation intellectuelle » de Kautsky, prenons un exemple. Supposons qu'un Japonais condamne l'annexion des Philippines par les Américains. Se trouvera-t-il beaucoup de gens pour croire qu'il est mû par l'hostilité aux annexions en général, et non par le désir d'annexer lui-même les Philippines? Et ne devra-t-on pas reconnaître que l'on ne peut considérer comme sincère et politiquement loyale la « lutte » du Japonais contre les annexions que s'il se dresse contre l'annexion de la Corée par le Japon et réclame pour elle la liberté de séparation d'avec le Japon »¹⁶⁴.

Malgré ces leçons datant de 1916, le P.C.C. s'évertua longtemps à appeler à une union des « peuples, nations et pays de la zone intermédiaire » contre les superpuissances, c'est à dire à une union entre opprimés et oppresseurs.

Le concept de superpuissance est, on le saisit, un concept antiléniniste.

e) La théorie du social-impérialisme :

¹⁶³ Article « Célébrons le 1er août, Fête de l'Armée populaire de Libération de Chine », Editions en langues étrangères, Pékin, 1971, cité in *Bulletin international* n° 4, avril 1978, p. 22.

¹⁶⁴ Lénine, « L'Impérialisme stade suprême du capitalisme », Editions du Progrès/éditions sociales, Paris/ Moscou, 1976, *Oeuvres complètes*, Tome 22, pp. 320-321.

Le changement des termes pour désigner les adversaires n'est pas neutre dans le discours du P.C.C.. Il indique des changements de stratégies. Cependant, il serait vain de rechercher des analyses scientifiques justifiant ces changements d'orientations. Nous sommes plus ici en présence des fameux « déplacements » du maoïsme. Ainsi, jusqu'à l'invasion de la Tchécoslovaquie, l'appel à un front uni anti-américain est accompagné d'une dénonciation du « révisionnisme soviétique » (qui collaborerait avec les U.S.A.). A partir de cette invasion, l'Union Soviétique devient une « superpuissance impérialiste » :

« Il y a longtemps déjà que la clique renégate des révisionnistes soviétiques est tombée dans le social-impérialisme. Entre elle et l'impérialisme américain, tout comme entre pays impérialistes, c'est la complicité et la lutte acharnée en même temps. Cependant malgré tel ou tel conflit d'intérêts entre eux, ils sont unanimes dans leur opposition au communisme, au peuple et à la révolution »¹⁶⁵.

L'intervention en Tchécoslovaquie a poussé le P.C.C. à changer de terme, pour désigner les révisionnistes soviétiques. C'est donc considérer que le propre de l'impérialisme, c'est l'invasion d'autres pays. Nous sommes de nouveau en présence d'une thèse antiléniniste. Pour Lénine en effet, « l'invasion » ne saurait suffire pour désigner un Etat du terme marxiste d'impérialisme. Voici une précision que donne Lénine à ce sujet :

« La politique coloniale et l'impérialisme existaient déjà avant la phase contemporaine du capitalisme, et même avant le capitalisme. Rome, fondée sur l'esclavage, faisait une politique coloniale et pratiquait l'impérialisme. Mais les raisonnements « d'ordre général » sur l'impérialisme, qui négligent ou relèguent à l'arrière-plan la différence essentielle des formations économiques et sociales, dégèrent infailliblement en banalités creuses ou en rodomontades, comme la comparaison entre « la Grande Rome » et la Grande-Bretagne. Même la politique coloniale du capitalisme dans les phases antérieures de celui-ci se distingue foncièrement de la politique coloniale du capital financier. Ce qui caractérise notamment le capitalisme actuel, c'est la domination des groupements monopolistes constitués par les plus gros entrepreneurs »¹⁶⁶.

Ni l'intervention en Tchécoslovaquie, ni celle de l'Afghanistan ne permettent donc d'affirmer que l'U.R.S.S. est devenue « impérialiste ». Pour cela, il faudrait prouver « la domination de groupements monopolistes constitués par les plus gros entrepreneurs ». Cela le P.C.C. ne le fait nulle part, parce qu'il ne peut pas le faire. S'il y a eu effectivement prise du pouvoir par les révisionnistes en U.R.S.S., ce processus a conduit au démantèlement progressif des monopoles socialistes d'Etat. Cet aspect n'enlève aucune responsabilité aux dirigeants révisionnistes, mais souligne simplement que le processus de démantèlement du socialisme n'était pas un processus autonome mais dépendant de l'impérialisme et du marché capitaliste mondial. L'impérialisme, qui a soutenu de toutes ses forces Khrouchtchev, ne l'a pas fait pour faire émerger un nouveau concurrent mais d'une part pour détruire son ennemi mortel — le socialisme — et d'autre part pour s'ouvrir l'accès aux richesses du camp socialiste.

Analysons les réformes économiques révisionnistes qui ont conduit à l'avènement de la Perestroïka, c'est à dire au déclenchement de l'offensive pour la restauration du mode de production capitaliste.

¹⁶⁵ « A propos de l'intervention russe en Tchécoslovaquie », *Renmin Ribao* du 23 août 1968, in *Bulletin international* n° 2, février 1978, p. 24.

¹⁶⁶ Lénine, « l'Impérialisme stade suprême du capitalisme », op. cit., pp. 280-281.

Le grand tournant dans les réformes libérales est l'année 1965 avec les mesures promulguées par Kossyguine. Auparavant, Khrouchtchev avait déjà tenté une « décentralisation », c'est à dire le premier pas de la déviation de droite en URSS. Voici ce qu'en disent deux économistes favorables aux « réformes »:

« Depuis 1965 l'économie soviétique est entrée dans l'ère de la réforme. La mort de Staline en 1953, dans le domaine économique comme dans d'autres, a permis la disparition de certains tabous. Malenkov le premier a été sensible à la nécessité d'une certaine libéralisation de l'économie et les tentatives qu'il a faites à cet égard ne sont pas étrangères à sa chute précoce. Khrouchtchev, avec son intuition qui faisait le fond de son caractère, sentira lui aussi à son tour la nécessité de briser les rigidités devenues intolérables. (...). C'est le 17 septembre 1965 qu'Alexeï Kossyguine fait son célèbre rapport au comité central du parti. (...). Après le diagnostic vient le remède. C'est le décret du 4 octobre 1965 (...). Il s'agit en fait d'un ensemble de mesures touchant à tous les aspects de la vie des entreprises: introduction d'un nouveau système d'indicateurs planifiés d'activité, reconnaissance du rôle directeur du profit dans la gestion de l'entreprise, recherche d'une plus grande efficacité de la main-d'œuvre par la stimulation matérielle des travailleurs, amorce d'une rationalisation et d'une décentralisation du financement des investissements, effort de rationalisation du système de relations interindustrielles. (...). La réforme représentait un compromis entre d'une part les tenants de la planification traditionnelle et d'un contrôle administratif strict, d'autre part les promoteurs d'un système de régulation souple par les pouvoirs publics laissant une large part à l'initiative des entreprises. Elle se situait nettement en retrait par rapport à certaines expériences réalisées par Khrouchtchev dans plusieurs entreprises de l'industrie légère où la production était réglée exclusivement de façon décentralisée, en fonction des commandes des organismes de commerce de gros »¹⁶⁷.

La réforme de l'année 1965 est à l'évidence un pas supplémentaire dans le sabotage du fonctionnement socialiste des entreprises: Le profit devient le critère d'évaluation de l'efficacité de l'entreprise; il détermine désormais l'ampleur des investissements de l'entreprise. Le taux de prélèvement de l'Etat sur les profits est réduit [A l'époque de Staline, les excédents des entreprises étaient reversés à l'Etat qui répartissait ensuite en fonction des priorités du plan national : en 1965 les prélèvements étaient de 70 %; en 1970 ils étaient de 59 %¹⁶⁸]. Les crédits bancaires pour l'investissement deviennent fonction des profits de l'entreprise, car ce sont eux qui permettent le remboursement des prêts. La rémunération des travailleurs devient fonction des profits de l'entreprise, etc.

Ces mesures attaquent les mécanismes de gestion socialiste, minent les rapports sociaux socialistes au sein de l'entreprise. Mais on ne peut pas considérer la prise du pouvoir par Khrouchtchev comme signifiant immédiatement le passage au capitalisme et encore moins à l'impérialisme comme l'ont fait les maoïstes. Les nouveaux dirigeants révisionnistes avaient affaire à des résistances dans l'appareil d'Etat, dans la société, dans les entreprises et à un attachement puissant au socialisme dans la classe ouvrière. La réforme Kossyguine n'était pas en soi, contrairement à ce que Mao et les maoïstes ont fait croire, la restauration du capitalisme. Les licenciements restent par exemple encore interdits, il n'y a pas de propriété privée des moyens de production, pas de capitalistes, mais l'émergence progressive d'une bureaucratie et beaucoup plus tard d'une économie parallèle.

Toutefois, une autre étape du démantèlement des fondements socialistes de l'économie se réalisera en octobre 1969 par l'incitation à la « compression d'effectif » dans les entreprises:

¹⁶⁷ Erik Egnelle et Michel Peissik, *U.R.S.S: l'entreprise face à l'Etat*, Edition du Seuil, Paris, 1974, pp. 10 à 12.

¹⁶⁸ Idem, p. 80.

« Au cours des dernières années, diverses « expériences » ont été lancées, intéressant chacune une ou un petit groupe d'entreprises. Parmi toutes ces entreprises, celle qui a connu le plus grand retentissement a été l'expérience dite de « Chtchekino ». Chtchekino est un important combinat chimique situé près de Toula, à 200 km au sud de Moscou. L'entreprise faisant l'objet de l'expérience devait réduire systématiquement pendant quatre ans les effectifs employés. De leur côté, le ministère de l'industrie chimique et le Gosplan s'engageaient à maintenir le niveau du fond de salaires. Ainsi le combinat se trouvait en mesure d'augmenter sensiblement la rémunération du personnel restant, en lui distribuant sous forme de primes les disponibilités supplémentaires. La répartition se faisait au prorata des tâches nouvelles imposées aux travailleurs restant en fonction. (...). Au total en 1970, par rapport à 1966, le volume de la production avait augmenté de 87 % et la productivité du travail de 114 %. L'effectif avait été réduit d'environ 1 000 personnes (près de 15 % de l'effectif initial) et le salaire moyen s'était accru d'un peu plus de 30 %. (moyenne pour l'ensemble de l'industrie pendant la même période: environ 20 %). La très grande majorité des personnes licenciées dans le cadre de l'expérience avait été aussitôt embauchée par une usine de fibres chimiques récemment installée dans le voisinage du combinat. C'est évidemment cette circonstance qui avait permis de mener à bien l'opération. (...). En octobre 1969, une vingtaine d'entreprises avait suivi l'exemple Chtchekino. C'est à ce moment qu'a paru un décret du Comité Central approuvant l'expérience et la recommandant à l'attention générale des organisations du Parti dans l'industrie. L'application de cette instruction s'est toutefois heurtée aux appréhensions persistantes d'une grande partie des travailleurs et le nombre des entreprises se décidant à suivre cette directive est resté limité »¹⁶⁹.

S'il y a réellement une volonté d'aller encore plus loin en 1969 dans la réforme droitrière, celle-ci est loin d'avoir entamé les bases socialistes de l'URSS. Le marché du travail n'est toujours pas libre et les expérimentations supposent une obligation de fournir un autre travail aux travailleurs licenciés. Surtout, l'expérience indique la source essentielle du rythme progressif et prudent des mesures déviationnistes des droitiers au pouvoir depuis 1956: la résistance des travailleurs. Nous sommes en 1969, Khrouchtchev est renversé depuis 1964, Brejnev proclame d'abord le « gel » puis l'aventure droitrière reprend et le P.C.C. parle déjà depuis un an de « social-impérialisme ».

L'étape suivante est la généralisation par décret des « Unions industrielles » le 3 avril 1973:

« De plus en plus, le pouvoir central, c'est-à-dire le Gosplan et les ministères, aura en face de lui des partenaires puissants, soucieux de mener une action qui leur soit propre, d'exercer toutes leurs prérogatives et de les défendre au besoin, des partenaires avec qui il faudra compter et dialoguer souvent sur un pied d'égalité »¹⁷⁰.

La mise en place des Unions Industrielles n'est pas en soi une mesure capitaliste, sinon il faudrait considérer que les grands combinats de l'époque de Staline signifiaient que l'U.R.S.S. était déjà « capitaliste ». Par contre, l'autonomie considérable de gestion et de choix dans les investissements accordée aux Unions est un signe évident d'une libéralisation plus grande. Peut-on cependant conclure que ces Unions sont « des monopoles » et que l'U.R.S.S. est en 1973 « impérialiste »?

La réponse est négative dans la mesure où il manque pour cela deux des caractéristiques essentielles de l'impérialisme souligné par Lénine: **la propriété privée des moyens de production et l'existence d'un capital financier, puis l'exportation sur une grande échelle de ces capitaux**. Jusqu'à la chute de l'U.R.S.S., ces deux caractéristiques n'ont jamais été réunies.

¹⁶⁹ Idem, pp. 153-154.

¹⁷⁰ Idem, pp. 118-119.

Au niveau financier, nous sommes encore loin de l'émergence d'un capital financier. Voici les conseils que nos deux auteurs donnent en 1974 pour accélérer l'existence d'un marché financier:

« Au lieu de chercher systématiquement à supprimer les disponibilités monétaires oisives, la Gosbank pourrait leur offrir des placements, créant ainsi l'amorce d'un marché financier »¹⁷¹.

Quant à l'exportation des capitaux, elle est interdite aux Unions industrielles. Seul l'Etat peut décider d'un investissement à l'étranger et il ne se réalise que sous la forme de « sociétés mixtes », c'est à dire sous la forme d'un co-investissement entre l'Etat soviétique et un autre Etat. Ces sociétés mixtes existaient déjà à l'époque de Staline. Dans ce domaine également, à moins de considérer que l'Union Soviétique de Staline pratiquait « l'exportation des capitaux », force est de considérer que l'Union Soviétique n'exportait pas de capitaux.

A moins que le P.C.C. n'ait inventé un moyen d'avoir de l'impérialisme sans marché, sans propriété privée des moyens de production, sans capital financier et sans exportation de capitaux, force est de conclure que l'U.R.S.S. n'était pas « social-impérialiste ».

Le concept de « social-impérialisme » relève de la caractérisation politique de courants sociaux-chauvins dans les pays impérialistes qui sont « internationalistes » en parole et impérialistes dans les faits.

f) La théorie des trois mondes :

Avant d'afficher ouvertement la théorie des 3 mondes, les dirigeants du P.C.C. ont d'abord précisés la notion de « zone intermédiaire ». Celle-ci se divise en fait en « deux zones intermédiaires »:

« Le révisionnisme soviétique s'est acharné à intensifier son infiltration et son expansion à l'étranger à la faveur du déclin de l'impérialisme américain. Son appétit ne cessant de grandir, il est devenu une superpuissance rivalisant avec ce dernier pour l'hégémonie mondiale. La politique de la « loi de la jungle » qu'ils poursuivent tous deux a provoqué une redivision et un regroupement dans le monde capitaliste. Ainsi sur la mappemonde, on trouve deux zones intermédiaires s'étendant entre les pays socialistes et ces deux superpuissances. Les pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine forment la première zone intermédiaire et la seconde englobe les principaux pays capitalistes d'Orient et d'Occident, à l'exception de l'Union Soviétique et des Etats-Unis (...). Cette situation évoque l'image d'un sandwich où les deux superpuissances rivalisent furieusement pour s'emparer des pays des zones intermédiaires et les engloutir comme s'ils étaient la garniture du sandwich. (...). La Chine est un pays en voie de développement et appartient au tiers monde ».¹⁷²

Nous avons là l'ensemble des ingrédients de la théorie scélérate des 3 mondes que Deng Xiaoping développera quelques années plus tard. Cette dernière ne diffère pas fondamentalement des théories que nous avons critiquées au long de ce chapitre. Elle a cependant le mérite de mettre en évidence clairement les conséquences des principes qui guident la politique internationale de la Chine depuis des décennies. Il est dès lors complètement vain de vouloir dénoncer la « théorie des 3 mondes » sans pousser la critique jusqu'à sa matrice idéologique: le maoïsme. La « théorie des 3

¹⁷¹ Idem, p. 228.

¹⁷² Houa Tche-hai, « L'étude de la géographie et la situation mondiale », *Pékin information*, n° 48, 4 décembre 1972, cité in *Bulletin international* n° 5, mai 1978.

mondes » est le résultat logique du maoïsme. Voici comment Deng Xiaoping, un des nombreux droitiers ayant été sauvé par la « rééducation » maoïste, présente cette théorie:

« Notre globe comporte maintenant, en fait, trois parties, trois mondes qui sont à la fois liés mutuellement et contradictoires entre eux. Les Etats-Unis et l'Union Soviétique forment le premier monde; les pays en voie de développement d'Asie, d'Afrique, d'Amérique Latine et des autres régions, le tiers monde; et les pays développés se trouvant entre ces deux parties le second monde ».

Nous n'exposerons pas ici une critique détaillée de la « théorie des trois mondes ». D'une part parce que les critiques que nous avons exposées sur les versions antérieures de l'approche du P.C.C. de la situation internationale sont également valables pour celle-ci. D'autre part parce que de nombreuses critiques pertinentes du schéma des 3 mondes ont déjà été produites par des organisations ou partis se réclamant du marxisme-léninisme, même si plusieurs d'entre eux s'évertuent à « préserver Mao ». Arrêtons-nous par contre sur quelques conséquences pratiques de cette théorie tant au niveau du gouvernement chinois qu'au niveau des organisations « marxistes-léninistes ».

Soulignons en premier lieu que la « théorie des 3 mondes » a été saluée par de nombreux bourgeois du « second monde » et des « U.S.A. ». Donnons simplement un exemple particulièrement important pour l'Europe. La publicité faite à cette théorie par la « Bundeswehr ». Voici ce que dit le journal du K.P.D./M.L. *Roter Morgen* du 8 septembre 1978:

« Les "informations pour les troupes" sont publiées et distribuées dans chaque compagnie en un exemplaire par le Ministère Fédéral de la défense (Etat-major des forces armées). Avec 100 pages mensuelles les impérialistes ouest-allemand tentent d'éduquer à l'aide de ce petit cahier les soldats de l'armée fédérale dans l'esprit du militarisme, de les préparer idéologiquement à une guerre impérialiste. Que les révisionnistes chinois puissent leur rendre dans cet objectif un précieux service, le numéro d'août d' "Informations pour les troupes" le montre particulièrement: sur 25 longues pages est publié « La théorie des Trois Mondes - Un document de la République populaire de Chine ». L'article de Pékin Information de novembre 1977 sur la nouvelle théorie révisionniste est ici presque intégralement reproduit. Ce qui a tant plu dans cette théorie aux impérialistes ouest-allemands, ils l'ont fait ressortir dans des titres intercalaires en caractères gras et en rouge. « Le second monde est une force avec laquelle on peut s'unir dans le combat anti-hégémonique » ou « Les guerres pour la défense de l'indépendance nationale sont nécessaires et révolutionnaires », etc. »¹⁷³.

Comment s'étonner du bon accueil de la théorie des 3 mondes par l'impérialisme allemand lorsque l'on sait qu'elle a conduit le gouvernement chinois à soutenir la construction de l'Europe impérialiste sous domination allemande; à appuyer la volonté de bâtir une « défense européenne commune »; à soutenir économiquement et techniquement la dictature birmane alors que celle-ci assassinait les communistes; à recevoir Nixon en pleine guerre du Vietnam; à maintenir des relations officielles avec Pinochet; à soutenir et accueillir le dictateur Mobutu, etc. Sous prétexte de « renforcer » le soi-disant « tiers-monde » et de s'opposer au « social-impérialisme », le P.C.C. a sombré dans toutes les compromissions possibles.

La théorie des 3 mondes a fait aussi de nombreux dégâts pour les organisations se réclamant du marxisme-léninisme. Prenons l'exemple du P.C.M.L.F. en France:

¹⁷³ Journal *Roter Morgen* du 8 septembre 1978, cité in *Bulletin international* n° 10 d'octobre 1978.

— Celui-ci a soutenu l'armée du capital français: « *Nous soutenons la volonté de défense nationale des « gaullistes »* »¹⁷⁴

— Il a considéré la C.G.T. comme « pro-social-impérialiste » et même comme un syndicat « fasciste »: « *C.G.T, C.F.T., il faut bien reconnaître, il n'y a pas de différence* »¹⁷⁵

— Il a soutenu la stratégie internationale de l'impérialisme français: « *Le caractère dominant de la rencontre entre Giscard et le Shah est positif. Cela ne veut nullement dire que nous approuvions les méthodes de gouvernement du monarque iranien, ni bien entendu celles du gouvernement de Giscard* »¹⁷⁶ ou encore « *la « politique arabe », la politique « méditerranéenne », la « politique « européenne » du gouvernement français est largement positive car elle gêne considérablement l'impérialisme américain et le social-impérialisme soviétique* »¹⁷⁷

— Il a soutenu la construction de l'Europe impérialiste: « *nous apprécions positivement les tendances à l'unité européenne* »¹⁷⁸.

Bien sûr, toutes les organisations maoïstes n'ont pas sombré dans un tel soutien ouvert à « leur » bourgeoisie. Cependant, en continuant de se revendiquer du maoïsme, c'est à dire avec la matrice idéologique de la théorie des 3 mondes, elles ne parviendront pas à s'implanter dans le « noyau » du prolétariat industriel et ainsi à construire le parti dont nous avons besoin. Le prolétariat ne peut en effet qu'être allergique à ce type de « dialectique ».

CONCLUSION :

La théorie des 3 mondes a été démasquée par de nombreuses organisations se réclamant du marxisme-léninisme dans le monde entier. Cependant, une partie de ces organisations s'attache désespérément à l'idée que Mao n'est pas le créateur de cette théorie. La critique des 3 mondes s'accompagne donc de professions de foi maoïstes. C'est là oublier que sous d'autres noms la même démarche s'est développée depuis de nombreuses décennies.

De la théorie de « la zone intermédiaire » à la théorie des « 3 mondes » en passant par celle de la « zone des tempêtes », c'est toujours la même démarche. Au cœur de cette démarche, il y a une fascination pour la paysannerie et une absence de confiance dans les capacités révolutionnaires du prolétariat. Mao projette au niveau mondial ses convictions sur les classes sociales en Chine. Il en arrive donc à généraliser à l'échelle mondiale sa théorie erronée des « villes encerclées par les campagnes ». De la même façon qu'il considère que la paysannerie chinoise a des potentialités révolutionnaires plus fortes que le prolétariat chinois, il considère que le « tiers-monde » (dont il élimine le prolétariat) est plus révolutionnaire que le « second monde » (considéré aussi sans distinction de classes).

Avec une analyse basée plus sur la géographie ou sur le niveau de développement que sur des critères de classes ou de régimes sociaux, Mao en arrive très vite à proposer des alliances contre nature. Cela conduit l'Etat chinois à soutenir des dictatures réactionnaires dans les pays du soi-disant « tiers-monde » sous prétexte qu'ils ont une politique « d'indépendance envers les

¹⁷⁴ Journal *l'Humanité Rouge* n° 227.

¹⁷⁵ *Humanité Rouge* n° 234.

¹⁷⁶ *Humanité Rouge* n° 236.

¹⁷⁷ *Humanité Rouge* n° 218.

¹⁷⁸ *Revue Prolétariat* n° 3.

superpuissances ». Dans les pays du « second monde », l'Etat chinois en est arrivé à soutenir la construction de l'Europe impérialiste sous le même prétexte. Le concept de « superpuissance » est entièrement révisionniste. Il conduit inévitablement à considérer que les contradictions de classes internes aux pays du « second monde » et du « tiers-monde » sont secondaires par rapport à l'opposition nécessaire aux « superpuissances ». Il conduit également à considérer que les contradictions entre les « second et tiers-monde » sont secondaires pour les mêmes raisons. Aux clivages de classes et camps (impérialiste et socialiste), Mao substitue comme pour la Chine une théorie de « front de toutes les classes ».

L'opportunisme maoïste connaît son summum avec la « théorie du social-impérialisme ». Celle-ci a conduit l'Etat chinois à participer aux opérations de déstabilisations des pays socialistes dirigés par les révisionnistes, c'est à dire à soutenir le camp impérialiste. Le soutien aux intégristes religieux en Afghanistan est particulièrement significatif de cette contribution (consciente ou non peu importe) à la stratégie impérialiste.

En définitive, la politique internationale du P.C.C. ressemble fortement à sa politique nationale. Des deux côtés, les clivages de classes et de camps sont remplacés par des « fronts », des deux côtés la place dirigeante du prolétariat est occultée, des deux côtés la place de la paysannerie est surestimée. De la même façon que le maoïsme a tenté de rechercher une troisième voie entre le capitalisme et le « modèle soviétique », il a au niveau international cherché une prétendue troisième voie entre le camp anti-impérialiste et le camp impérialiste. Cela l'a conduit à la théorie réactionnaire du « non-alignement » et de la lutte prioritaire contre les « superpuissances ».

CONCLUSION GENERALE :

LE MAOISME, UN COURANT REVISIONNISTE

La fin de la Seconde guerre mondiale a signifié d'une part la création d'un vaste camp socialiste auquel s'adjoint en 1949 la Chine populaire, et d'autre part un renforcement considérable de l'influence des partis communistes dans les autres pays. Dans les « démocraties populaires », les communistes sont confrontés à des tâches nouvelles depuis longtemps résolues en Union Soviétique. La tâche première des « démocraties populaires » était décrite de la manière suivante par les camarades soviétiques:

« Après l'écrasement des occupants allemands par l'Armée soviétique et le renversement des anciens régimes par les travailleurs des pays en question, les tâches fondamentales des fronts populaires étaient: anéantissement de la réaction, lutte pour l'indépendance nationale, démocratisation de la vie sociale et politique. En gros, ces tâches étaient réalisées en 1947-48. Elles ne constituent plus, aujourd'hui, un guide pratique pour l'action (...). »¹⁷⁹.

Après cette première étape se posait la question du devenir des « démocraties populaires ». Fallait-il considérer celles-ci comme une étape vers le socialisme ou les considérer comme un nouveau type d'Etat stable sur le long terme?.

Dans la plupart des « démocraties populaires » se développa un courant révisionniste demandant une « pause » et considérant que les alliances de classes de la première étape devaient être maintenues sur une longue période. C'est exactement ce que Mao préconise avec sa « démocratie nouvelle ». Le titisme comme le maoïsme ne sont, on le voit, que des variantes parmi d'autres du courant révisionniste qui se développa après la Seconde guerre mondiale. Le courant révisionniste s'appuya sur la thèse de la « spécificité » (encore une fois comme Mao) pour justifier ses déviations vers l'idéologie bourgeoise. Voici comment les marxistes-léninistes répondaient à cette déviation nationaliste:

« Il n'existe pas, pour les pays de démocratie populaire, de voie différente de celle suivie par l'U.R.S.S. pour arriver au socialisme. Et cependant il ne s'agit pas non plus d'une simple réédition de la voie suivie par l'U.R.S.S. L'identité porte sur les problèmes fondamentaux. Dans les deux cas, la voie est celle de l'industrialisation socialiste, de la collectivisation socialiste, de la lutte des classes intensives et de la suppression des classes exploiteuses, de l'union de la classe ouvrière avec la paysannerie laborieuse, le rôle dirigeant devant appartenir à la classe ouvrière, elle-même guidée par le Parti communiste. Les différences (aussi bien entre la voie suivie par l'Union soviétique et celles à suivre par les démocraties populaires, qu'entre les voies des divers pays de démocratie populaire eux-mêmes) concernent certaines particularités dans les mesures concrètes à adopter, les moyens de leur exécution, les formes et les rythmes du mouvement. Mais, en aucun cas, ces différences ne mettent en question l'identité des principes fondamentaux. Inversement, reconnaître le fond commun ne signifie pas qu'il faille passer outre les particularités conditionnées par le développement historique. Il serait, en effet, absurde de ne pas voir les différences qui existent entre la Tchécoslovaquie, pays industriel et l'Albanie pays

¹⁷⁹ Farbérov N., « Les démocraties populaires, une étape vers le socialisme », Revue *Etudes soviétiques*, n° 15, juillet 1949, p. 21.

agricole. Cependant, c'est une déviation nationaliste que de prétendre qu'il existe autant de voie menant au socialisme qu'il existe de pays »¹⁸⁰.

Dans les pays impérialistes disposant de puissants partis communistes, le même point de vue sur la « spécificité » se développait. Cette analyse révisionniste amenait les partis communistes à des positions opportunistes et électoralistes. Comme pour les démocraties populaires, la déviation nationaliste conduisait à vouloir maintenir indéfiniment les alliances de classes qui avaient été nécessaires dans le combat antinazi. Maurice Thorez théorisa cette déviation de droite dans sa fameuse interview au Times le 18 novembre 1946:

*« Les progrès de la démocratie à travers le monde, en dépit de rares exceptions qui confirment la règle, permettent d'envisager, pour la marche au socialisme, d'autres chemins que celui suivi par les communistes russes. De toute façon, le chemin est nécessairement différent pour chaque pays. Nous avons toujours pensé et déclaré que le peuple de France, riche d'une glorieuse tradition, trouverait lui-même sa voie vers plus de démocratie, de progrès et de justice sociale »*¹⁸¹.

La mise en place du Kominform en septembre 1947 est le signe de la contre-attaque marxiste-léniniste face à la montée des tendances révisionnistes dans le Mouvement Communiste International. Le Kominform remet les pendules à l'heure marxiste-léniniste en critiquant très sévèrement les déviations nationalistes et de droite autant dans les pays de démocraties populaires que dans les pays comme la France et l'Italie.

Concernant les pays de démocratie populaire, Jdanov rappelle que l'objectif reste le socialisme. Il coupe court ainsi à toutes les spéculations sur une « troisième voie » entre capitalisme et socialisme que seraient les « démocraties populaires »:

*« Dans ces pays, ce sont les représentants des ouvriers, des paysans, des intellectuels progressistes qui sont arrivés au pouvoir. Partout, dans ces pays, ce fut la classe ouvrière qui a manifesté le plus grand héroïsme, le plus de conséquence et d'intransigeance dans la lutte antifasciste, et, partant, son autorité et son influence se sont énormément accrues. Le nouveau pouvoir démocratique en Yougoslavie, en Bulgarie, en Roumanie, en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Hongrie et en Albanie, s'appuyant sur les masses populaires, a réussi à réaliser, dans le délai le plus court, des transformations démocratiques progressistes telles que la bourgeoisie n'est déjà plus capable d'en faire. La réforme agraire a remis la terre aux paysans et a conduit à la liquidation de la classe des hobereaux. La nationalisation de la grande industrie et des banques et la confiscation de la propriété des traîtres qui avaient collaboré avec les Allemands ont sapé d'une manière radicale des positions du capital monopoliste dans ces pays et ont affranchi les masses de la servitude impérialiste. En même temps, ont été établis les fondements de la propriété de l'Etat. Un nouveau type d'Etat a été créé: la République populaire, où le pouvoir appartient au peuple, où la grande industrie, le transport et les banques appartiennent à l'Etat et où la force dirigeante est constituée par le bloc des classes travailleuses de la population, ayant à sa tête la classe ouvrière. Les peuples de ces pays se sont libérés de l'étau impérialiste, mais ils sont en train d'édifier les bases du passage vers le développement socialiste (souligné par nous) »*¹⁸².

Les déviations nationalistes et révisionnistes mises en cause par Jdanov (qui réaffirme le but socialiste et donc le caractère transitoire de la « démocratie populaire ») convergent toutes vers le

¹⁸⁰ Idem, p. 23.

¹⁸¹ *Histoire du Parti communiste français*, manuel, Editions sociales, Paris, 1964, p. 486.

¹⁸² Jdanov, *Rapport sur la situation internationale, septembre 1947*, op. cit., pp. 2-3.

« mythe d'une troisième voie » qui serait justifiée par les « spécificités nationales ». Au niveau économique, cette déviation s'exprima sous la forme de la « théorie du capitalisme d'Etat ». Elle fut développée par Varga:

« Dans son ouvrage « Les modifications dans l'économie du capitalisme à la suite de la deuxième guerre mondiale », l'académicien Varga qualifie l'industrie d'Etat des pays de démocratie populaire d'industrie capitaliste d'Etat. « Une grande partie des moyens de production de l'industrie, écrit-il, est passée au pouvoir et sous la direction de l'Etat, c'est à dire que le capitalisme d'Etat prédomine.. ». Il est vrai que, dans son discours prononcé en conclusion des débats consacrés au livre en question (mai 1947), E. Varga a reconnu s'être trompé. La question n'en mérite pas moins d'être examinée. Considérer l'industrie d'Etat des pays de démocratie populaire comme une forme de capitalisme d'Etat, c'est méconnaître l'essence même du régime de démocratie populaire, c'est oublier cette simple vérité que, dans la production capitaliste d'Etat, les bénéfices vont aux capitalistes et que cette production est basée sur l'existence de deux classes antagonistes: la bourgeoisie qui possède les moyens de production et le prolétariat qui, exploité, les fait fonctionner. (...). En ce qui concerne le secteur privé capitaliste, dont la part relative est insignifiante dans l'industrie et le commerce de gros, mais qui possède encore une certaine importance dans le commerce de détail, l'Etat de démocratie populaire applique à son égard une politique restrictive consistant dans la réglementation des fournitures de matières premières et de combustible, dans le contrôle des prix et dans le système fiscal. Cette politique est destinée à limiter, à isoler et finalement à évincer les éléments capitalistes »¹⁸³.

L'enjeu est donc de taille. Il ne s'agit ni plus ni moins que de poser la question de la nature du secteur d'Etat comme point d'appui à la limitation puis à l'éviction de la bourgeoisie, c'est à dire comme point d'appui du passage à l'étape socialiste de la révolution. Le concept de « capitalisme d'Etat » a, en effet, été utilisé en U.R.S.S. à la période de la N.E.P., mais c'était là une période de « recul provisoire »:

« Le capitalisme d'Etat était, à côté du secteur socialiste, une forme d'organisation économique adoptée par l'U.R.S.S. au sortir de la guerre civile, alors que l'économie délabrée exigeait le concours de capitalistes russes et étrangers dans certaines limites et pour un certain temps, sous le contrôle de l'Etat prolétarien. Ce qui est important à retenir, c'est que le capitalisme d'Etat, recul provisoirement nécessaire, n'a représenté à aucun degré une forme de transition vers le socialisme, celui-ci ayant été réalisé par l'élargissement du secteur socialiste et le développement de la coopération paysanne »¹⁸⁴.

Ni capitalisme d'Etat, ni capitalistes, les démocraties populaires ne s'assimilent pas non plus à l'Etat soviétique. Elles sont une étape transitoire vers l'Etat soviétique, étape que les révisionnistes ont voulu figer comme Mao l'a fait avec sa théorie de la « démocratie nouvelle ». Comme l'expliquent les stalinistes:

« La forme de l'Etat des pays de démocratie populaire est celle de la république populaire, dont la base politique est constituée par les comités populaires, les conseils populaires, les comités nationaux, tous élus au suffrage universel et égal. Tous les organismes du pouvoir, inférieurs, moyens et supérieurs, sont élus au suffrage direct. Une des formes de l'union de la classe ouvrière et de son parti avec les masses laborieuses dans les pays de démocratie populaire est celle des fronts populaires, type d'organisation qui n'existait pas en U.R.S.S. La classe ouvrière elle-même, qui est cependant la classe dirigeante dans les pays de démocratie populaire, ne

¹⁸³ N. Farbérov, op. cit., p. 18-19.

¹⁸⁴ Idem, p. 18.

possède aucun avantage au point de vue électoral sur les paysans, comme cela a été le cas en Union Soviétique dans la première phase de son développement et jusqu'à la constitution de 1936. Toutefois, si la forme de l'Etat dans les pays de démocratie populaire est différente de la forme soviétique dans la première phase de son développement, la loi essentielle du passage du capitalisme au socialisme n'est pas modifiée, à savoir: l'Etat exerce la dictature révolutionnaire du prolétariat. (...). Entre l'Etat des pays de démocratie populaire et l'Etat soviétique actuel, il existe une différence de développement historique: l'Etat de l'U.R.S.S. est celui du socialisme vainqueur, l'Etat des pays de démocratie populaire est celui du socialisme en construction »¹⁸⁵.

Ces précisions étaient nécessaires dans la mesure où ce sont sur ces aspects que se sont développées les déviations nationalistes et révisionnistes autant dans les démocraties populaires qu'en Chine. C'est en effet autour de deux questions que le révisionnisme est passé à l'attaque: la question des fronts populaires et du rôle dirigeant du prolétariat et de son parti d'une part et la question paysanne d'autre part. Dans la plupart des pays, les déviations furent corrigées, ce qui obligea Khrouchtchev à éliminer les dirigeants des partis communistes pour parvenir à ses fins. En Yougoslavie, non seulement elles se sont maintenues, mais ont abouti à une trahison complète. Le Parti communiste de l'Union Soviétique, Staline lui-même et le Kominform auront eu le grand mérite de démasquer les renégats yougoslaves et le danger qu'ils faisaient courir aux démocraties populaires.

La réunion du Kominform insista sur la nécessité de passer à une nouvelle étape dans la transition au socialisme et sur l'aiguillage de la lutte des classes au cours de ce processus. Elle stigmatisa les nombreuses erreurs révisionnistes. Voici l'analyse des soviétiques rappelant en 1949 la réunion du Kominform:

« Aujourd'hui, l'union de la classe ouvrière et de la paysannerie signifie: prendre appui sur les petits paysans et renforcer l'union avec les paysans moyens. Elle est maintenant dirigée contre les éléments capitalistes de la campagne et des villes, pour aboutir concrètement au refoulement et à l'élimination des éléments capitalistes, au renforcement des éléments socialistes, à une aide accrue aux exploitations des paysans laborieux, au développement des coopératives agricoles. (...). Cette intensification de la lutte des classes est dans la nature des choses. Les survivants de la réaction intérieure sont soutenus et inspirés par les impérialistes anglo-américains. (...). Les éléments appartenant aux classes ennemies s'efforcent aussi d'agir sur les partis ouvriers eux-mêmes. C'est leur influence qui explique que, depuis fin 1947, les éléments nationalistes, chauvins dominant dans le parti communiste yougoslave où ils ne s'étaient pas manifestés auparavant. Ils font ainsi peser sur le peuple yougoslave la menace d'une transformation de la Yougoslavie en un Etat bourgeois. En Pologne la déviation opportuniste et nationaliste s'est manifestée dans la position de l'ancien secrétaire général du Comité Central du Parti de Pologne Gomulka. Sous-estimant le caractère exploiteur de la classe des koulaks, il a pensé que la Pologne pourrait parvenir au socialisme par des voies qui lui seraient « propres ». En fait, cette voie propre n'était rien d'autre que la théorie du « juste milieu », une troisième voie qui se situerait quelque part entre le capitalisme et le socialisme, comparable aux « troisièmes forces » occidentales. Comme on sait, le Parti ouvrier polonais a vaincu cette tendance opportuniste et s'est encore renforcé sur la base de la lutte des classes. Certaines erreurs ont également été commises dans la direction du Parti communiste bulgare, surtout par la sous-estimation de la nécessité d'intensifier la lutte des classes dans la période de transition menant au socialisme. On a parlé en Bulgarie (comme d'ailleurs en Pologne et en Roumanie) de rapports harmonieux qui seraient possibles entre les trois secteurs de l'économie nationale (secteur d'Etat, secteur capitaliste, secteur du petit commerce et des boutiquiers). Cette théorie des rapports harmonieux

¹⁸⁵ Idem, p. 24.

entre les trois secteurs était en fait l'équivalent de la théorie « de l'équilibre » fustigée par Staline en 1929 »¹⁸⁶

En Chine aussi, Mao prétendait que la bourgeoisie pouvait construire le socialisme « compte tenu des spécificités nationales ». C'était la version chinoise de la théorie des « rapports harmonieux » ou de la théorie de « l'équilibre ». C'était le retour en force du « boukharinisme ». Nous sommes bien en présence d'une offensive révisionniste internationale soutenue par les impérialistes.

Analysons encore un dernier aspect commun à Tito, aux autres révisionnistes des démocraties populaires et à Mao: la question du pouvoir, des fronts populaires, de la classe dirigeante.

Voici comment le Polonais Bierut analyse les erreurs de son parti:

« Le système de pensée du camarade Wladyslaw (Gomulka; précisé par nous) est entâché d'un particularisme national, d'un esprit national borné, qui rétrécit l'horizon politique et ne permet pas de voir la liaison étroite qui existe à l'époque actuelle entre les aspirations nationales et les aspirations internationales; il aboutit à des conclusions politiques fausses et très nuisibles. De là, la tendance à détacher, dans l'analyse du passé du mouvement ouvrier polonais, le problème de l'indépendance de celui de la lutte de classe du prolétariat, de là l'interprétation erronée de la nature de la démocratie populaire, des transformations qui s'opèrent dans son sein, de là aussi le glissement sur des positions d'un « juste milieu » entre la démocratie bourgeoise libérale et la démocratie socialiste. (...). Ces erreurs découlent d'une position absolument fausse, anti-léniniste, dans la question nationale, d'une position opportuniste absolument fausse dans la question paysanne. Il y a là une analogie frappante avec des phénomènes similaires qui n'ont pas été freinés et qui ont abouti à une dégénérescence totale en Yougoslavie. Les liens de parenté entre ces phénomènes ne sont pas fortuits, car ils sont de la même origine »¹⁸⁷.

Les éléments d'analyses que nous avons présentés au long de cette brochure ont de nombreux points communs avec les critiques avancées par Bierut. Cela nous amène à **caractériser le maoïsme comme un révisionnisme de la même nature que le titisme** et que tous ceux qui furent combattus par Staline, l'IC et le Kominform.

Ces aspects ne nous font pas conclure que Mao n'a rien fait de positif. Ils indiquent simplement que le P.C.C. et Mao ont pu globalement mener à bien les tâches de la première étape de la révolution, mais que l'intensification de la lutte des classes liée à la transition au socialisme les ont conduit vers la conciliation avec la « bourgeoisie nationale ». Nous avons montré dans nos chapitres les racines historiques, idéologiques, philosophiques et politiques qui rendaient le P.C.C. et Mao incapables de mener en bolchévik la transition socialiste. Mao n'est pas le seul à être passé de l'inconséquence dans la compréhension du marxisme-léninisme au révisionnisme. Voici comment Bierut explique le révisionnisme de Gomulka:

« Au moment où les forces essentielles de la réaction fasciste ont été écrasées, la démocratie populaire en Pologne est entrée dans une nouvelle phase de développement. Mais dès le moment où les capitalistes et les éléments spéculateurs qui tiraient profit des difficultés de la période d'après-guerre et exploitaient la paysannerie pauvre, ont commencé à se renforcer, une autre contradiction fondamentale est apparue entre les forces populaires, foncièrement démocratiques, c'est à dire les ouvriers et les paysans travailleurs, d'une part, et les forces capitalistes dans les villes et les campagnes, d'autre part. C'est alors que des fissures se sont fait jour dans la position de combat du camarade Wladyslaw et que s'est révélée sa faiblesse idéologique. Il est hors de doute que ce n'est pas seulement dans notre pays, mais aussi dans les autres pays de

¹⁸⁶ Idem, p. 22.

¹⁸⁷ Discours de Boleslaw Bierut, in *Bulletin international* n° 2, février 1978, pp. 16-17.

démocratie populaire (comme l'atteste éloquemment le signal d'alarme yougoslave) que la contradiction entre les forces capitalistes et anti-capitalistes existant en régime de démocratie populaire, prend de plus en plus une place de premier plan, ainsi que l'indique la résolution. Les forces capitalistes voudraient voir la « frigorification » du rapport des forces actuelles, en attendant une situation plus propice. Elles aspirent à une « stabilisation » qui maintiendrait dans le système de la démocratie populaire, même dans la mesure actuelle, les possibilités de développement des éléments capitalistes car ils comptent sur leur souplesse et le fait que le capitalisme naît organiquement de la petite économie marchande, ils comptent aussi sur un appui éventuel de l'extérieur (...) »¹⁸⁸.

Une nouvelle fois, les propos de Bierut peuvent entièrement s'appliquer au P.C.C. et à Mao Tsé-Toung. Pour n'avoir pas réussi sa bolchévisation, pour avoir rejeté par nationalisme les conseils de l'I.C. et de Staline, le P.C.C. et Mao n'ont pas réussi à rompre avec le socialisme petit-bourgeois, le socialisme paysan qui dans les pays coloniaux et semi-coloniaux prend des formes spécifiques. Ces aspects ont déjà été analysés depuis longtemps par l'I.C.:

« Dans les pays coloniaux, le communisme se heurte, au sein du mouvement ouvrier, à l'influence de courants particuliers qui jouèrent un rôle positif important dans une certaine phase de leur développement, mais qui, dans la nouvelle étape de ce développement, deviennent une force conservatrice. Le sun-yatsénisme, comme idéologie du socialisme petit-bourgeois, a joué un rôle positif considérable durant la première phase de la révolution chinoise. Cependant, grâce à la différenciation des classes dans le pays et au développement ultérieur de la révolution chinoise, le sun-yatsénisme, parce qu'il a une conception « démocratique », « au-dessus des classes » du socialisme, s'est transformé en une force conservatrice qui entrave le développement de la révolution. Les courants comme le ghandisme dans les Indes, complètement imprégnés d'idées religieuses, qui prêchent la passivité et nient la lutte des classes, se transforment, au cours du développement de la révolution, en une force ouvertement réactionnaire. Ils doivent être l'objet d'une lutte énergique de la part du communisme »¹⁸⁹.

La victoire du courant maoïste au sein du P.C.C. a signifié un retour du sun-yatsénisme. Cela allait certes permettre au P.C.C. de prendre le pouvoir et de réaliser les tâches de la révolution démocratique bourgeoise, mais cela allait aussi le rendre incapable de diriger le passage à l'étape socialiste de la révolution. Dans les pays coloniaux et semi-coloniaux, le maoïsme va permettre à de nombreux partis de justifier leurs tendances au « socialisme petit-bourgeois ». En Occident, il sera investi consciemment ou non par de nombreux petit-bourgeois comme une alternative au « stalinisme ». Le maoïsme était ainsi la version « révolutionnaire » de l'anti-stalinisme qui lui-même n'était que le « cheval de Troie » de l'impérialisme, pour reprendre l'expression de Nina Andréyéva, la secrétaire générale du Parti communiste des bolchéviks de toute l'Union Soviétique.

Nous qui voulons contribuer à construire le parti du prolétariat, devons rompre avec cette forme de révisionnisme et nous éduquer en bolchévik avec l'œuvre théorique et pratique de Staline et de l'Internationale Communiste.

A partir de tous ces éléments nous pouvons mieux comprendre les critiques sévères de Staline à l'égard de Mao, que ce dernier a lui-même révélé:

« Staline a commis un certain nombre d'erreurs au sujet de la Chine. Il fut à l'origine de l'aventurisme « de gauche » de Wang Ming, vers la fin de la Deuxième guerre civile révolutionnaire, et de son opportunisme de droite, au début de la Guerre de Résistance contre le Japon. Pendant la période de la Guerre de libération, d'abord, il ne nous autorisa pas à faire la

¹⁸⁸ Idem, p. 17-18.

¹⁸⁹ *Projet de Programme de l'Internationale Communiste*, op. cit., p. 35.

révolution, affirmant qu'une guerre civile risquerait de ruiner la nation chinoise. Puis lorsque la guerre eut éclaté, il se montra sceptique à notre endroit. Quand nous eûmes gagné la guerre, il soupçonna que c'était là une victoire du genre de celle de Tito (souligné par nous) et, en 1949 et 1950, il exerça sur nous une très forte pression »¹⁹⁰.

Cet aveu de Mao sur la parenté idéologique entre le maoïsme et le titisme, parentée démasquée en son temps par Staline, est fondamental. En effet, comme l'analysa l'Internationale Communiste lors de son VI^{ème} congrès en 1928: « *Les intellectuels petits-bourgeois, les étudiants, etc, sont très souvent les représentants les plus énergiques, non seulement des intérêts spécifiques de la petite bourgeoisie, mais encore des intérêts objectifs et généraux de l'ensemble de la bourgeoisie nationale. Dans la première période du mouvement national, ils interviennent fréquemment comme champions des aspirations nationales. Leur rôle est relativement grand à la surface du mouvement. (...) La vague révolutionnaire montante peut les pousser dans le mouvement ouvrier, où ils apportent leur idéologie petite-bourgeoise hésitante et indécise. Quelques-uns seulement peuvent rompre avec leur classe, au cours de la lutte, s'élever jusqu'à concevoir les tâches de la lutte de classe du prolétariat et devenir d'actifs défenseurs des intérêts prolétariens. **Il n'est pas rare que des intellectuels petits-bourgeois donnent à leur idéologie une couleur socialiste et même communiste.** Dans la lutte contre l'impérialisme, ils ont joué et jouent encore aujourd'hui dans certains pays un rôle révolutionnaire. Le mouvement de masse peut les entraîner mais aussi les pousser dans le camp de la pire réaction ou bien favoriser la diffusion, dans leurs rangs, de tendances réactionnaires utopiques »¹⁹¹.*

Conscient du danger que constitue la déviation nationaliste petite-bourgeoise et bourgeoise pour les partis communistes dans les colonies et semi-colonies, le VI^{ème} congrès précisait: « *L'expérience a démontré que dans la plupart des pays coloniaux et semi-coloniaux, une partie importante, sinon prédominante des cadres communistes est recrutée, au début, parmi la petite bourgeoisie et notamment parmi les intellectuels révolutionnaires, très fréquemment parmi les étudiants. Il n'est pas rare que ces éléments viennent au parti parce qu'ils voient en lui l'ennemi le plus énergique de l'impérialisme; **ils ne comprennent cependant pas toujours assez que le parti communiste n'est pas seulement un parti de lutte contre l'exploitation impérialiste et l'oppression nationale, mais qu'il lutte en tant que parti du prolétariat, énergiquement, contre toute exploitation et oppression.** Au cours de la lutte révolutionnaire, un grand nombre de ces communistes s'élèvent jusqu'au point de vue de classe prolétarien, tandis qu'une partie d'entre eux se débarrasse difficilement de l'état d'esprit, des hésitations et des oscillations de la petite-bourgeoisie. **Ce sont précisément ces éléments du parti qui ont le plus de difficultés à apprécier avec justesse, au moment critique, le rôle de la bourgeoisie nationale, et d'agir méthodiquement et sans hésitation dans le problème de la révolution agraire, etc.** Les pays coloniaux n'ont aucune tradition social-démocrate, mais ils n'ont aussi aucune tradition marxiste. Nos jeunes partis doivent se débarrasser des survivances de l'idéologie nationaliste petite-bourgeoise au cours de la lutte et de la formation du parti, pour trouver la voie du bolchévisme »¹⁹².*

On trouve là les racines et l'essence du maoïsme en tant que déviation nationaliste petite bourgeoise puis bourgeoise.

¹⁹⁰ Mao Tsé-Toung, « Sur les dix grands rapports », *Oeuvres choisies*, Tomes V, Editions en langues étrangères, Pékin, 1977, p. 328.

¹⁹¹ Numéro spécial de *La Correspondance Internationale*, n°149, 11 décembre 1928, pp. 1733/1734.

¹⁹² Idem, p. 1737.